Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

Library
of the
University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/nouveautheatrede03bauf

NOUVEAU
THEATRE
DE LA FOIRE,
OU RECUEIL

De Pieces, Parodies & Opera-Comiques;

Représentés sur le Théâtre de l'Opera-Comique, depuis son rétablissement jusqu'à présent. Année 1761.

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles notés.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIÉME.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

Des PIECES *contenues dans ce troiſieme Volume du Theâtre de la Foire.*

LES FRA-MAÇONNES, *Parodie.*

L'IMPROMPTU DES HARANGERES, *Opera-Comique.*

LA BOHEMIENNE, *Parodie.*

CHOIX DES AIRS DE LA BOHEMIENNE.

LES AMOURS GRENADIERS, ou LA GAGEURE ANGLOISE, *Opera-Comique.*

LE QUARTIER GÉNÉRAL, *Opera-Comique.*

LE FAUX DERVIS, *Opera-Comique.*

LE NOUVELLISTE DUPÉ, *Opera-Comique.*

LES

FRA - MAÇONNES.

PARODIE

DE L'ACTE DES AMAZONNES;

Dans l'Opéra des Fêtes de l'Amour & de l'Himen.

EN UN ACTE.

Repréſentée pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Foire S. Laurent, le 28 Août 1754.

. . . . . Ridendo, dicere verum.
Quid vetat ?

Le prix eſt de 24 ſ. avec la Muſique.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

ACTEURS.

LE VENERABLE, *M. Deſchamps.*

LE *premier* SURVEILLANT, *M. De l'Iſle.*

HORTENSE, *Mlle. Deſchamps.*

MARINE, *Mlle. Deſchamps Cadette.*

LE *ſecond* SURVEILLANT, *M. La Ruette.*

Troupe de Francs-Maçons.

Troupe de Femmes.

LES

FRA-MAÇONNES.

PARODIE,

EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

LE VENERABLE, LE SURVEILLANT.

LE VENERABLE.

AIR. *Non, je ne ferai pas.*

EH bien, tout eſt-il prêt pour la cérémonie ?

LE SURVEILLANT.

Oui, Maître, vous pouvez compter ſur mon génie ;

A ſuivre vos déſirs les Francs-Maçons zélés,
Sont déja, par mes ſoins, en ces lieux raſſemblés.

LE VENERABLE.

AIR. *Ton humeur eſt, Catherine.*

Je craignois, par quelque obſtacle,
Qu'ils ne ſoient tous arrêtés,
Ou qu'ils ne ſoient au Spectacle
Conduits par les nouveautés :
J'aurois remis notre affaire
A demain, ſans nul détour ;
Car je ſçais qu'à préſent, Frère,
Les nouveautés n'ont qu'un Jour.

AIR. *Menuet de Grandval.*

Cependant j'ai l'ame ravie
Que tous mes projets ſoient ſuivis.
Commençons la cérémonie ;
Dans l'inſtant nous ſerons ſervis.

LE SURVEILLANT.

AIR. *La bonne avanture.*

Aurons-nous un bon repas ?

LE VENERABLE.

Oui, je t'en aſſure ;

LE SURVEILLANT.

J'ai vu des ragouts là-bas
D'aſſez bon augure :

LE VENERABLE.

Nous recevons l'héritier
D'un vieux Marchand Uſurier :

LE SURVEILLANT.

La bonne aventure !
Oh gué : la bonne aventure.

AIR. *Mais comment ſes yeux ſont humides.*

Mais ſçavez-vous, mon Vénérable,
Qu'une cohorte redoutable
Veut nous jouer un méchant tour ?
Je viens, en ſurveillant habile,
D'apprendre en parcourant la Ville,
Que trente femmes en ce jour
Doivent forcer nôtre ſéjour.

LE VENERABLE.

Des femmes ſçavoir nos myſtères !
Et quelles ſont ces téméraires ?

LE SURVEILLANT.

Ce ſont celles qui dans Paris
Font la reſſource des maris ;

Qui ſçavent, à force d'adreſſe,
Dégourdir la belle jeuneſſe;
Mais qui ſur les pas du plaiſir,
Guident ſouvent le repentir.

LE VENERABLE.

AIR. *Du Prévôt des Marchands.*

En ces lieux qui conduit leurs pas?

LE SURVEILLANT.

C'eſt cet objet ſi plein d'appas,
Cette Hortenſe, que l'on admire
Beaucoup moins que ſes diamans,
Et qui, crainte de la ſatyre,
Se contente de ſix amans.

LE VENERABLE.

AIR. *Je n'y puis rien comprendre.*

Hortenſe! Oh Ciel! Que me dis-tu?
Cette Hortenſe!

LE SURVEILLANT.

Eh bien!

LE VENERABLE.

Qu'elle eſt belle!

LE SURVEILLANT.

Quoi, votre cœur eſt abbattu !
Vous aimez cette Péronelle.

LE VENERABLE.

Non, je la hais.
à part. Qu'elle a d'attraits !

LE SURVEILLANT.

Vous l'aimez : allons, Frère,
Je vois que de votre argent frais
Vous voulez vous défaire.

AIR. *Ma raiſon s'en va bon train.*

Mais quoi, ce minois trompeur
Toucheroit-il votre cœur ?
Si vous pouviez voir
Quel eſt le ſçavoir
De toutes ces coquettes ;
Allez, leurs appas chaque ſoir
bis. Reſtent ſur leurs toilettes, lon la.

AIR. *Ne V'là-t'il pas que j'aime.*

Hortenſe ne mérite pas
Cette cruelle injure ;
Rien à ſes yeux n'a plus d'appas
Que la ſimple nature.

AIR. *C'eſt Mademoiſelle Manon.*

Par ſes petits talens
Sur-tout elle m'enchante ;
Toujours ſes vêtemens
Sont riches & galans :
Elle fait des nœuds,
Chante au mieux,
Sçait jouer des yeux ;
Pour perſifler les gens
Elle eſt toute excellente.
Son goût eſt exquis ;
Nos Marquis ſont par elle inſtruits,
Ce qui fait qu'à Paris
Sa conquête eſt de prix.

LE SURVEILLANT.

AIR. *A la façon de Barbary.*

Eh bien, ſoyez-en amoureux ;
Mais ſi jamais, mon Frère,
Elle oſe conduire en ces lieux
Sa troupe téméraire,
Nous n'entendrons point de raiſon,
La faridondaine, la faridondon ;
Nous les arrangerons ici, biribi,
A la façon de Barbari mon ami.

LE VENERABLE.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

Garde-toi de leur faire injure.

LE SURVEILLANT.

Je veux les rendre à la nature ;
Je veux que d'un fard ſpécieux
Leurs figures ſoient dépouillées :

LE VENERABLE.

Combien de femmes en ces lieux
Craindroient d'être débarbouillées !

AIR. *La béquille du Pere Barnaba.*

Mais pourquoi les bannir
De nos ſecrets Myſtères ?

LE SURVEILLANT.

Penſez-vous qu'au plaiſir
Elles ſoient néceſſaires ?

LE VENERABLE.

Ce ſexe né pour plaire
Mérite quelque ſoin ;

LE SURVEILLANT.

Moi, je n'en ai que faire.

LE VENERABLE.

Moi, j'en ai grand beſoin.

AIR. N°. 1. *Printems, dans nos boccages.*

Dans les beaux yeux d'Hortenſe
L'amour plaça ſes traits ;
Son aimable préſence
Enchaîne pour jamais.
Si tu la voyois,
Tu céderois à ſa puiſſance ;
Si tu la voyois,
Tu céderois, & tu dirois :
Dans les beaux yeux d'Hortenſe
L'amour plaça ſes traits ;
Son aimable préſence
M'enchaîne pour jamais.

LE SURVEILLANT.

AIR. *La beauté ſauvage.*

Ce ſexe n'aſpire
Qu'à nous aſſervir ;

LE VENERABLE.

Mais ſous ſon Empire
Régne le plaiſir.

LE SURVEILLANT.

Que dites-vous ?
Ce ſont les foux
Qui vantent ſa tendreſſe.
Par ſes travers,
Par ſes grands airs

Il ſçait nous émouvoir :
C'eſt nôtre foibleſſe
Qui fait ſon pouvoir.

LE VENERABLE.

AIR. *L'amant frivole & volage.*

Le jeune enfant de Cythère
N'a pas toujours un bandeau ;
La vertu ſouvent l'éclaire
Et lui prête ſon flambeau :
En adorant une femme
On peut honorer ſon cœur,
Dès-lors qu'il éleve l'ame,
L'amour n'eſt plus une erreur.

AIR. *Dans un bois ſolitaire & ſombre.*

Vas donner l'ordre néceſſaire
Pour prévenir tout incident,
Et qu'en ces lieux, la loge entiere
Se réuniſſe dans l'inſtant.

SCENE II.

LE VENERABLE, *ſeul.*

AIR. *Pour paſſer doucement la vie.*

QU'AI-JE appris ? Se peut-il qu'Hortenſe
Veuille pénétrer en ces lieux ?
Des Frères je crains la vengeance ;
Pour la voir que n'ont-ils mes yeux !

AIR. *Reveillez-vous, belle endormie.*

Mais j'apperçois déja nos Frères
Penſons à notre dignité,
Et pour commencer nos myſtères,
Reprenons notre gravité.

SCENE III.

LE VENERABLE, *Le* I. *&* *le* II. SURVEILLANT, L'ORATEUR, LE RECIPIENDAIRE. *Troupe de Francs-Maçons en habits de cérémonie.*

LES DEUX SURVEILLANS.

AIR. N°. 2. *Marche des Satyres de l'Opéra.*

C'EST ce jour
Que vous aurez votre tour;
Mais avant de vous recevoir,
Il faut ſçavoir
Quel ſera votre devoir.
Avançons,
Commençons;
Loin d'ici tout Prophane:
Nos ſecrets
Veulent des gens diſcrets.
Votre cœur

Doit redoubler ſa ferveur.
Sçachez donc comme il faut marcher,
Parler,
Toucher;
Et puis nous vous apprendrons
Comment nous reconnoiſſons
Les fidelles Maçons.

Ici les Francs-Maçons font quelques cérémonies; & lorſque le Récipiendaire ſe trouve au milieu conduit par l'Orateur, le Vénérable s'approche de lui, & lui dit:

AIR. *Or écoutez petits & grands.*

Mon frère, je vais à vos yeux
Découvrir ce ſecret fameux;
Ce ſecret, ce profond myſtère,
Reſpecté de toute la terre:
C'eſt. . . . .

On entend un grand bruit.

SCENE IV.

LE VENERABLE, *les Acteurs précédens*, HORTENSE, MARINE, *Troupe de femmes de la suite d'*HORTENSE.

Les femmes derriere le Théâtre.

POUSSONS, poussons fort,
Jettons la porte à terre;
Poussons, poussons, poussons fort.

LE SURVEILLANT.

AIR. *La pierre fitoise.*

Ciel! qui peut causer de tels transports!

HORTENSE, *en entrant avec sa suite.*

Faisons tout céder à nos efforts.

LE SURVEILLANT.

Quoi, des femmes entrer! quel démon!
Allons vîte, sortez, sortez donc.

HORTENSE.

Non.

LE SURVEILLANT.

Freres, venez tous,
Défendons-nous.

CHŒUR DE FEMMES.

Ah, nous entrerons.

CHŒUR DE FRANCS-MAÇONS.

Nous le verrons.

CHŒUR DE FEMMES.

Nous entrerons.

HORTENSE.

Arrêtez, Meſſieurs, y penſez-vous?
Ayez un peu plus d'égard pour nous.
On ne m'a jamais reçuë ainſi:
Nous ne ſortirons point d'ici.

LE VENERABLE.

Si.

HORTENSE.

AIR. *Que craignez-vous, charmante Reine.*

Que craignez-vous, mon vénérable,
On ne fuit point l'amour quand on eſt beau garçon. *bis.*

LE SURVEILLANT.

AIR. *Reçoi dans ton galetas.*

Sortez vîte de ces lieux,
Ne troublez plus nos myſtères :

HORTENSE,

Que ſert d'être furieux ?

LE SURVEILLANT.

Elle oſe nous braver, mes Frères !
Allons : de leur témérités,
Il faut les punir.

LE VENERABLE.

Arrêtez.

CHŒUR D'HOMMES.

Il faut les punir.

CHŒUR DE FEMMES.

Arrêtez.

LE VENERABLE.

AIR. *Quand un tendron vient en ces lieux.*

De grace ſortez de ces lieux,
Croyez-m'en, belle Hortenſe.

HORTENSE.

HORTENSE.

Pourquoi ce ton myſtérieux ?
Craignez-vous ma préſence ?
Je vois que votre amuſement
N'eſt pas décent.
Oui, c'eſt cela, là, là.

LE VENERABLE.

Oh, oh, ah, ah, ah, ah !

HORTENSE.

Vous cacheriez-vous ſans cela là, là.

LE VENERABLE.

AIR. *Sous un Ormeau.*

Un tel ſoupçon
N'eſt pas dicté par la raiſon ;
Oui c'eſt un affront,
Mais tout de bon
Sortez donc.

HORTENSE.

Non.
Je veux d'abord ſçavoir
Quel devoir.

LE VENERABLE.

Je ſuis au déſeſpoir ;
La ſeule liberté
Fait ici notre félicité,

Et dans ces lieux
Nous goûtons loin de tous fâcheux
Des momens heurex
Que troubleroient vos beaux yeux.

HORTENSE.

Dieux!

AIR. *Des petits ballets.* N°. 3.

Eh pourquoi nous éloignez-vous,
Pourquoi montrer tant de courroux;
Eh pourquoi nous éloignez-vous,
D'un plaiſir qui nous paroît ſi doux : *fin.*
Les ris & les jeux
Suivent nos traces :
Eſt-on heureux
En chaſſant les graces;
Sans nous, en ces lieux
Tout eſt ennuyeux.
Il n'eſt point de plaiſirs
Pour qui vit ſans deſirs.
Eh pourquoi nous éloignez-vous, &c.

LE VENERABLE.

AIR. *Pour ſoumettre mon âme.*

Nous avons des myſtéres,
Il faut garder un ſecret :
Votre ſexe, mes cheres,
Par goût n'eſt pas fort diſcret :

Mille soins sous vôtre empire
Empoisonnent nos beaux jours.

HORTENSE.

De nous vous pouvez médire,
Vous y reviendrez toûjours.

AIR. *Si des Galands de la Ville.*

Les Femmes, mon cher grand maître
Même en vous donnant des fers
Sont des fleurs qu'Amour fit naître
Pour embellir l'Univers.

La discorde, ou la tristesse
Sans nous, occupent vos jours;
Nous apportons l'allegresse,
Nous reveillons les amours.

Les Femmes, &c.
Quelquefois, sous notre chaîne
Il en coute des soupirs,
Mais quand on connoît la peine. *bis.*
On sent bien mieux les plaisirs.

Les femmes, &c.

LE SURVEILLANT.

AIR. *Entre l'amour & la raison.*

Cessez ces propos ennuyeux.

MARINE.

Oui, ſortons, nous ferons bien mieux.

HORTENSE.

Marine, voulez-vous vous taire.

MARINE.

Ne point parler, mais on rira.

HORTENSE.

Mais vous ſçavez qu'à l'Opera
Oſiris fait ſeul ſon affaire.

AIR. *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Tant en cabriolets qu'en diables,
J'ai fait voiturer en ces lieux
Bon nombre de Nymphes aimables;
Vous pouvez leur offrir vos vœux.
Rien n'eſt ſi beau que leur conduite:
Aimez-les, vous ne riſquez rien;
Je vous ai fait choiſir l'élite
Des Princeſſes du magazin.

AIR. *Allons gay.*

Mais pourquoi ce ſilence?
Réverez-vous toujours?
Comment chacun balance
A ſuivre les Amours:
Allons gay,
Toûjours gay,
D'un air gay.

LE SURVEILLANT.

AIR. *Ceci fort peu m'embaraſſe.*

Oui, morbleu de ce ſilence ;
J'ai tout lieu d'être en courroux,
Comment frere, leur préſence
Vous a-t'elle troublez tous ?

HORTENSE.

Penſe-t'il par ſa grimace
Nous inſpirer de l'effroy,
Sa voix dure & ſa diſgrace
Me font rire malgré moy.

LE SURVEILLANT.

AIR. *Tambour d'amour.*

Braves Francs-Maçons,
Suivez mes leçons ;
Par de cruels affronts
Vengeons notre injure,
Sans aucun égard
Otons-leur ce fard,
Qui ſçait avec tant d'art
Voiler la nature.

LE VENERABLE.

Cruels, arrêtés,
Si jamais vous m'irritez
De tant de témérités...

LE SURVEILLANT.

Ménace vaine,
Suivez tous mes pas,
Perdons ces trompeurs appas.

LE VENERABLE, *à Hortense.*

Je tremble pour vous, ma Reyne.

HORTENSE.

Je ne les crains pas.

Les Francs-Maçons sortent conduits par les deux Surveillans.

SCENE V.

LE VENERABLE, HORTENSE, *& sa suite.*

HORTENSE.

AIR. *Que chacun de nous se livre.*

OUI, bientôt par ma prudence
Leur fureur s'appaisera :
Suivons dans cette occurrence
Les leçons de l'Opéra.

Ses reſſources ſont fort bonnes ;
C'eſt par de petits préſens
Qu'Oziris des Amazones
Fait changer les ſentimens.

AIR. *Mais comment ſes yeux ſont humides.*

Apportez-moi, mes Demoiſelles,
Des nœuds d'épée, & des dentelles ;
N'oubliez pas les grands chapeaux,
Les redingottes en chenille,
Pour courir le matin la Ville :
Les fouets, les petits couteaux,
Les cocardes pour les chevaux,
Les grandes cannes en uſage ;
Car tous cela ſied au viſage,
Surtout apportez des liqueurs,
Des fleurs,
Des bouteilles d'odeurs,
Des canapés, de longues chaiſes
Pour leur procurer tous leurs aiſes ;
Enfin, il faut de leur priſon,
Faire une petite maiſon.

La ſuite d'Hortenſe ſort.

SCENE VI.

LE VENERABLE, HORTENSE.

LE VENERABLE.

AIR. *Madame en vérité.*

A nos loix, malgré mon courroux
Vous me rendez parjure.

HORTENSE.

Comment, je ſuis ſeul avec vous ?
Quelle heureuſe avanture ?
Nous ſerons plus en liberté :
Allons découvrez-moi votre âme.

LE VENERABLE.

Qui ? moi Madame,
Eh, mais en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

HORTENSE.

Menuet d'Héſione.

Pourquoi nous faites-vous l'injure
De nous bannir ?

LE VENERABLE.

Ce ſont nos loix.

HORTENSE.

Vos loix outragent la nature,
N'en croyez jamais que ſa voix.

AIR. *J'aime une ingrate beauté.*

Elle a formé les doux nœuds
Qui nous joignent l'un à l'autre.
Votre ſexe n'eſt heureux,
Qu'alors qu'il s'unit au nôtre.
Il en coute à vos cœurs,
Quelque ſoin pour nous plaire;
Mais on n'obtient des fleurs
Qu'en arroſant la terre.

LE VENERABLE.

AIR. *Des favoris de la gloire.*

Votre adreſſe ſéduiſante
Reſſemble ſexe impoſteur,
Aux feux que la terre enfante
Pour tromper le voyageur;
Il ſe perd ſuivant ces guides;
L'eſpoir aide à ſon erreur:
Ainſi, vos faveurs perfides
Nous éloignent du bonheur.

AIR. *Ture lure.*

Nous jouiſſons en ces lieux
D'une paix tranquille & pure;
Sans vous, nous ſommes heureux.

HORTENSE.

Turelurre.

J'en doute à votre encolure,
Robin turelurre, turelurre.

AIR. *Ce ruiſſeau, qui dans la plaine.*

Loin d'un ſexe né pour plaire,
Quel eſt donc votre plaiſir ?
La paix qui vous eſt ſi chére
Vaut-elle un tendre deſir ?
Un Amant près de ſa belle
Mépriſe la liberté,
La douceur d'être aimée d'elle
Le mene à la volupté.
Plus un tendre amour l'engage,
Plus l'yvreſſe de ſon cœur
bis. Lui dit qu'un doux eſclavage,
Eſt l'image
Du bonheur.

LE VENERABLE.

AIR. *J'aime une jeune Brunette.*

Oui, mon cœur pourroit ſe rendre
Au jeune enfant de Cypris,
Si de l'ardeur la plus tendre,
Le bonheur étoit le prix,
Mais d'abord, c'eſt l'artifice
Qui fait naître nos deſirs,
Et bientôt un vain caprice
Empoiſonne nos plaiſirs.

HORTENSE.

AIR. *A notre bonheur l'Amour préside.*

Pour deux cœurs qu'un tendre amour enflamme,
Un caprice eſt un moment heureux,
Ils ſe quittent, mais au fond de l'âme
Ils brûlent de reſſerrer leurs nœuds:
A leurs tranſports, le calme ſuccéde,
La Maîtreſſe céde,
Et de ſon amour
L'Amant prend bientôt un nouveau gage,
C'eſt après l'orage
L'éclat d'un beau jour.

LE VENERABLE.

AIR. *Tout parle amour.*

Je veux envain me deffendre,
Il faut me rendre
A vos accens:
Ils ont enchanté mes ſens;
Vous voyez l'Amant le plus tendre;
Oui, mon cœur, dans ce beau jour
Connoît l'Amour,
Cede à l'Amour.

AIR. *Babet que t'es gentille.*

Par un aveu flatteur,
Répondez à ma flamme;
Non, jamais tant d'ardeur

N'a regné dans mon ame,
Je n'aime que vous.

HORTENSE.

Que ce mot eſt doux !
Que ma joye eſt extrême !
Vôtre cœur vient de s'enflammer.
Quoi ! mes yeux ont pû vous charmer
Ah ! puiſſiez-vous toûjours m'aimer.
bis. M'aimer.
Toûjours de même.

AIR. *Bouchez Nayades vos fontaines.*

J'entends du bruit,

LE VENERABLE.

Ah ! chére Hortenſe,
Raſſurez-vous ſur ma puiſſance ;
Envain, les freres contre vous...

HORTENSE.

Ne craignons rien, c'eſt mon eſcorte.
Nous appaiſerons leurs courroux,
Par les préſens qu'on leur apporte.

SCENE VII.

LE VENERABLE, HORTENSE, MARINE, *suite d'Hortense, portant des corbeilles pleines de fleurs & de nœuds de rubans.*

HORTENSE.

AIR. *A l'ombre de ce verd bocage.*

Avez-vous rempli mes demandes ?

MARINE.

Oui, belle Hortense, les voilà,
Mais nous n'avons pas de guirlandes,
On a tout pris à l'Opéra,
Pour enchanter les Amazones :
Oziris en vainqueur malin
En employe quinze mille aulnes,
Dont on forme un grand baldaquin.

(On entend du bruit.)

SCENE VIII. *& derniere.*

LE VENERABLE, HORTENSE, *suite d'Hortense, les deux Surveillans, troupe de Francs-Maçons, armés de petits sceaux.*

LE VENERABLE.

AIR. *O vous puissant Jupin.*

CIEL on vient en ces lieux !
Je vois, furieux
Vôtre projet affreux.

LE PREMIER SURVEILLANT.

Avançons braves Compagnons,
Suivons les leçons
De nos anciens Maçons
Rappellez vos sermens,
Qu'en ces instans.

LE VENERABLE, *en les arrêtant.*

AIR. *Comme v'la qu'est fait.*

Quoi vous oseriez téméraires

HORTENSE.

Je vais appaiser leurs fureurs.

à sa suite.

Vous, que l'on porte à tous les freres ;
Nos petits présens & nos fleurs,

Qu'un nœud de rubans les enchaîne,
Rempliſſons d'ambre la maiſon.

Les femmes donnent aux hommes des nœuds d'épée &c.

LE SECOND SURVEILLANT.

Ma foi pour calmer nôtre haîne,
Vous prenez la bonne façon :
Oh que ça ſent bon.

Tout le Chœur.

Oh que ça ſent bon.

LE SECOND SURVEILLANT.

AIR. *De tout temps le jardinage.*

Oui, ſous votre heureux empire,
Malgré nous tout nous attire,
L'Amour dicte vos accens,
Vos yeux brillent de ſes flammes,
Et pour enchanter nos âmes,
Vous ſçavez charmer nos ſens.

LE PREMIER SURVEILLANT.

AIR. *La Bourgogne.*

Quoi, de pareilles miſéres
Pourroient tous vous arrêter.
Eh bien ! je vais ſeul mes freres.

LE VENERABLE.

C'eſt trop enfin m'inſulter,
Je vais bientôt punir, traitre,

Ton impertinent fracas,
En qualité de grand maître,
Je te bannis du repas.

LE PREMIER SURVEILLANT.

Quel arrêt ! le repentir
A mon courroux succéde ;
Vous sçavez trop bien punir :
Oui, Maître, à votre désir,
Je céde, je céde, je céde.

LE VENERABLE.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

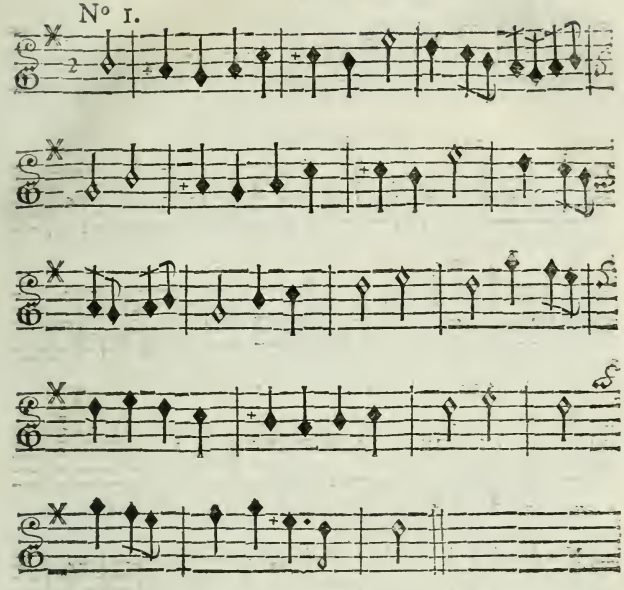
Enfin, vous l'emportez, Hortense,
Formons une heureuse aliance,
Que votre suite pour jamais
Vienne s'unir avec nos freres,
Et que les femmes désormais
Soient admises à nos mystères.

FIN.

Cette Parodie est terminée par un Ballet, dont la musique est prise dans l'acte même que l'on a eu dessein de parodier. Il commence par une marche dansante, dans laquelle les hommes s'unissent avec les femmes. Cette marche est suivie d'un pas de deux, qui forme par lui-même tout le plan & l'intrigue de la Pièce. Une femme veut attendrir un homme qui lui résiste d'abord & qui lui cède à la fin. Le corps du Ballet qui succéde au pas de deux, aussi-bien que la contredanse connuë vulgairement sous le nom des oiseaux, acheve de marquer l'union des Francs-maçons avec les femmes, & le Corégraphe a donné des preuves de son talent en adoptant avec art dans une contredanse très-courte & composée simplement de douze personnes, les figures les plus connues de la maçonnerie.

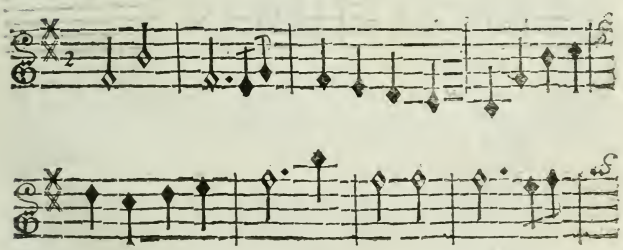
RONDEAU.

N° 1.

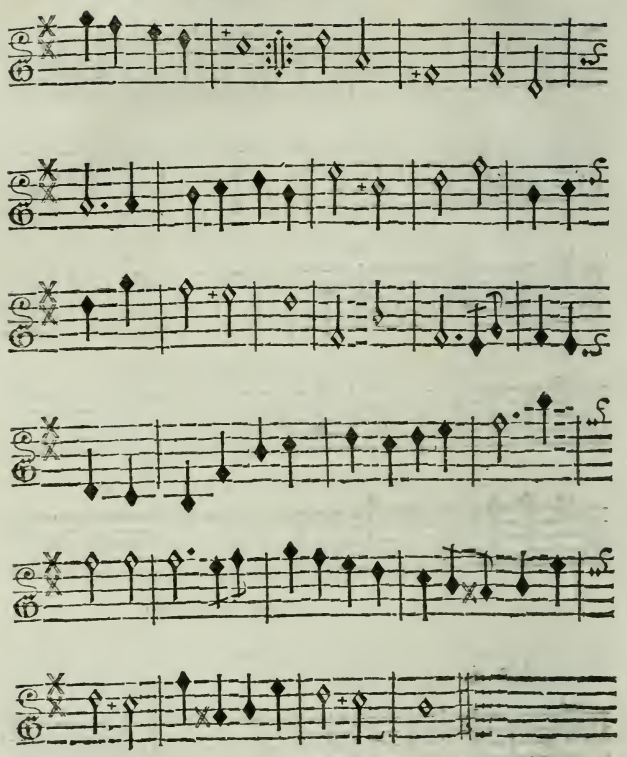


Au Rondeau.

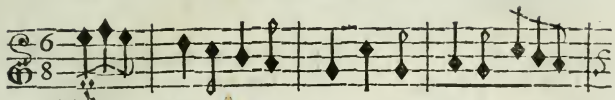
N° 2.



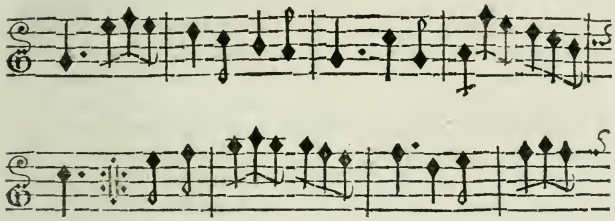
C



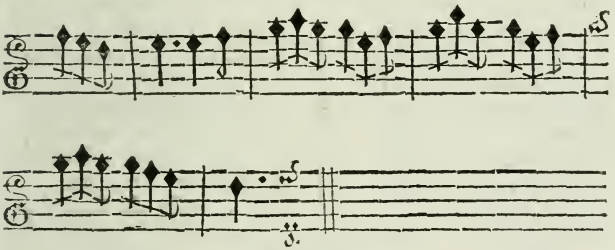
N° 3. RONDEAU.



EH, Madame qu'attendez-vous.



FIN.



Au Rondeau.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit qui a pour titre les *Fra-Maçonnes Parodie*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion, à Paris le 4 Septembre 1754. CREBILLON.

Le Privilége & l'enregiſtrement ſe trouve à la fin du nouveau Recueil des Piéces Nouvelles, qui ont été Répréſentées ſur le Théâtre de l'Opéra Comique.

NOUVELLES PIECES DE THE'ATRE détachées, depuis 1747 jusqu'à ce jour.

Pièces in-18.
de M. de Boissy.
Le Retour de la Paix.
Le Prix du Silence.
La Frivolité, 1753.
La double Extravag. *Com.*
Le Magnifique, *Com. avec un Divert.*
Le Miroir, *Comédie.*
Le Bacha de Smirne, C.
L'Année Merveilleuse, C.
La Mort de Bucephale.
Le Pot-de-chambre cassé, T. pour rire, & C. pour pleurer.
Benjamin, ou la reconnoissance de Joseph, *Trag.*
Mahomet, *Tragédie.*
Les parfaits Amans, ou les Métamorphoses, *Com.*
Alceste, *Divertissement.*
Les Hommes, *Com.-Bal.*
Les Femmes, *Com.-Bal.*
Brioché, *Parodie.*
L'Amant déguisé, *Parodie.*
Pièces in-12.
Les Petits-Maîtres, *Com.*
Le Provincial à Paris, C.
Les Fausses Inconstan. C.
La Feinte supposée, *Com.*
Caliste, ou la Belle Pén. T.
Mérope, T. *nouv. de M. Clément.*
Le Marchand de Londres, *Tragédie Bourgeoise.*
Le Plaisir, C. *avec un D.*
Vanda, Reine de Polo. T.
Les Souhaits, *Comédie.*
Momus Philosophe, C.
Electre d'Euripide, *Trag.*
La Partie de Campag. C.
Génie, *Pièce dram. 5 Act.*
La Colonie, *Comédie.*
Le Valet Maître, *Com.*
La Gageure, *Comédie en trois Actes & en Vers lib.*
Les Mariages assortis, C.
La Coquette fixée, *Com.*
Le Réveil de Thalie, C.
L'École du monde, *Com.*
Le Retour de l'Ombre de Moliére, *Comédie.*
Varon, *Tragédie.*
Abaillard & Héloïse, *Piece dramatique.*
Les Engagemens indis. C.
La Métempsicose, *Com.*
L'École des Peres, *Com.*
Callisthène, *Tragédie.*
Les Courses de Tempé, *Pastorale.*
Gustave, *Tragédie.*
La Métromanie, *Com.*
L'Héritier généreux, C.
L'Amante ingénieuse, C.
La Fausse Prévention, C.
Les Veuves, *Comédie.* A
Les Adieux du Goût, C.
Le Retour du Goût, C.
La Campagne.
Les Lacedemoniennes.

Les Lettres de la Grenouilliere *de M. Vadé.*
La Pipe caſſée, Poëme, *du même*
Les Bouquets, *du même.*

OPERA-COMIQUES NOUVEAUX depuis 1752.

La Fileuſe, *Parodie.*
Le Poirier.
Le Bouquet du ROI.
Le Suffiſant.
Les Troqueurs & le Rien, *Parodies.*
Airs choiſis des Troqueurs.
Le Recueil de Chanſons avec la Muſiq.
Le Trompeur Trompé.
Il étoit têms, *Parodie.*
} Par *M. Vadé.*

La Coupe Enchantée.
Les Filles.
L'École des Tuteurs.
} Par Meſſieurs de la Valette.
La Peruvienne.
La Magie inutile.
Le Retour favorable.
Le Miroir magique.
Le Roſſignol.
Autre Roſſignol.
La Roſe, ou les Fêtes de l'Hymen.
Le Calendrier des Vieillard.
Le Monde Renverſé.
Les Boulevards.
Le Plaiſir & l'Innocence.
Bertolde à la Ville.
L'heureux accord.
Les Fra-Maçonnes.
L'Impromptu des Halles.
L'amour au Village.

L'IMPROMPTU
DES
HARANGERES,
OPERA - COMIQUE
DIVERTISSEMENT.

A l'occasion de la naissance de Monseigneur le Duc de BERRI.

Représenté pour la premiere fois à la Foire S. Laurent, le 5 Septembre 1754.

Le prix est de 24 s. avec la Musique.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

ACTEURS.

LE COMMISSAIRE.

LUCELLE, *Filleule du Commiſſaire.*

L'ESPERANCE, *Amant de Lucelle.*

NICOLAS, *Cabaretier.*

MARIE BOMBEC, *Harangere.*

TROUPE D'HARANGERES.

L'AVOCAT DES HALLES.

UNE BOUQUETIERE.

UN DECROTEUR.

Une Marchande de plaiſir.

Une Fille niaiſe.

La Scene eſt dans le quartier des Halles.

L'IMPROMPTU
DES
HARANGERES,
OPERA-COMIQUE
DIVERTISSEMENT.

SCENE PREMIERE.

LE COMMISSAIRE, NICOLAS.

LE COMMISSAIRE.

OUI, mon voiſin, faites bien tout ce que je vous ai dit. Notre auguſte Dauphine vient de donner un nouvel héritier à nos Maîtres, il faut ſignaler notre joye; donnez à boire, regalez tous ceux qui viendront chez vous.

AIR. *J'entends, c'eſt faute de valeur.*

Nous ne pouvons par trop d'éclat
Et de magnificence,
Célébrer avec tout l'état
Cette heureuſe naiſſance.

NICOLAS.

Vous avez raiſon M. le Commiſſaire.

AIR. *Tu croyois en aimant Colette.*

Pour not' bon Roi quelle allegreſſe !
Vlà mordi déjà quatre enfans,
Ventre-mille, cette Princeſſe
Sçait fort bien employer ſon tems.

Auſſi laiſſez faire, j'allons vous ſeconder d'la bonne façon.

AIR. *On fait ce qu'on peut.*

Sans mett' la main à l'eſcarcelle,
Chacun peut s'ennivrer ici,
J'allons tout mettre par écuelle
En l'honneur de Monſieur d' Berri ;
J'avons déjà fait not' affiche,
Liſez....

Le Commiſſaire lit ſur l'enſeigne de Nicolas.

Ici l'on boit gratis à la ſanté des Bourbons.

NICOLAS.

On nous excuſera,
Si not' bon cœur en reſte là,
Mais hélas! quand on n'eſt pas riche,
On fait ce qu'on peut,
Et non pas ce qu'on veut.

LE COMMISSAIRE.

AIR. *Toujours va qui danſe.*

Ne t'embarraſſe Nicolas,
Fais à tous grande bombance,
Dans mon logis tu trouveras
De tout en abondance;
Reçois encor cet argent là,
Pour aider ta dépenſe.

NICOLAS.

Ta, la, la, la,
Viv' l'heureuſe naiſſance.

LE COMMISSAIRE.

Je ſuis enchanté de voir que tu entres ſi bien dans mes ſentimens, & de te connoître ſi bon François.

NICOLAS.

AIR. *Oh ne vous en déplaiſe.*

Oh ſans forfanterie,
Je ſerois jarniguoi

Fâché que quelqu'un dans la vie
Fuſſit meilleur Français que moi.

Monſeigneur le Roi, avec Madame la Reine, & toute ſa famille, ça fait de ſi braves gens qu'on ne peut s'empêcher de s'intereſſer à l'envers d'alencontre de leux endroit... mais à propos, pendant qu' tout le monde eſt en joye, m' eſt avis not' bourgeois qu' vous devriez ſonger à bailler un mari à Mameſelle Lucelle votre filleule, & ſi j'étois deigne que d'être capable.

LE COMMISSAIRE.

Eh, mon pauvre Nicolas, tu ſçais que je ne demanderois pas mieux, tu es un bon enfant que je conſidére ; mais elle eſt ſi fort entêtée de ſon Caporal.

NICOLAS.

Eh fi ! c'eſt un garniment qui ne viant tant ſeulement pas la voir depuis je ne ſçai combien de tems.

LE COMMISSAIRE.

Laiſſons cela. Le jour commence à tomber, la plûpart des maiſons ſont deja illuminées, je vais faire ma tournée, & je reviendrai bientôt.

Il va & revient à chaque vers.

AIR. *Vous m'entendez bien.*

Souviens-toi de ce que j'ai dit.

NICOLAS.

Allez, ne craignez rien, ſuffit.

LE COMMISSAIRE.

De la biere à la ronde.

NICOLAS.

Ouidà.

LE COMMISSAIRE.

Et du vin au beau monde.

NICOLAS.

Je ſçavons tout çà.

Vot' ſerviteur... queul honnête-homme! queul digne homme! gnya mordi pas biaucoup de Commiſſaire de ſt' acabie là.... mais que vois-je! eh vla not' Amoureux! ah c'eſt vous Monſieur de l'eſperance.

SCENE II.

NICOLAS, L'ESPERANCE.

L'ESPERANCE.

AIR. *Que j'eſtime mon cher voiſin.*

OUI c'eſt moi, mon cher Nicolas,
Que mon amour ramene ;
Ma Lucelle n'eſt-elle pas
Par-là, ſors-moi de peine.

NICOLAS, *à part.*

Li dirons-je qu' oui ? nani mordi, c'eſt li qui me ſoufle Mameſelle Lucelle, je veux m'en vanger.

L'ESPERANCE.

AIR. *Si tu veux me ſuivre.*

Tu ne veux rien dire,
N'oſe-tu m'inſtruire ?
Calme mon effroi,
Explique-toi.

NICOLAS, *à part.*

Queul deſſein m'amorce ;
Ennivrons-le morgué,

En l' faiſant boire à force,
Au Prince nouviau né.

Ça l' fra-t'enrager, & c'en ſra tant mieux.

AIR. *Reçois dans ton galetas.*

Entrez dans not' cabaret.

L'ESPERANCE.

Mais parle-moi de Lucelle.

NICOLAS.

J'avons du rouge, du clairet,

Du... L'ESPERANCE.

Réponds-moi donc,

NICOLAS.

Bagatelle.
Aujourd'hui je danſons, chantons,
Demain je vous entretiendrons. *bis.*

L'ESPERANCE.

Mais....

NICOLAS, *le pouſſe dans ſa maiſon.*

Oh pardi vous boirez, car j'y avons regardé.... bon le vla dedans, il n'en ſortira pas qu'il n' ſoit bian conditionné... queu malice je l'y fais là ! à l'heure

qu'il eſt, enluminons not' cabaret, afin qu'on le voie de plus loin

Il allume un lampion qui ſe communique à tous ceux de ſa maiſon.

AIR. *Reveillez-vous.*

Vla tout prêt, grace à mon adreſſe,
Il n' manque ici qu' Monſieur d' Berri,
Pour voir avec queule tendreſſe
Je l' cheriſſons, ſon pere & lui.

AIR. *L'occaſion fait le larron.*

Y à la ſanté d'la royale famille,
Pour boire, accourez tous voiſins, amis,
Jeunes & vieux, femme, tout comme fille:
Chacun peut s'ennivrer gratis.

SCENE III.

NICOLAS, TROUPE D'HARANGERES.

NICOLAS.

EH où allez-vous donc comme ça ſi bien parées mes Commeres?

MARIE BOMBEC.

AIR. *Y avance.*

Y à Varſailles en bonne foi,
J'allons fair' compliment au Roi.
Dans ce jour de rejouiſſance,
Y avance. *trois fois.*
J'allons l'y fair' not' réverance.

Et je danſons en attendant not' Avocat qui nous aportera une belle harangue en maniére d' compliment.

NICOLAS.

Bon ſuccès mes Commeres, en tout cas ſi vous voulez vous rafraichir, n'épargnez pas.

Il entre chez lui & les Harangeres danſent.

SCENE IV.

LES PRECEDENTES, L'AVOCAT.

MARIE BOMBEC.

AH! vous vla donc à la fin, v's avez été bien long.

L'AVOCAT.

Oh vraiment vous autres, vous croyez que cela se jette en moule.

M. BOMBEC.

Quoi ça n'est pas fait ?

L'AVOCAT.

Pardonnez-moi, voici votre affaire.

M. BOMBEC.

AIR. *La mirtanplan.*

Ce compliment s'ra-t-il beau ?
J'en somm's impatientes.

L'AVOCAT.

Il sera même nouveau.

M. BOMBEC, *contente.*

La mirtanplan, lantirelarigo.

L'AVOCAT.

Vous serez contentes.

M. BOMBEC.

Eh mais vraiment ! je croyons bien qu' ça doit être com' ça, v's êtes payé d'avance.

L'AVOCAT.

Auſſi l'ai-je fait en vers.

M. BOMBEC.

En verre ! j'aurons des verres.... Oh tenez Monſieur l'Avocat, il faut que je vous embraſſe pour ſte bonne nouvelle.... oh ! oh ! vantez-vous en qu' c'eſt après ça qu'on parlera des Dames de la halle.... des verres,... voyons vos verres, Monſieur l'Avocat.

L'AVOCAT.

Avant tout pour répondre à mon idée, il faudra..

M. BOMBEC.

Oh pour ça oui, Monſieur l'Avocat a raiſon... des verres mes Commeres !

L'AVOCAT.

Ecoutez-moi donc... il faudra vous déguiſer en Bergeres....

M. BOMBEC.

Oh ça n' ſra pas ça, je n' voulons point d' déguiſement à not' affaire, & je ſom's aſſez bien dans la Cour pour y aller toutes telles que j' ſommes.

L'AVOCAT.

AIR. *La bonne avanture.*

Il faut pour mon compliment
Cela, je vous prie,
Ce n'eſt qu'un ſimple ornement.

M. BOMBEC.

Non Monſieur abſolument,
Point de bergerie ogué,
Point de bergerie.

On nous prendroit pour des tragedies d'la commedie Italienne... mais voyons les verres, c'eſt dont il s'agit.

L'AVOCAT.

Ecoutez bien.... *Il déclame avec emphaſe.*

Prince, né pour combler les deſirs de la France,
Objet des vœux de l'univers,
Au pied de ton berceau notre chere eſperance,
Reçois de nos hameaux les hommages divers.

Nous n'avons à t'offrir au gré de notre zéle
Que des vœux empreſſés & quelque fleur nouvelle,
Vive image de nos tranſports :
Ce ſont là nos biens, nos tréſors.

Daigne donc accepter cette preuve ſincére,

De notre amour & de notre reſpect ;
Elle n'a rien qui puiſſe être ſuſpect ;
C'eſt vers les immortels notre encens ordinaire,
Il n'en eſt point d'autre en nos bois ;
Comme nos Dieux nous honorons nos Rois.

M. BOMBEC.

C'eſt là tout.

L'AVOCAT.

N'êtes-vous pas ſatisfaites ?

M. BOMBEC.

AIR. *Monſieur la paliſſe.*

Eh, fi Monſieur l'Avocat,
Vot' eſprit eſt en délire,
Dans un compliment ſi plat,
Gnia pas le ptit mot pour rire.

AIR. *De la Tourriere.*

C'eſt nous voler not' argent,
Avec vos ver' d' la magniere,
C'eſt nous voler not' argent...

LES COMMERES.

Faiſons lui rendre promptement.

Elles le houſpillent.

Pan, pan, &c.

L'AVOCAT.

Au ſecours, au Commiſſaire !

LES COMMERES.

Pan, pan, pan, &c.

L'AVOCAT.

Moderez votre emportement.

M. BOMBEC.

C'eſt nous voler not' argent,
Avec vos ver' d'la magniere,
C'eſt nous voler not' argent.

L'AVOCAT.

Ma foi, ſauvons-nous promptement.

Il fuit.

SCENE V.

LES PRECEDENTES.

M. BOMBEC.

Ça, ça, puiſque Monſieur l'Avocat eſt une bête qui n'a pas eu l'eſprit de faire not' choſe, je m'en charge moi, & ça ira bian.

AIR.

AIR. *L'honneur dans un jeune tendron.*

A Varſaille quand j'arrivrons,
Droit au chaquiau je demandrons,
Monſieu l'gentilhomme ordinaire
Pour qui nous fass' parler au Roi,
Et pis après laiſſez-moi faire,
J' ſçaurons bien li dire pourquoi.

D'abord je commencerons ainſi,

AIR. N°. 1.

Sire, excuſez la libarté
Que prend note témérité;
Mais c'eſt qu'on s'en eſt v'nu nous dire
Lanture luron, tiralire,
Que Monſieu l' Dauphin d' ſa façon
Vs-a fait encore un biau Bourbon,
tiralire
Vs-a fait, &c.
C'eſt ſur quoi j' ſomm' v'nus tout d'abord
Vous trouver, pleines de tranſport.
Vous d'vez t'être bien content, Sire.
Lantureluron, tiralire,
D'avoir encor un gros Garçon,
Pour éterniſer l' ſang d' Bourbon.
Tiralire,
Pour éterniſer, &c.
Depuis l'an paſſé je l'attenguions,
Et tout en l'attendant, j' craignions
Qui n' li manquit queuque choſe à dire,

Lantureluron tiralire ;
Mais il eſt moulé, ce dit-on,
Tel qu'il le faut pour un Bourbon.
Tiralire,
Tel qu'il, &c.

Guieu faſſe à ce gentil Enfant,
Qu'il reſſemble à ſon Pere grand,
Ça fra-t-un jour un maître Sire,
Lantureluron, tiralire,
Les François ſront toujours des bons ;
Tandis qu'il gniaura des Bourbons.
Tiraliralire,
Tandis, &c.

AIR. *Lampons.*

Vla tout ce qui faut je, croi,
Pour être agriable au Roi ;
J'aurions ma foi bonne grace
D'li dir' des ver' à la glace.

CHŒUR DES COMMERES.

Partons, partons,
Ma Commere, partons.

SCENE VI.

L'ESPERANCE, NICOLAS.

L'ESPERANCE, *ivre.*

AIR. *Du Gourdin.*

OH ça, mon enfant, inſtruis-moi,
De tout ce que je te doi.

NICOLAS.

Le compte eſt facile à faire,
Avez-vous fait bonne chere ?

L'ESPERANCE.

Oui morbleu, vois quelle amplure ;
Lure, lure, lure.
Je prétens bien payer ton vin.

NICOLAS.

Guérelinguinguin, &c.

L'ESPERANCE.

Comptons.

NICOLAS.

AIR. *Monsieur le Prévôt.*

Item : deux bouteilles de vin.

L'ESPERANCE.

Après.

NICOLAS.

Item : Un petit pain.

L'ESPERANCE.

Après.

NICOLAS.

Item : Une poularde,

Poularde de Caux,

L'ESPERANCE.

C'est fort bien.

NICOLAS.

Item : Pour fausse à la moutarde.

L'ESPERANCE.

Combien faut-il ?

NICOLAS.

Il ne faut rien.

L'ESPERANCE.

Comment rien ?

NICOLAS.

AIR. *De Catinat.*

Vous avez bû gratis à la ſanté du Roi.

L'ESPERANCE.

Qui moi, j'ai bû gratis, tu te moques moi;
Tien, reçois ton argent.

NICOLAS.

Je n'en veux mordi pas.

L'ESPERANCE.

Prens-le, ou tu vas ſentir ce que peſe mon bras.

NICOLAS, *s'éloignant.*

Oh, je ne vous crains point.

L'ESPERANCE.

AIR. *De Me. Anroux.*

Oh tu le prendras.

NICOLAS.

N' m'aprochez pas.

L'Eſperance le frape.

Peſte ſoit de l'homme !

L'ESPERANCE.

Oh tu le prendras,
Ou bien je t'aſſomme.

SCENE VII.

LES PRECEDENS, LE COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE.

QUEL eſt ce fracas ?

L'ESPERANCE.

Ah ! bon ſoir M. le Commiſſaire, faites-moi un peu raiſon de ce coquin-là.

LE COMMISSAIRE.

Comment c'eſt vous M. de l'Eſperance ?

L'ESPERANCE.

Oui parbleu c'eſt moi-même, à vous faire ſervice.

LE COMMISSAIRE.

Vous êtes fort en état... mais de quoi s'agit-il ?

L'ESPERANCE.

Comment ſe porte votre filleule, M. le Commiſſaire ?

LE COMMISSAIRE.

AIR. *J'ai la plus mechante femme.*

Eh laiſſons là, je vous prie,
Que vous vient-il d'arriver ?

L'ESPERANCE.

Pour ſa perſonne jolie
L'amour me fait endéver.

LE COMMISSAIRE.

Voulez-vous finir d'affaire
Bien vîte & ſans barguigner ?

L'ESPERANCE.

Ouidà Monſieur l'Commiſſaire,
Je ſuis tout prêt à ſigner.

LE COMMISSAIRE.

Nous ne nous entendons pas, je parle de votre différent avec Nicolas.

L'ESPERANCE.

Et moi de mon amour pour votre filleule :

LE COMMISSAIRE.

Eh, encore un coup laiſſons là ma filleule.

L'ESPERANCE.

Oui, c'eſt bien dit, parlons de Lucelle.

LE COMMISSAIRE.

Point du tout, parlons de Nicolas.

L'ESPERANCE.

Ah ! ouï, oui, je m'en ſouviens... il m'a fait boire comme vous voyez.

LE COMMISSAIRE.

Oui, aſſez copieuſement.

L'ESPERANCE.

Oh ! pour cela je m'en plains pas, c'eſt un galant homme ; mais voyez un peu la friponerie de ce fripon-là, M. le Commiſſaire, il ne veut pas prendre mon argent, c'eſt un guet-à-pan.

NICOLAS.

Non mordi, je n'en prendrai pas.

L'ESPERANCE.

AIR. *Que faites-vous Marguerite.*

Mais j'ai de la conſcience.

NICOLAS.

Moi j'en ai beaucoup auſſi.

L'ESPERANCE.

Je veux payer ma dépenſe.

NICOLAS.

Je ne prens rien aujourd'hui.

LE COMMISSAIRE.

Voilà un procès tout nouveau.... Venez, venez ma filleule, vous allez voir votre amoureux en bon état.

SCENE VIII. *& derniere.*

LES PRECEDENS, LUCELLE.

L'ESPERANCE.

BON pour Poulette.

AIR. *allons donc Mademoiselle.*

A vîte, que l'on m'embrasse,
Et qu'on me serre bien fort.
Quoi ! vous faites la grimace ;
Par ma foi vous avez tort.
Ça vîte, &c.

LUCELLE.

Ah ! mon Parain, peut-on se présenter en pareil état.

LE COMMISSAIRE.

Ne lui en veuille point de mal.

AIR. *Le fameux Diogene.*

C'eſt l'excès de ſon zéle
Qui l'a mis, ma Lucelle,
Ainſi que tu le voi.

L'ESPERANCE.

M'ennivrer fait ma gloire,
Quand je me mets à boire,
A la ſanté du Roi.

AIR. *Toujours va qui danſe.*

Eh bien comment vont nos amours ?
Dis-moi, ma chere Lucelle.

LUCELLE.

Mon tendre cœur brûle toujours
D'une flamme fidelle.

L'ESPERANCE.

Si je n'avois bu tant ſoit peu,
Tu m'entendrois ma Chere,
Crier au feu ! au feu ! au feu !

NICOLAS.

Reméde ſalutaire.

LUCELLE.

Eſt-il bien vrai que tu me ſois toujours fidelle?

L'ESPERANCE.

AIR. *Ton joli belle Meuniere.*

Je n'aime que ta perſonne,
Tu fixes mon choix;
Je préfere à la Couronne
Des plus puiſſants Rois,
Ton joli, petit, mignone,
Ton joli minois.

LE COMMISSAIRE.

AIR. *On n'aime point dans nos forêts.*

Uniſſez-vous mes chers enfans,
Dans ce jour de réjouiſſance,
Et ſoyez doublement contens
Du plaiſir de toute la France.
Vous ne pourriez former vos nœuds,
Sous des auſpices plus heureux.
Ne ſongeons plus qu'à terminer la fête.

AIR. *Badinez, mais reſtez-en là.*

Cedés à l'ardeur de mon zéle,
Le plaiſir ici vous appelle,
Voiſins, voiſines, venez tous,
Accourez danſer avec nous.

ENTRÉE.

UNE BOUQUETIERE.

AIR. *Parez vot' Chapelle.*

Dans le jour d'aujourd'hui, mes amis,
Quoi! vos chapeaux ne ſont pas fleuris.

Quoi ! je vois vos corſets,
Meſdames, ſans bouquets.
Y penſez-vous les Belles ?
Offrez ces fleurs nouvelles,
Meſſieurs, à leurs attraits.
Medmoiſelles, Medmoiſelles,
Parez vos chapelles. *bis.*

On danſe le même air pendant lequel les hommes préſentent des bouquets aux femmes.

UN DECROTEUR.

AIR. *Faites décroter vos ſouliers.*

Faites-vous décroter gratis,
Faraux d' Paris,
Faites-vous décroter gratis.
Au même prix.
Dans un ſi biau jour tout eſt mis
En l'honneur du nouveau Loüis.
Faites-vous, &c.

On danſe le même air.

UNE MARCHANDE DE PLAISIR.

Si vous avez le loiſir,
Venez, mon offre eſt bonne,
Tous, ſelon votre deſir,
Prendre pour rien du plaiſir.
J'en donne. trois fois

UNE FILLE NIAISE, *chante ſeule l'air ſuivant & le danſe enſuite.*

AIR. *Il faut que je file.*

Tout chacun dans cette fête,

Offre un plat de ſon mêtier.
Hélas ! moi, je ſuis ſi bête,
Que je demande quartier ;
Je voudrois d'un cœur ſincére,
Au nom du nouveau Bourbon,
Pouvoir faire, faire, faire,
Tout comme les autres font.

VAUDEVILLE. N°. 2.

LE COMMISSAIRE.

Triomphe, victoire, allegreſſe,
Livrons-nous à notre tendreſſe,
Goutons le bonheur de Loüis ;
Le Ciel lui donne encore un fils.
Et comble les vœux de la France;
Marquons par la reconnoiſſance,
Le beau jour qui nous eſt donné :
Chantons le Prince nouveau né.

L'ESPERANCE.

Triomphe, victoire, allegreſſe,
Plus de chagrin, plus de triſteſſe :
Livrons nos cœurs aux doux plaiſirs,
Bacchus au gré de nos deſirs,
Verſe ſes vins en abondance.
Tout chante à qui mieux mieux, tout danſe,
Et tout s'ennivre comme moi,
Au nom du petit fils du Roi.

Triomphe, victoire, allegresse,
Lucas vint hier plein de tendresse
Me demander un doux baiser,
Je ne pus le lui refuser,
Sa demande avoit une clause ;
S'il eût voulu tout autre chose.
Je crois que je l'eusse donné
Au nom du Prince nouveau né.

Triomphe, victoire, allegresse,
L'autre jour avec ma Maîtresse,
Je badinois sous nos ormeaux ;
Envain à soulager mes maux,
Je voulois porter la tigresse ;
Elle rejettoit ma tendresse,
Et je n'en tâtis par ma foi,
Qu'au nom du petit fils Roi.

LE COMMISSAIRE, *au Parterre.*

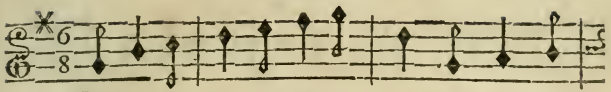
Triomphe, victoire, allegresse,
Vous applaudirez notre Piéce,
Oui, Messieurs, j'en suis très-certain ;
Non pas que je sois assez vain
Pour la croire d'un grand mérite,
Mais je fonde sa réussite
Sur le plaisir où je vous voi,
Au nom du petit fils Roi.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre *L'impromptu des Harangeres Opera-Comique* & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression, à Paris le 4 Septembre 1754.

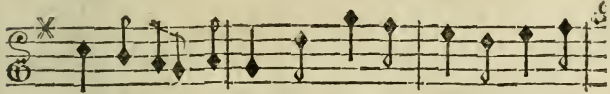
CREBILLON.

Le Privilége & l'enregistrement se trouve à la fin du nouveau Recueil des Piéces Nouvelles, qui ont été Représentées sur le Théâtre de l'Opéra Comique.

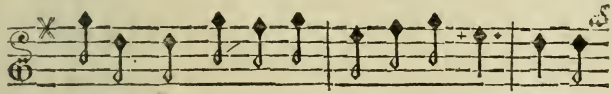
N° 1. RONDE.



SIre excu- ſés la liber- té Que prend no-

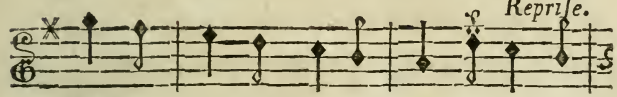


te témé- ri- té, Mais c'eſt qu'on s'en eſt v'nu nous

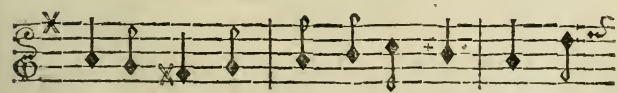


dire Lan- tu- re- lu- ron ti- ra- li- re Que

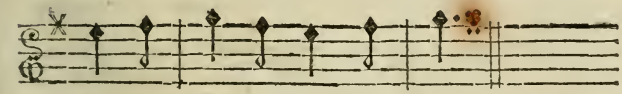
Repriſe.



Monſieu l'Dauphin d'ſa fa- çon Vſ-a fait en-



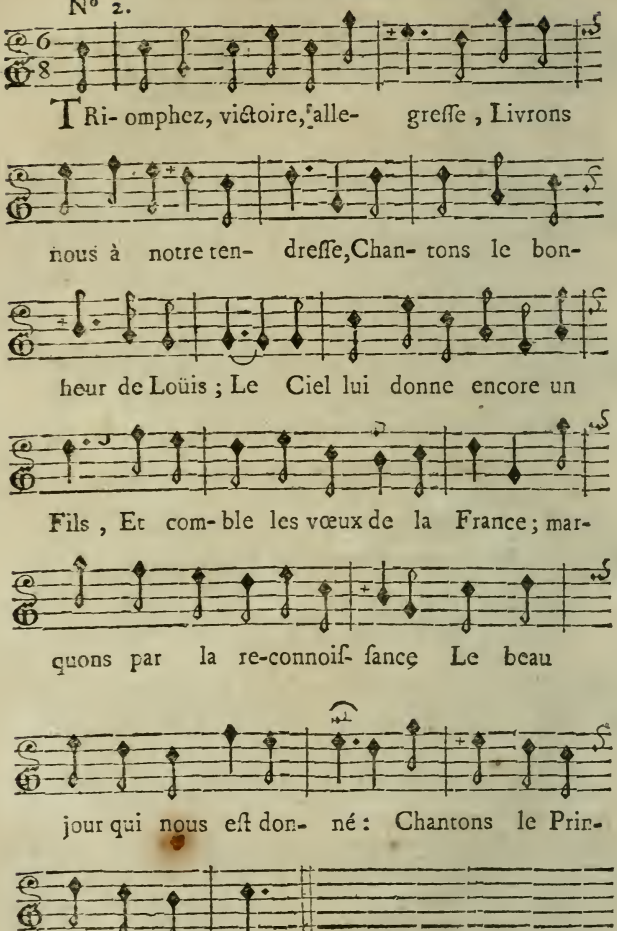
core un biau Bour- bon ti- ra- li- re Vſ-a



fait en- core un biau Bour- bon. *à larepriſe.* 31

VAUDEVILLE.

N° 2.



LA
BOHEMIENNE,

Piéce en deux Actes & en Vers, mêlée d'Ariettes :

Parodiée de la ZINGARA,

INTERMEDE ITALIEN.

Repréſentée pour la premiere fois ſur le Théâtre de l'Opéra-Comique de la Foire S. Laurent, le Lundi 14 Juillet 1755.

Le prix eſt de 36 ſ. avec la Muſique.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques; au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

LA
BOHEMIENNE,
INTERMEDE ITALIEN.

ACTEURS.

CALCANTE, vieux Avare. *M. la Ruette.*

NICE, Bohémienne. *Mlle Roſaline.*

SCAPIN, Frere de Nice. *M. Bourette.*

FRONTIN, Valet de Calcante, Perſonnage muet.

TROUPE DE BOHEMIENS.

Le Théâtre repréſente une rue écartée, près des murs d'une Ville, d'où l'on voit les ruines.

LA *BOHEMIENNE*, PARODIE.

SCENE PREMIERE.

NICE, SCAPIN *revêtu d'une peau d'Ours.*

Air noté N°. I.

DUO.

FLATEUR eſpoir des doux plaiſirs,
Redonne à nos cœurs l'allégreſſe,
Viens, viens combler nos deſirs
Bannis loin de nous la triſteſſe.

NICE.

De notre ſort ne déſeſpérons plus :
Un vieux Avare, un vieux pere aux écus
Va paroître bientôt.

SCAPIN.

Avare ! Ah quelle joye !
Pouvoit-on mieux choisir ?
Ma Sœur, la bonne proye !
J'aurai double plaisir.

NICE.

Ma foi je ris de ta figure ;
Te voilà masqué plaisamment,
J'en tire un favorable augure.

SCAPIN.

Qu'en dis-tu ? Ce déguisement,
A faire de bons coups te paroît-il commode ?

NICE.

Des tours adroits nous avons lû le Code.
Va, nos premiers essais
Seront des coups de maître ;
Je réponds du succès.

SCAPIN.

Fort bien, si je voyois notre gibier paroître.

NICE.

Qu'il est impatient !

SCAPIN.

ARIETTE.

Tu veux donc que de faim
Je périsse !
Dis-moi, Nice,
J'espere en vain ;
Rigoureux destin !

Hélas, tu ris fort à ton aise,
Et tu veux que je me taise !
Nice, je vais mourir enfin.
Dois-je rester ! il le faut bien.
Quel air malin !
Tu ris encore !
L'ardente faim me dévore ;
Je suis aux abois,
Je perds l'usage de la voix.

NICE.

Scapin, tu te mets en colere ?
Comme il est vif ! J'entends quelqu'un, paix, paix !
Vîte, préparons nos filets.

SCENE II.

CALCANTE, FRONTIN, NICE, SCAPIN, *à l'écart.*

CALCANTE, *à son Valet.*

ARIETTE.

J'ai raison,
Oui j'ai raison ;
Suis-je Maître ?
Mais, non peut-être !
Oui, je veux à ma façon
Toujours dire, toujours faire ;

Que l'on s'empreſſe à me plaire.
Croit-il me donner la loi ?
Oui, ſur ma foi.

Lorſque je parle, il faut m'entendre ;
Parbleu, celui-ci ſeroit bon,
Si j'étois obligé de prendre
Les ordres d'un Valet ? Oh je....

NICE, *feignant de le heurter par mégarde.*

Monſieur, pardon.

CALCANTE.

Hé bien ! Que voulez-vous, ma fille ?

NICE.

Monſieur...

CALCANTE, *à part.*

Elle eſt ma foi gentille.

à ſon frere. NICE.

à Calcante.

Scapin..... Deſirez-vous ſçavoir,
Monſieur, votre bonne aventure ;
Je vois dans l'avenir comme dans un miroir.
Je vous dirai tout ; je vous jure.

CALCANTE.

Oh ! Je vous crois ; mais je n'ai pas le tems.

NICE.

Monſieur, il ne vous faut au plus que deux inſtans.

CALCANTE, *voyant l'Ours.*

Quel animal ! Miſéricorde !
Tirez de là, tirez... à moi... vîte, au ſecours.
Tirez....

NICE.

Monsieur, ce n'est qu'un Ours :
Ne craignez rien s'il vous aborde.

CALCANTE, *effrayé.*

Un Ours !

NICE.

Il est doux, doux comme un agneau ;
D'ailleurs il fait maint tours d'adresse.

CALCANTE.

L'agréable joujou.

SCAPIN s'approche de lui pour le caresser.

Tout beau.

NICE.

Ah, permettez qu'il vous caresse,
Il entend, comprend tout, il boit, mange avec moi.

CALCANTE, *s'éloignant de l'Ours.*

Qu'il y couche s'il veut.

NICE.

Vous vous mocquez, je croi.

CALCANTE.

A la fin, cela m'importune.

NICE.

Çà raillerie à part, voulez-vous bien, Monsieur,
Me donner votre main ?

CALCANTE.

Pourquoi, mon petit cœur

NICE.

Je vous dirai votre bonne fortune.

CALCANTE.

Hé qui donc, la Belle, êtes-vous ?

NICE.

Bohémienne, à votre service,
Mon talent eſt connu de tous,
Et je m'appelle Nice.

CALCANTE *à part.*

Il faut m'amuſer un inſtant :
Frontin, va dire à mon Notaire
Qu'il m'attende ; dans un moment
J'irai conclure notre affaire,
Et lui porterai ſon argent.

NICE *bas à Stapin.*

De l'argent, entends-tu ?

CALCANTE.

Çà, Nice, ma mignonne,
A vos ordres, je ſuis ſoudain :
Voyez, examinez ma main.

NICE.

Il faut ôter le gand.

CALCANTE.

La petite friponne !.....

Air. *De la bonne Aventure.* Noté N°. II.

Mon art t'aſſure
T'aſſure
Bonne aventure
Oui, je le jure ;

Pour toi j'augure
Un ſort, un ſort digne d'un Roi.

CALCANTE.

Je m'en rapporte à toi,
Je m'en rapporte à toi;
Et je le croi.

NICE.

Sur ce viſage,
Viſage
Je te préſage
Le plus bel âge,
Et pour partage
Des jours, des jours tous filés d'or.

CALCANTE.

Je puis le croire encor *bis.*
Sans grand effort.

NICE.

Femme qui t'aime,
Qui t'aime
D'amour extrême,
Dans ce jour même,
O bien ſuprême!
A toi, à toi s'unit d'un doux lien.

CALCANTE.

Pour cela je ſçais bien *bis.*
Qu'il n'en eſt rien.

Voilà le difficile ou plutôt l'impoſſible.

NICE.

Fuſſiez-vous à l'Amour encore moins ſenſible;
Il faut vous marier, le ſort en eſt jetté.

CALCANTE.

Moi ! moi !

NICE.

Vous-même.

CALCANTE.

Ah, quelle abſurdité !

NICE.

Je gagerois qu'en mariage ;
Une Beauté jeunette, avec riche appanage
Ne vous déplairoit pas !

CALCANTE.

Quand on parle raiſon ;
J'entends.

NICE.

Vous aimez le ſolide ;
L'amour des richeſſes vous guide.

CALCANTE.

Le reſte n'eſt qu'illuſion.

NICE.

Un Monſieur comme vous dans l'opulence même,
Un ſoupirant de qualité,
Préférer l'or à la beauté ;
Quelle folie extrême !

CALCANTE.

Oh bien, bien, je ſuis roturier.

NICE, *à part.*

Va, dis plutôt un Ladre, un Uſurier.
haut.
Monſieur, daignez par complaiſance,
Voir de mon Ours l'exercice & la danſe.

Air noté N°. III.

Allons danſe,

Larala, larala;
Saute brunet en cadence;
Larala, larala.

CALCANTE, *à part.*

Cet animal eſt admirable,
Si je pouvois à bon compte l'avoir;
Peut-être il pourroit me valoir
Une ſomme conſidérable.
Voulez-vous m'en faire un préſent;
Ma chére Nice, ma Pouponne?

NICE.

Avec plaiſir, je vous le donne.

CALCANTE.

Chére Nice....

NICE.

Pour de l'argent.

CALCANTE.

J'entendois autrement. Là, ſans tant de paroles;
Combien faut-il?

NICE.

Trente piſtoles...

CALCANTE.

Allons; j'en donne dix.

NICE.

L'avez-vous vû danſer?
Je crois que non. Il va recommencer.
Laralala, laralala

CALCANTE.

J'en donne deux cent francs en faveur de la danſe.

à part.

Ah! l'Amour dans mon cœur se glisse en tapinois!
Je ne regrette plus cet excès de dépense :

haut.

Peut-on rien refuser à ce gentil minois !

NICE.

Un si doux compliment rend mon ame interdite ;
S'adresse-t-il à moi ? Non il est trop joli.

CALCANTE.

Une jeune Beauté comme toi le mérite.

NICE.

à part. *haut.*
Vieux fou!... Vous êtes trop poli.

CALCANTE, *d'un air doucereux, en lui donnant l'argent, & lui serrant la main.*

Voici l'argent tout prêt, reçois-le, ma Poulette,
Reviens donc quelquefois, & tâche de m'aimer,
Hélas ! .... autant que tu sçais me charmer.

NICE.

à part.

Oh ! C'est pour tout de bon qu'il me parle amourette.
A toi Scapin....

Air noté N°. IV.

Oui, vous serez, cher Amant,
Mon idole favorite ;
A vous aimer tendrement,
L'Amour m'invite ;
Espoir flateur,

Je ſens mon cœur,
S'agiter,
Palpiter.

à part.
L'objet bien ſéduiſant,
Pour être mon Amant !

haut.
Ah ! l'aimable victoire,
Je régne ſur ſon cœur,
Vénus feroit ſa gloire
De l'avoir pour Vainqueur.

à part.
Le plaiſant Amoureux,
Pour inſpirer des feux.

Elle ſort.

SCENE III.

CALCANTE *ſeul.*

VOILA ce qui s'appelle une très-bonne affaire ;
Cet animal prodigieux
Vaut ſix cent francs, & c'eſt bon marché faire.
Oh ! ne l'aura pas qui voudra,
Lara, lara, Brunet, lara.
Eh, qu'eſt-il devenu, grands Dieux !

RECITATIF obligé.

Ah, mon argent ! ah, mes chéres piſtoles !

Nice, aurois-tu par un art dangereux.
Enchanté ma raiſon, & faſciné mes yeux
Que tes promeſſes ſont frivoles !
Eſt-ce ainſi que je ſuis heureux !
Tu m'abandonnes, tu m'immoles ;
Au deſtin le plus rigoureux.
Tout eſt au Diable : eſt-il donc ſous les Cieux
Un plus malheureux homme ?
Quoi ! perdre une ſi grande ſomme ;
Comment ſurvire à ce déſaſtre affreux ?
Oui, du fil de mes jouurs je trancherai la trâme.
Qu'il ſeroit pour moi conſolant,
Si l'on voyoit voler mon ame,
Auprès de vous, mon cher argent !

AIR.

Quel effroi, quelle horreur !
Sort cruel, ſort barbare :
Ta rigueur
Prépare
Le moment où je dois périr.
Ah, je vais mourir :
Sans plus eſpérer,
Sans plus différer,
Deſcendons au Tartare.
Je dois périr.
Sort cruel, ſort barbare ;
Ah, je vais mourir
De la ſoif, de la faim,
Le beſoin extrême,
La rage, la mort même,
Sont enfin

Des

Des maux à mes yeux
Moins affreux ;
Qu'ils viennent tous m'assaillir ;
Je puis tous les souffrir.

SCENE IV.

CALCANTE, NICE.

NICE.

VOILA bien de l'humeur : la bizarre conduite !
Pour qui veut faire l'Amoureux !

CALCANTE.

L'Amour est bon, l'argent vaut mieux
Entendez-vous ? Ah malheureux !
Le maudit Ours a pris la fuite.

NICE.

Il s'est sauvé ! Comment ?

CALCANTE.

En doutez-vous, morbleu ?
Tenez, voilà sa chaîne.

NICE, *à part.*

Oh, nous verrons beau jeu ;
Quand il s'appercevra qu'il a perdu sa bourse.
haut.
Calmez tous ces transports, j'ai plus d'une ressource

Pour vous ramener l'Ours.
Quand il ſeroit perdu : ſi donc ! vaut-il la peine
De vous allarmer pour toujours ?

CALCANTE.

De le revoir, hélas mon eſpérance eſt vaine.

NICE.

Et le don de mon cœur....

CALCANTE, *à part.*

Gageons que l'Amour va
M'expoſer à quelque ſottiſe.

NICE.

Hé bien ?

CALCANTE.

Que veux-tu que je diſe ;
Je ſens.... Mais non, reſtons-en-là.

NICE.

Vous ſentez....

CALCANTE.

Qu'un déſordre s'empare ;
Hélas !.... Pour le coup je m'égare..

NICE.

Que craignez-vous ? Parlez, faites votre bonheur.

DUO, en Dialogue.

CALCANTE.

Amour, enchaîne mon cœur,
Viens Amour ; viens j'implore ;
Sois toujours mon Vainqueur,

Quand un beau feu nous dévore,
Quel espoir plus enchanteur ?
Amour, enchaîne mon cœur.

NICE.

A la douce ardeur,
Qu'Amour m'inspire,
Mon tendre cœur
Ne peut résister.
Dans un charmant délire,
Je le sens toujours palpiter.

CALCANTE.

Viens Amour, viens épuiser ta flamme.

NICE.

Viens Amour, viens enchanter son ame.

CALCANTE.

Quels charmes séduisans !

ENSEMBLE.

Quels charmes séduisans !

NICE.

Il vient, ah je le sens !

ENSEMBLE.

O Dieux, quelle douce yvresse !
Cher objet de ma tendresse,
L'Amour prévient nos desirs ;
Ah, je nage dans les plaisirs.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NICE, SCAPIN.

NICE.

NOTRE Avare a perdu la tête,
Il pleure, il gémit, il tempête ;
C'eſt la bourſe ſurtout qui lui tient bien au cœur.

SCAPIN.

Dans l'art d'eſcamoter je ſuis ſuperieur ;
C'eſt par-là, ma foi, que je brille.

NICE.

On le ſçait, & bien fin qui peut s'en garantir.

SCAPIN.

Oh! Vous êtes ma ſœur, bon ſang ne peut mentir;
Entre nous, ce ſont là des talens de famille.

NICE.

Bientôt nous allons voir notre homme de retour;
Songe à me ſeconder, avant la fin du jour,
Scapin, tu me verras ſa femme.

SCAPIN.

Vous voulez donc devenir Dame ?
C'eſt penſer noblement,

NICE.

Et toi ;
Tu deviendras Monſieur,

SCAPIN.

Adieu ; comptez ſur moi.

SCENE II.

NICE, *ſeule.*

Air noté N°. 5.

UN eſpoir charmant
M'anime & m'enflamme.
Dieux ! quel doux raviſſement !
Un eſpoir charmant
Enyvre mon ame.
Je ſens tout l'attrait du plaiſir ;
Avant même d'en joüir.

Calcante vient, comme il eſt hors de lui,
Son viſage, bons Dieux ! eſt encore enlaidi !
Ce prodige eſt un trait de la ſeule avarice.

SCENE III.

NICE, CALCANTE, *d'un air troublé.*

DOIS-je eſperer, aimable Nice,
Hé bien, ma bourſe, hé bien, pourrai-je la ravoir ?
Charmant objet de ma tendreſſe,
Prends pitié de mon déſeſpoir.

NICE.

Avez-vous donc oublié ma promeſſe ?

CALCANTE.

Mon cher argent, qu'êtes-vous devenu !

NIDE.

Peut-être qu'il n'eſt pas perdu.

CALCANTE.

Non.... Mais...

NICE, *à part.*

Ah, comme je le berne !

haut.

Je vais par d'effroyables mots,
A vos yeux conjurer l'Averne,
Et tous les Eſprits infernaux.
Vous tremblez....

CALCANTE.

Non ; c'eſt la colére.
Qui produit ce frémiſſement ;
Je ne crains ici-bas, ma chére,
Que la perte de mon argent.

NICE.

RECITATIF obligé.

Paroiſſez, Alecton, Megere, Tiſiphone,
Sortez de vos Antres affreux,
Sortez ; c'eſt moi qui vous l'ordonne :
Qu'on aſſemble Circé, Medée & tous les Dieux
Du ſéjour infernal. Qu'on faſſe diligence,
Ou bien on ſentira le poids de ma puiſſance ;
Il faut qu'on trouve dans l'inſtant
La riche bourſe de Calcante !

CALCANTE.

La riche bourſe de Calcante !
Ah ! voilà le grand mot & le plus important !
Tout me flatte enfin d'eſpérance.

NICE.

Paix, gardez le ſilence ....

SUITE DU RECITATIF.

Que tout l'Enfer reconnoiſſe mes loix ;
Pluton, toi-même, obéis à ma voix,
L'affaire eſt aſſez d'importance ;

Ecoute bien ces mots myſtérieux,

Balaſſa laparaſſa.

Hâte-toi, viens, préſide à ce Conſeil fameux,
Au moins ſi ce ſoin t'embaraſſe,
Que ton Lieutenant Iſmenor
Vienne préſider à ta place.

CALCANTE, *effrayé.*

Le Charme n'eſt point fait encor ?

NICE.

Il eſt fait.

SCAPIN *en Magicien.*

AIR.

Quelle voix lamentable.
M'arrache au noir ſéjour :
Quel charme inévitable
Me force à voir le jour.
à Calcante.
Parles, toi, qui m'appelle;
Mais je te vois pâlir.
Qu'attends-tu de mon zéle ?
Exprime ton deſir.

CALCANTE.

Rien, rien, Monſeigneur, c'eſt elle
Qui vous appelle.
Nice .... Quel diable après moi ?
Parle-lui donc ? ... ou je me meurs d'effroi.

NICE.

Iſmenor !

SCAPIN.

O toi qui commandes
Sur les rives du Styx, qu'eſt-ce que tu demandes?

NICE.

A-t-on trouvé la bourſe?

SCAPIN, *faiſant ſonner l'argent.*

Oui, la voilà.

NICE.

Fort bien.

SCAPIN.

Il eſt juſte vraiment que chacun ait le ſien.

CALCANTE.

Quel bonheur eſt égal au mien!
Nice, hâte-toi de me la rendre.

à part.

La bonne pâte de Démon.

NICE.

Oui, mais vous ne pouvez de mes mains la reprendre
Que ſous une condition.

CALCANTE.

Et c'eſt...

NICE.

De m'épouſer.

CALCANTE.

Tu badines, ma Reine.
Moi former à mon âge une pareille chaîne!

Quelle erreur ! quelle illuſion !

NICE.

Je le vois bien tout trompe mon attente,
Et j'ai fait des vœux ſuperflus ;
Vous dédaignez une fidelle Amante ;
Hé bien, Monſieur, n'en parlons plus.

SCAPIN.

Il vous épouſera, je le veux, je l'ordonne,
Ou j'aurai ſoin de ſa perſonne.

SCENE IV.

CALCANTE, NICE, SCAPIN.

Troupe de Bohémiens danſans autour de Calcante pour l'effrayer.

SCAPIN.

VOYONS s'il ſoutiendra le choc.
Paroiſſez, Compagnons, & contre cet Avare ;
Combattez de taille & d'eſtoc,
Que tout vivant il deſcende au Tartare.

CALCANTE.

AIR.

Tous les maux enſemble,
Hélas ! viennent fondre ſur moi ;
Telle eſt du ſort la dure loi.
Grand Dieux ! Je tremble....

Et mon cœur eſt glacé d'effroi.
Tout me force à périr,
Je me vois mourir.
Tyrans, je vous vois toujours :
Au ſecours !
Tyrans, je vous vois toujours,
Epargnez mes jours.
Au ſecours, au ſecours,
Nice, diſpoſe de moi,
Je ſuis à toi,
Je te donne ma foi.

à Nice.

Mais, pourquoi ces témoins de notre mariage ?
Faites-les diſparoître tous.

NICE.

Noirs habitans du ténébreux rivage,
Allez, partez, retirez-vous.

SCENE V. ET DERNIERE.

NICE, CALCANTE, SCAPIN.

NICE.

QU'AVEZ-vous à rêver ?

CALCANTE.

Je ſonge à la folie
D'un Vieillard quand il ſe marie.

NICE.

Ouais! voudroit-il encore échapper à mes traits!
Par un nouvel effort assurons mon succès.

AIR. noté N°. 6.

Si vous mépriſez, chére ame,
Ma flamme,
Vous allez de mes jours
Terminer le cours;
Ma félicité
S'envole ſur les ailes
De la légereté.
Mon cœur s'eſt trop flatté
De mes amours nouvelles,
Ma félicité
S'envole ſur les ailes
De la légereté.
Je vous aime
D'une ardeur extrême,
La mort même
Ne peut éteindre mes feux;
Comblez mes vœux.

CALCANTE *attendri.*

Tu m'embraſes d'amour, je n'en fais plus myſtére;
à Nice.
Allons, donne la bourſe.

NICE.

Oh! c'eſt une autre affaire;
Conſentez-vous à notre Hymen?

CALCANTE.

Oui, mon enfant, voilà ma main,
Je crois que je ne puis mieux faire.

Elle lui fait remettre la bourſe qu'il baiſe en la recevant.

De vous, généreux Iſmenor,
J'attends une faveur encor ;
Vous pouvez me donner de l'Ours quelque nouvelle.

SCAPIN.

De l'Ours ? Il eſt devant vos yeux.

CALCANTE.

Où donc eſt-il ?

SCAPIN, *ſe démaſquant.*

Voyez-le mieux ;

Il éclate de rire.

CALCANTE.

Traître,

SCAPIN.

On vous a dupé, mais Nice eſt aſſez belle
Pour vous en conſoler.

CALCANTE

Tu te jouois de moi !

NICE.

Voulez-vous avoir une ſcene
Avec votre beau-frere, Oh ! non, je le prévoi.

CALCANTE, *après quelques réflexions*;

Après tout ce n'eſt pas la peine,
Je ſuis trop occupé
De l'objet de ma vive flamme;
Si votre frere m'a trompé,
Au moins, il me procure une charmante femme.

TRIO en Dialogue. Noté N°. 7.

ENSEMBLE.

Calcante & Nice. Scapin.

Charmant Vainqueur,
Redouble en mon ame,
Redouble en leur ame
Ta vive flamme
Amour, enchaîne mon cœur.
Amour, enchaîne leur cœur.

Sous ton Empire,
L'Amant ſoupire;
Mais ces ſoupirs
Ne ſont qu'un doux martyre,
Tu ſçais en faire des plaiſirs.
Sous ton Empire;
L'Amant ſoupire;
Mais ces ſoupirs
Sont de vrais plaiſirs.

CALCANTE ET NICE.

L'onde qui coule dans la plaine,
Suit toujours
Dans ſon cours
La pente qui l'entraîne.
Sans impoſture;
Mon cœur l'aſſure;

Je vous le jure,
Dans nos amours
Toujours
Fidéle,
Je prends pour modéle
L'onde dans ſon cours.
ENSEMBLE.
Charmant Vainqueur, &c.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monſeigneur le Chancelier, *La Bohémienne*, *Parodie de la Zingara*, & je crois que l'on peut en permettre la Repréſentation & l'impreſſion. A Paris ce 12 Juillet 1755.

CREBILLON.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent à la fin du Tome III. du Nouveau Recueil des Piéces repréſentées ſur le Théâtre de l'Opera-Comique depuis ſon rétabliſſement, &c.

OUVRAGES DE M. VADE'.

LA Pipe caſſée, Poëme.
Les quatre Bouquets Poiſſards.
Les Lettres de la Grenouilliere.

Opera-Comiques nouveaux depuis 1752; du même Auteur.

La Fileuſe, *Parodie.*
Le Poirier.
Le Bouquet du ROI.

Le Suffisant.
Les Troqueurs & le Rien, *Parodies.*
Airs choisis des Troqueurs.
Le Recueil de Chansons avec la Musique.
Le Trompeur Trompé.
Il étoit tems, *Parodie.*
La nouvelle Bastienne.
La Musique de la Fontaine de Jouvence.
Les Troyennes en Champagne.
Jerôme & Fanchonnette, *Pastorale.*
Le Confident heureux.
Folette ou l'Enfant gâté.

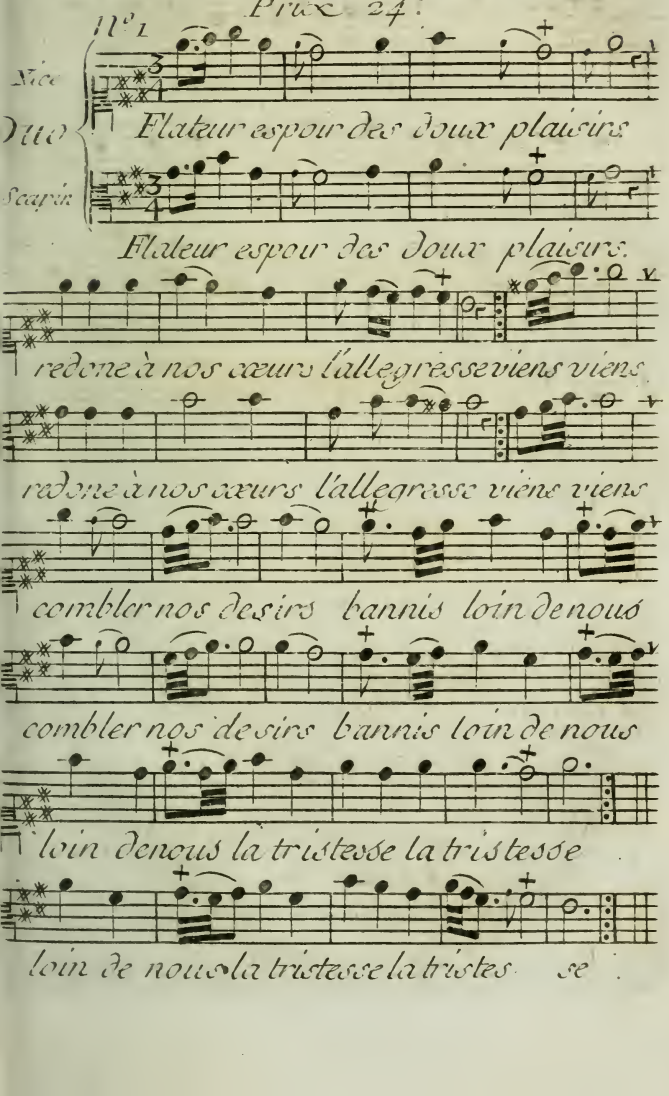
De différents Auteurs.

La Magie inutile.
L'Heureux accord.
L'Amour au Village.
L'Heureux événement.
Le Retour favorable.
La Rose, ou les Fêtes de l'Hymen.
Le Miroir magique.
Le Rossignol.
Autre Rossignol.
Le Monde Renversé.
Le Calendrier des Vieillards.
La Coupe Enchantée.
Les Filles.
Le Plaisir & l'Innocence.
Les Boulevards.
L'Ecole des Tuteurs.
Zéphire & Flore.
Bertolde à la Ville.
La Péruvienne.
Le Chinois en France.
Les Fra-Maçonnes.
L'Impromptu des Harangeres.
Les Nymphes de Diane.

Choix des Airs De La Bohemiene

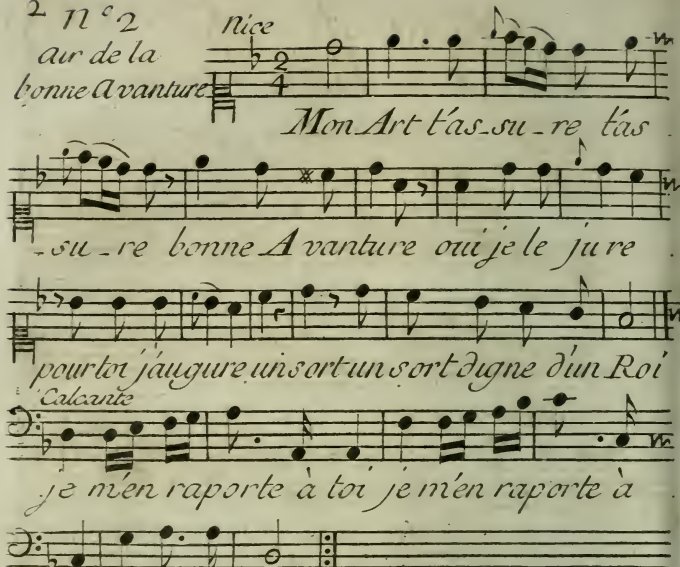
Parodie

Prix 24s.



2 n°2

Air de la bonne Avanture



Nice
2
Sur ce visage bis
Je le présage
Le plus long age
Et pour partage
Des jours tout filés d'or

Calcante
Je puis le croire encor
Sans grand effort

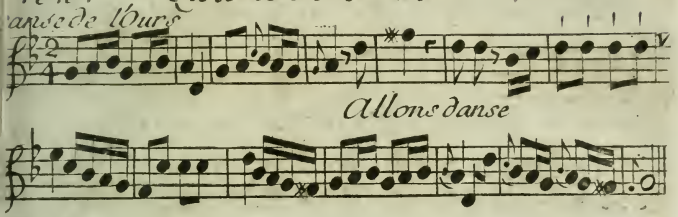
Nice
3
Femme qui t'aime
d'Amour extreme
Dans ce jour meme
O bien supreme

Calcante

Ainsi suivit d'un doux lien
Pour cela je sçai bien
Qu'il n'en est rien

N°3e.

anse de Ours



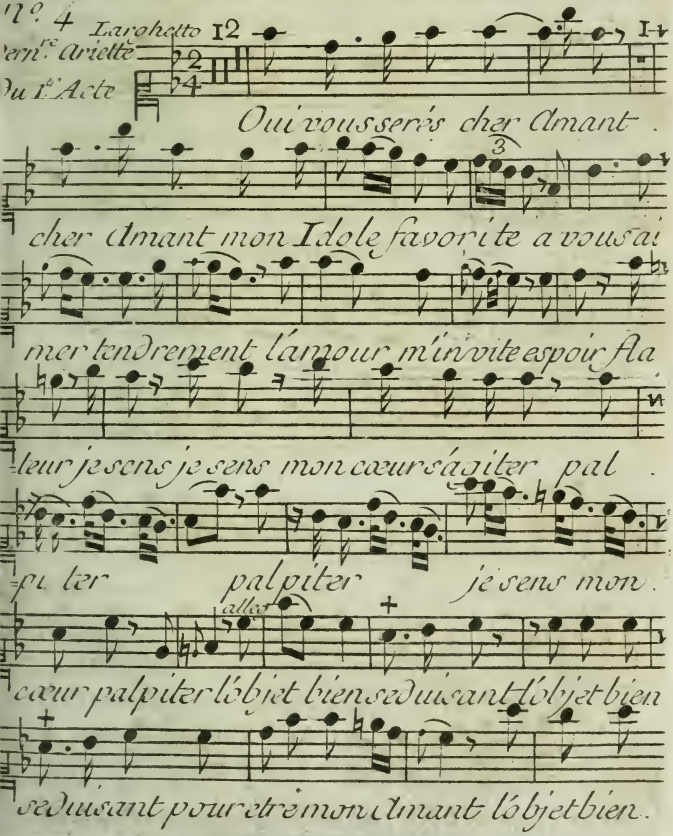
Allons danse

N° 4

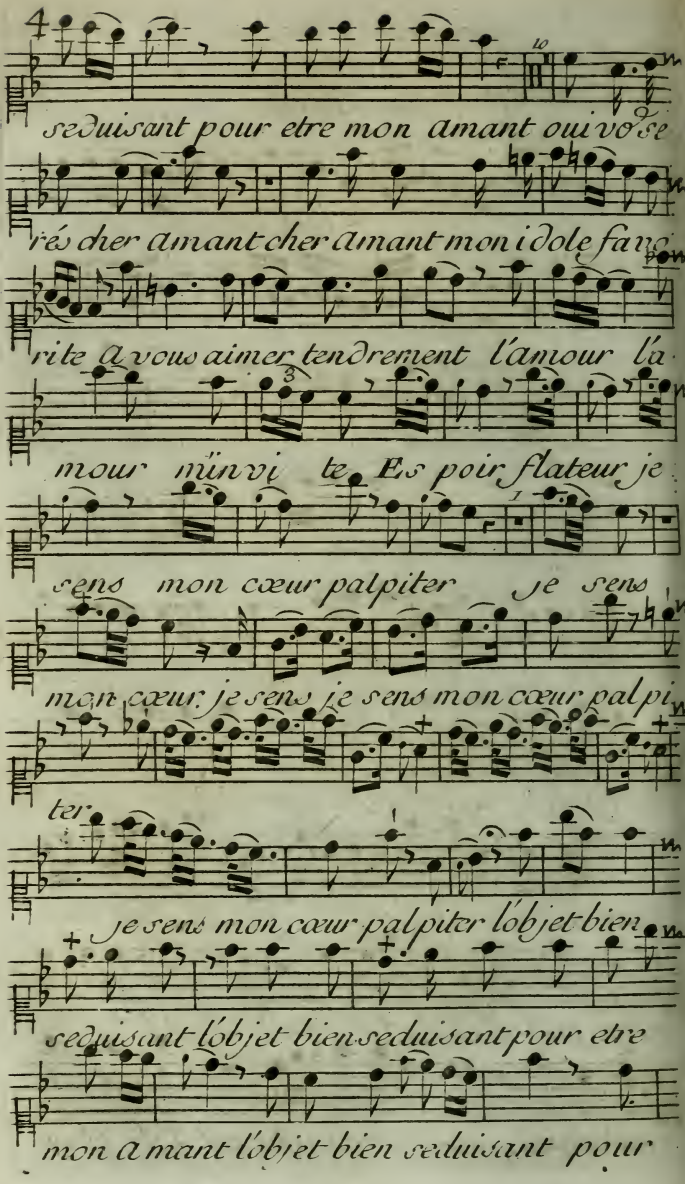
Larghetto

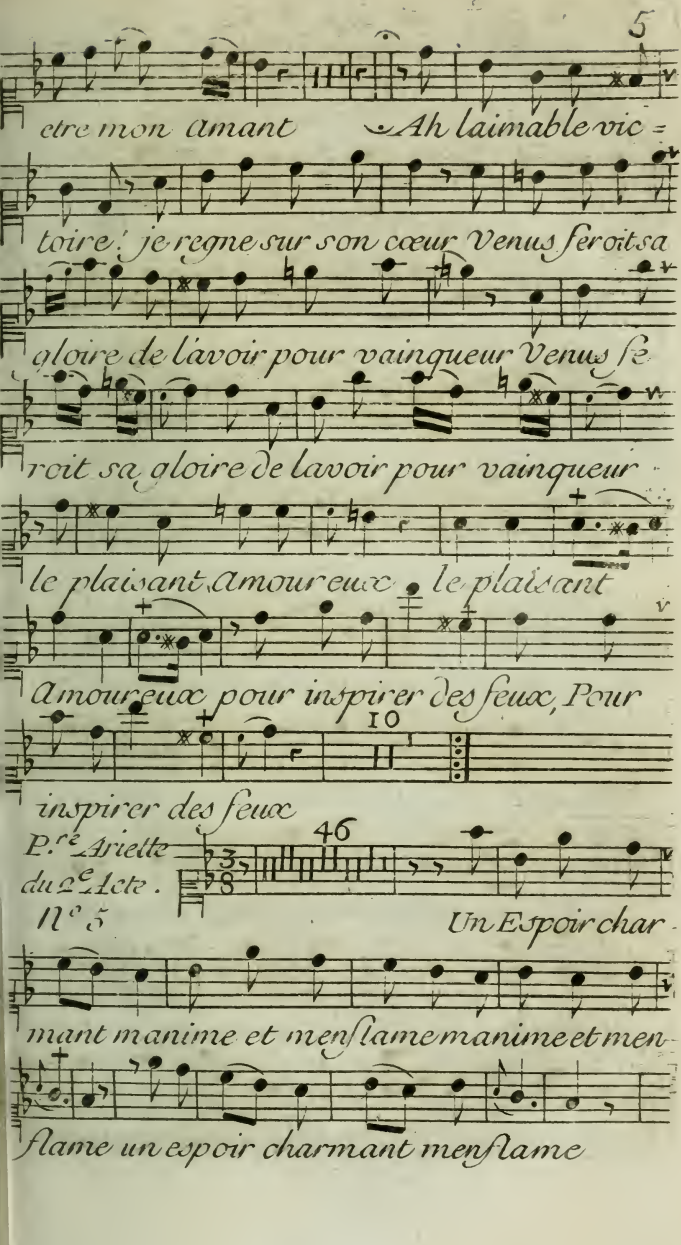
ent. Arietta

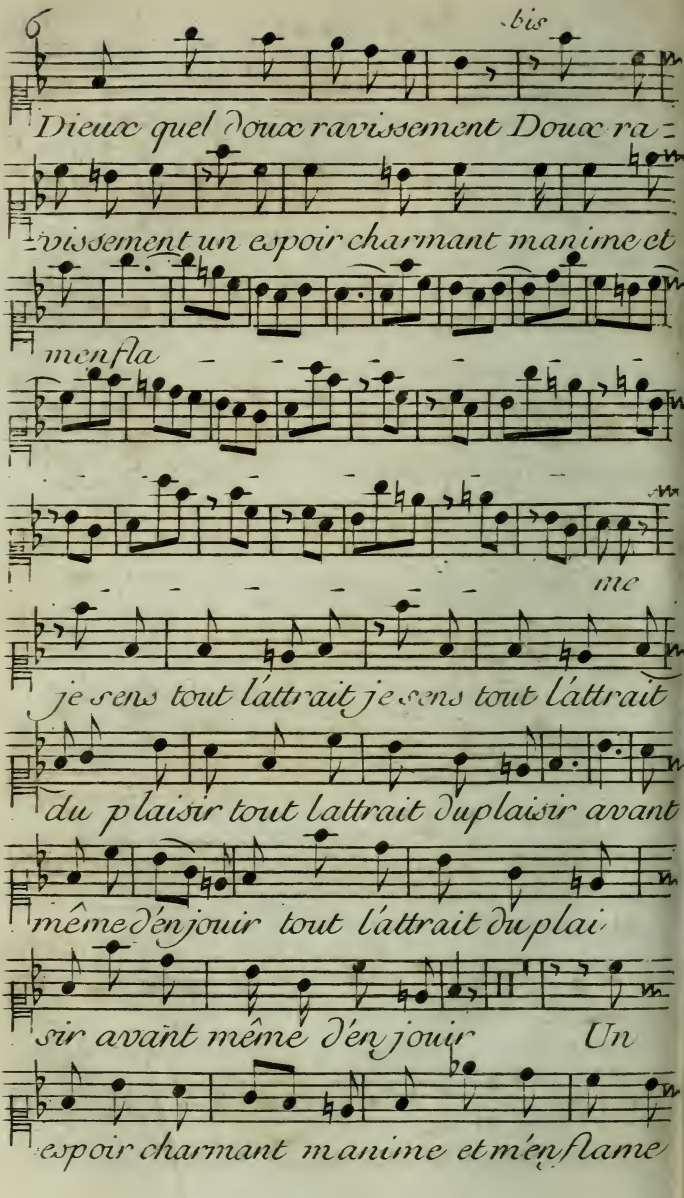
Du 1er Acte

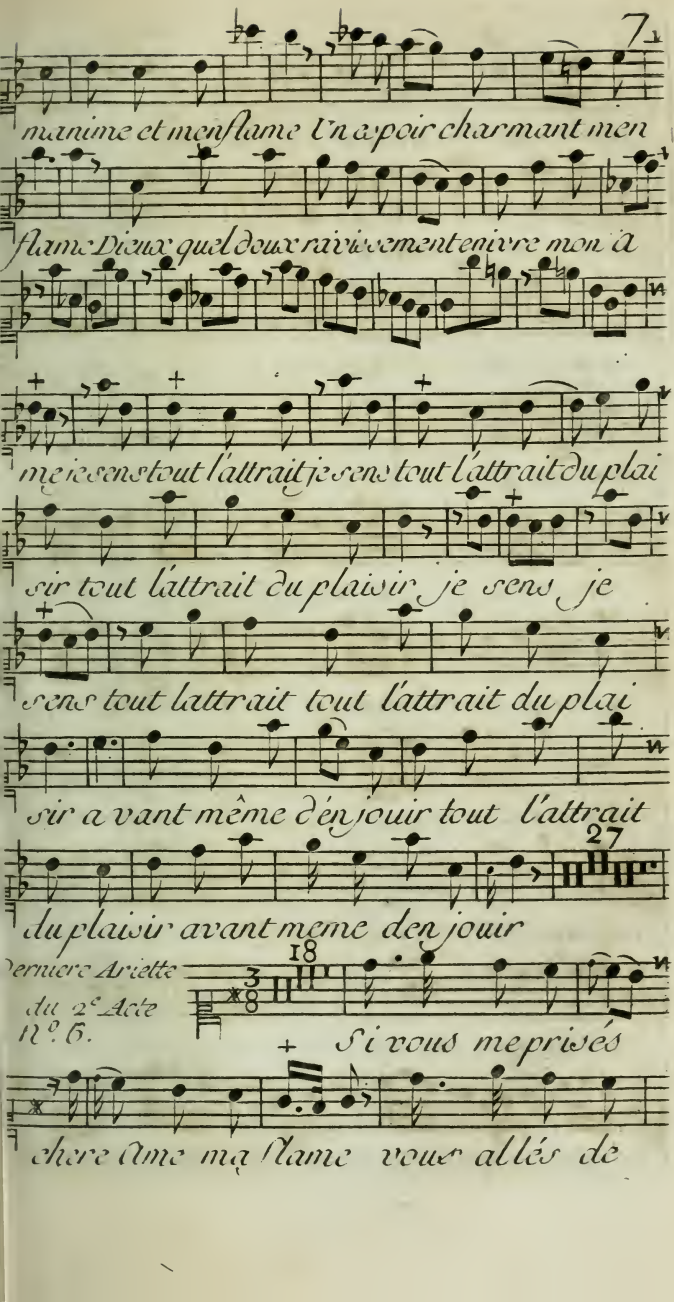


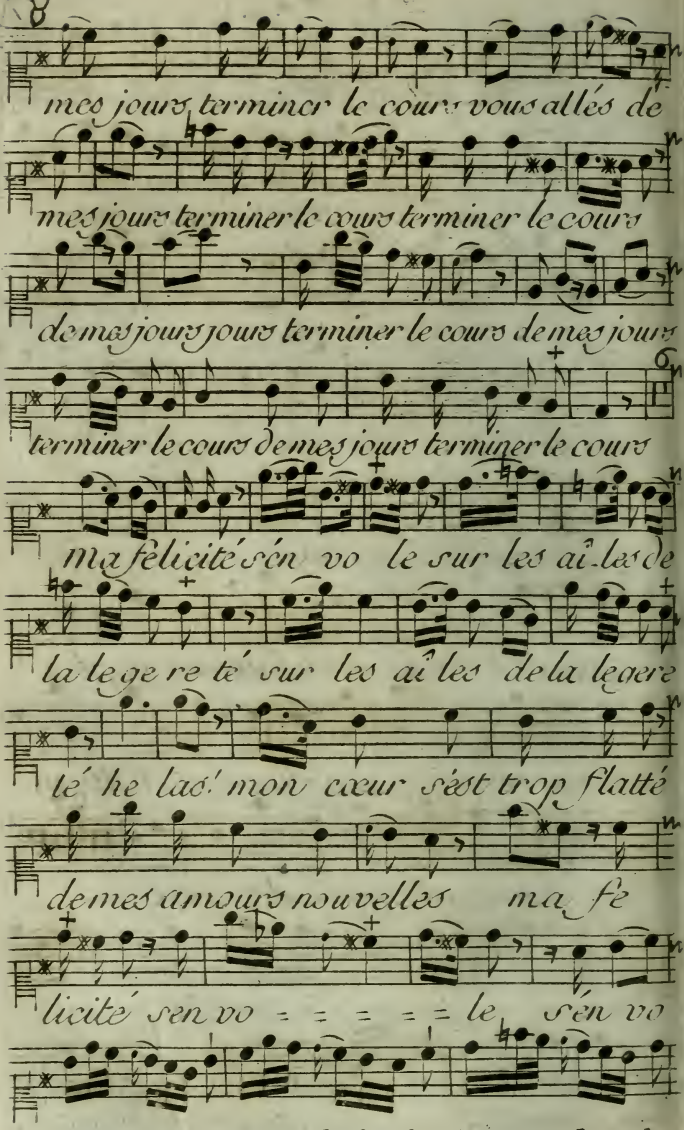
Oui vous serés cher Amant
cher Amant mon Idole favorite a vous sai
mer tendrement l'amour m'invite espoir la
leur je sens je sens mon cœur sagiter pal
pi ter palpiter je sens mon
allegro
cœur palpiter l'objet bien seduisant l'objet bien
seduisant pour etre mon Amant l'objet bien.

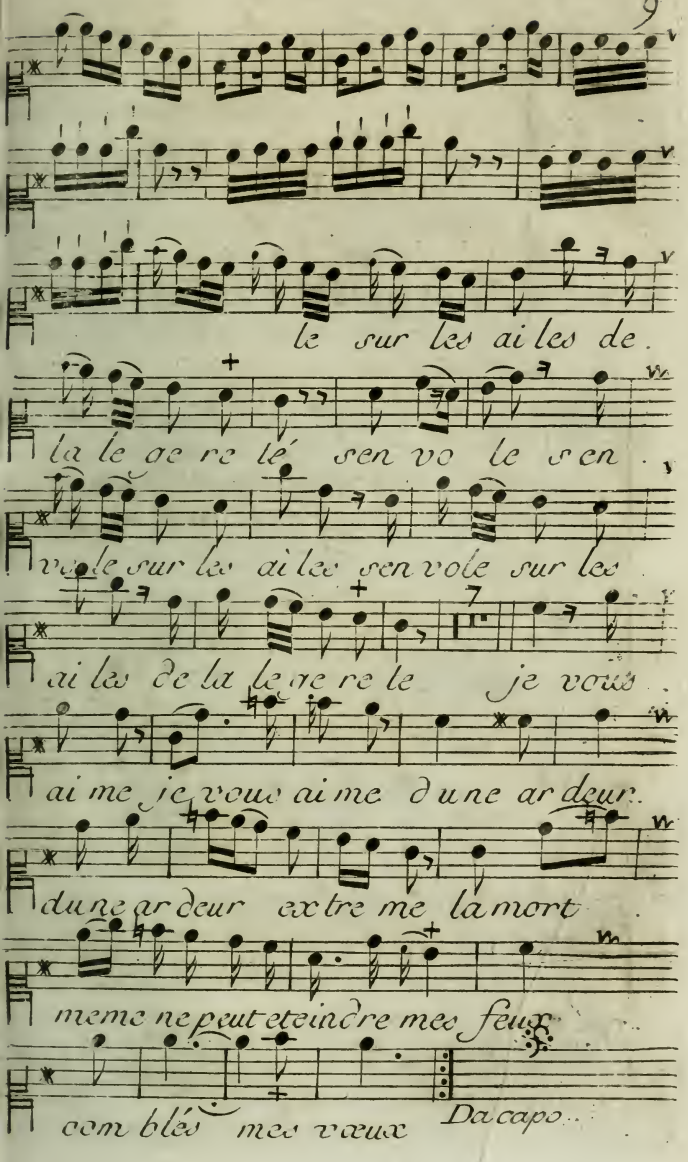

4
seduisant pour etre mon amant oui vo se
rés cher amant cher amant mon idole fan
rite a vous aimer tendrement l'amour l'a
mour m'invi te Es poir flateur je
sens mon cœur palpiter je sens
mon cœur je sens je sens mon cœur palpi
ter
je sens mon cœur palpiter l'objet bien
seduisant l'objet bien seduisant pour etre
mon amant l'objet bien seduisant pour


etre mon amant Ah laimable vic =
toire! je regne sur son cœur Venus seroit sa
gloire de lavoir pour vainqueur Venus se
roit sa gloire de lavoir pour vainqueur
le plaisant Amoureux le plaisant
Amoureux pour inspirer des feux, Pour
10
inspirer des feux
P.re Arielte
du 2.e Acte.
46
N.o 5
Un Espoir char
mant manime et mensflame manime et men
flame un espoir charmant mensflame

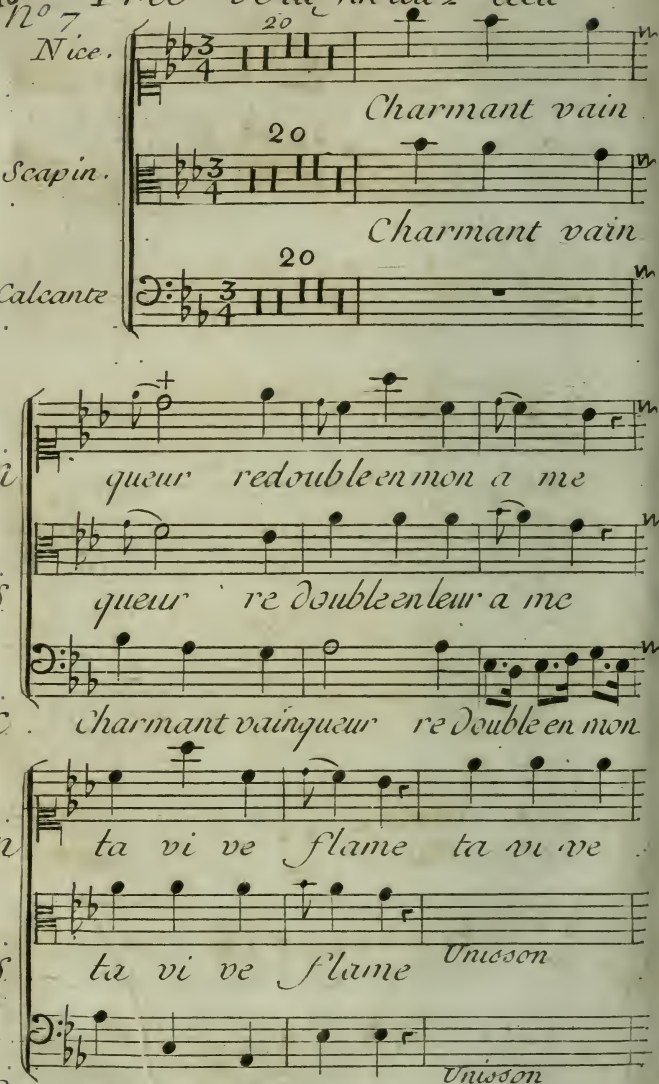

bis
Dieux quel doux ravissement Doux ra-
vissement un espoir charmant manime et
menfla
me
je sens tout lattrait je sens tout lattrait
du plaisir tout lattrait duplaisir avant
même dénjouir tout lattrait duplai
sir avant même dénjouir Un
espoir charmant manime et ménflame

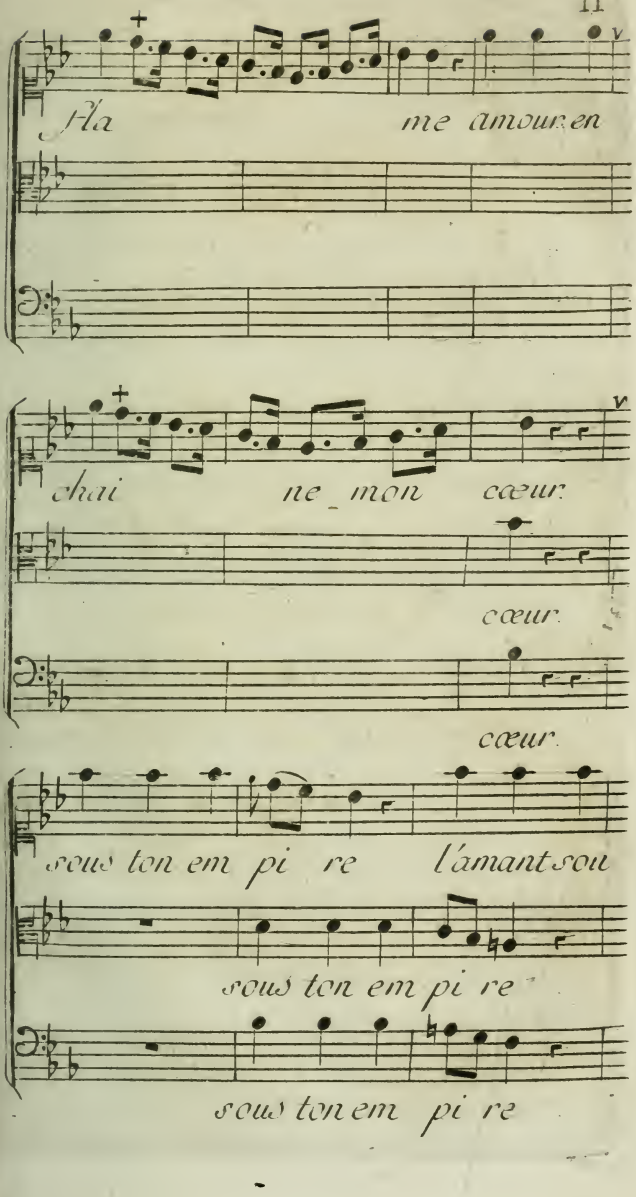

manime et menflame Un espoir charmant men
flame Dieux quel doux ravissement enivre mon a
me je sens tout l'attrait je sens tout l'attrait du plai
sir tout l'attrait du plaisir je sens je
sens tout l'attrait tout l'attrait du plai
sir avant même d'en jouir tout l'attrait
27
du plaisir avant meme den jouir
Derniere Ariette
du 2e Acte
N°. 6.
18
Si vous me prisés
chere Ame ma Flame vous allés de

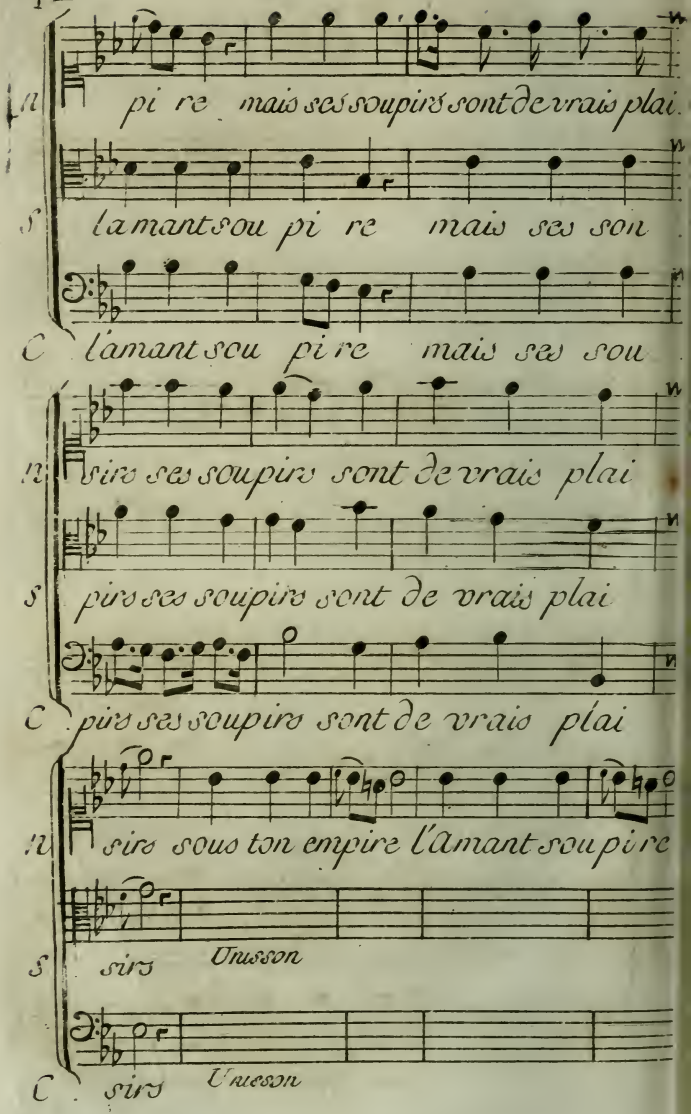

mes jours terminer le cours vous allés de
mes jours terminer le cours terminer le cours
de mes jours jours terminer le cours de mes jours
terminer le cours de mes jours terminer le cours
ma félicité sén vo le sur les aî-les de
la le ge re té sur les aî les de la legere
té he las! mon cœur s'est trop flatté
de mes amours nouvelles ma fé
licité sen vo = = = = = le sén vo

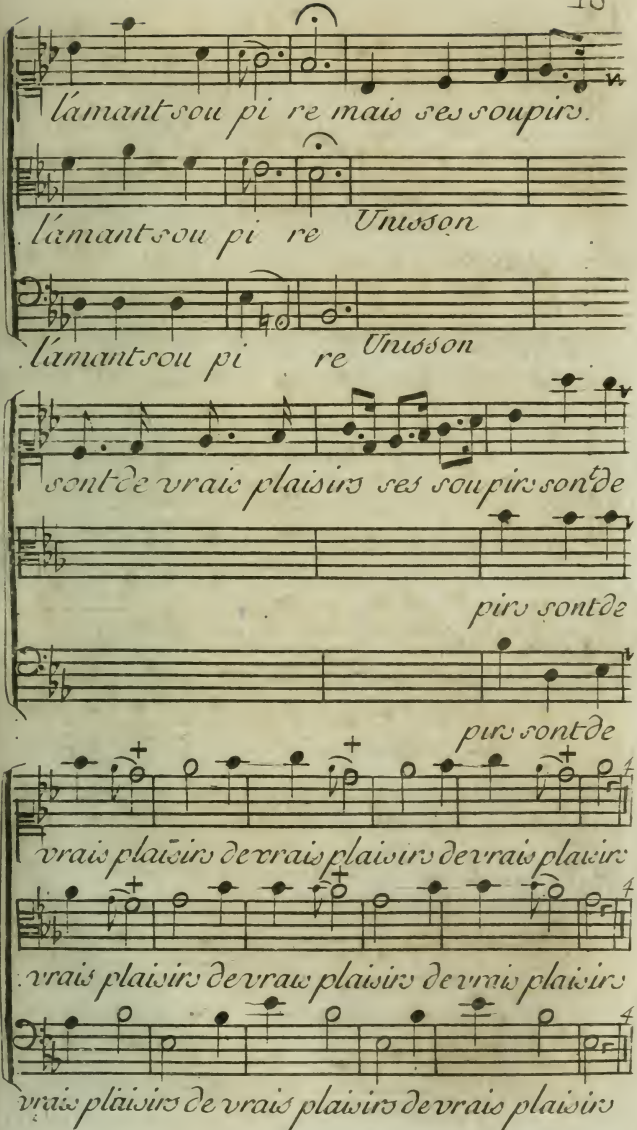

le sur les ai les de.
la le ge re lé sen vo le sen
vo le sur les ai les sen vole sur les
ai les de la le re re le je vous
ai me je vous ai me d une ar deur.
du ne ar deur ex tre me la mort
meme ne peut eteindre mes feux
com blés mes vœux Da capo.

N° 7 TRIO de la fin du 2e Acte

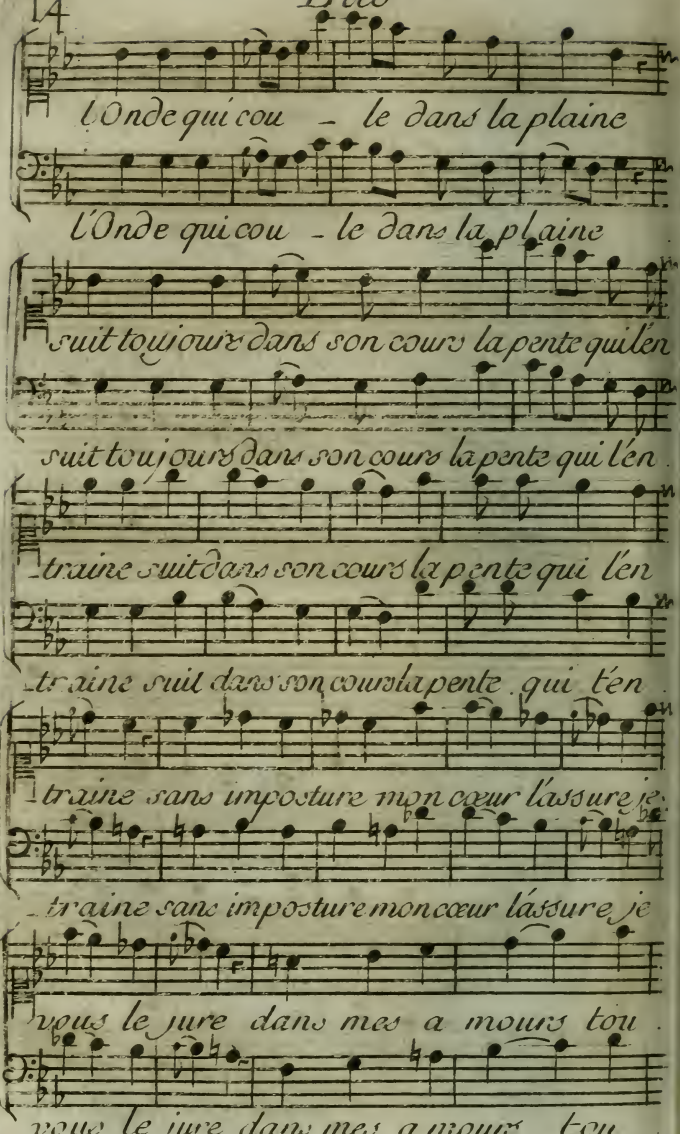


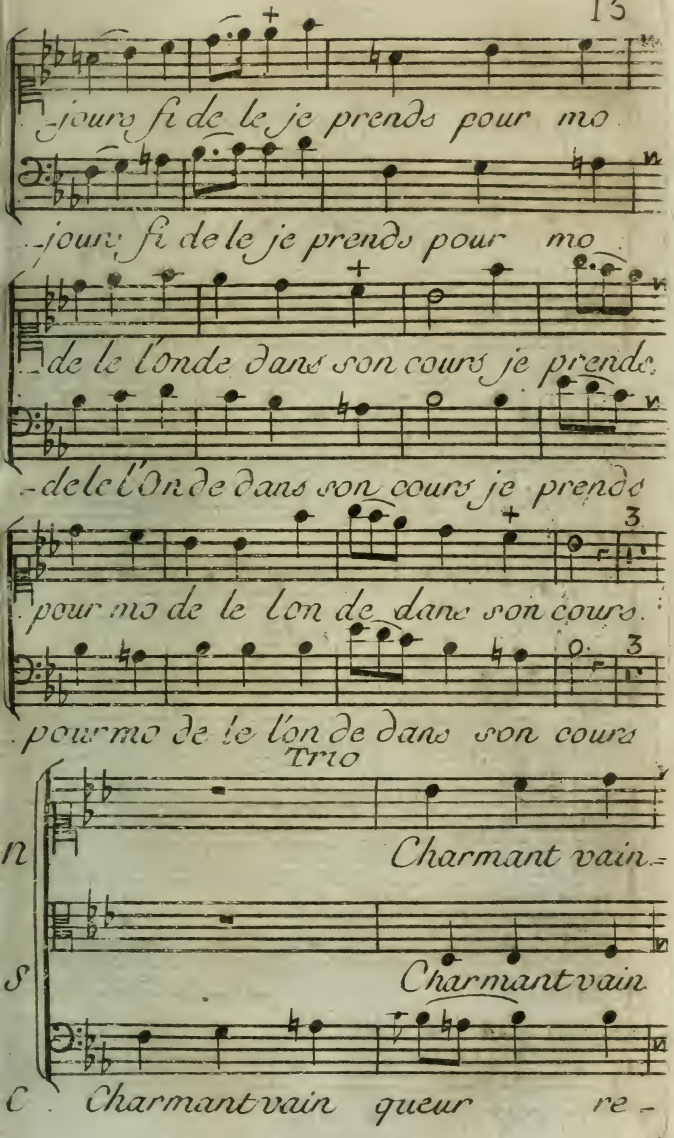

Ha me amour en
chai ne mon cœur
cœur
cœur
sous ton em pi re l'amant sou
sous ton em pi re
sous ton em pi re

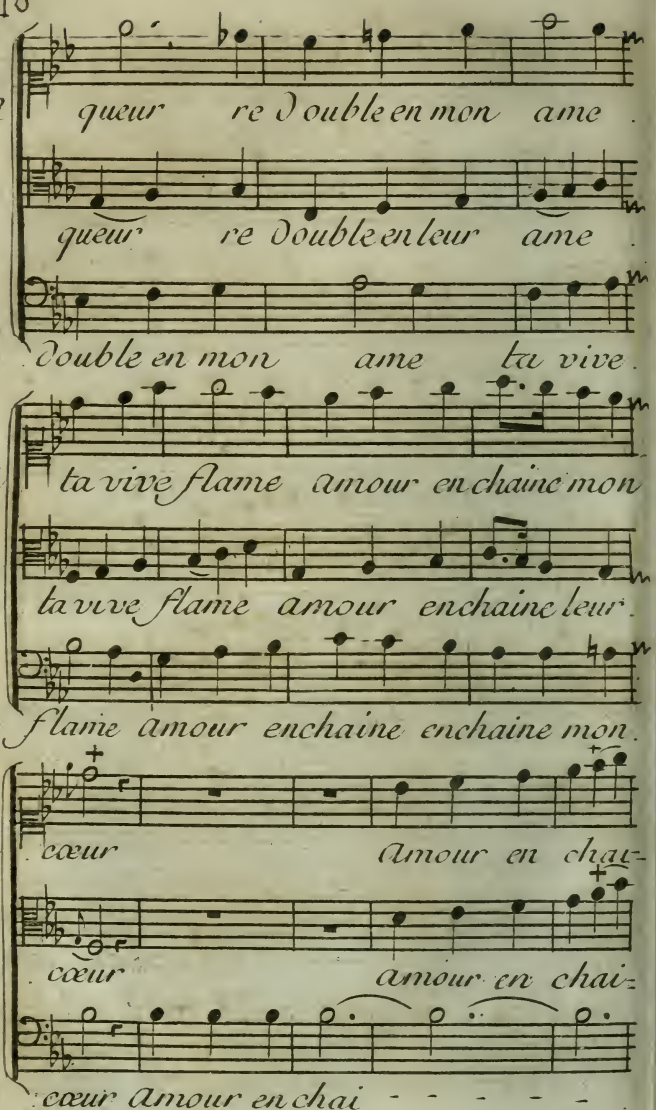

A
pi re mais ses soupirs sont de vrais plai
S
la mant sou pi re mais ses son
C
l'amant sou pi re mais ses sou
A
sirs ses soupirs sont de vrais plai
S
pirs ses soupirs sont de vrais plai
C
pirs ses soupirs sont de vrais plai
A
sirs sous ton empire l'amant soupire
S
sirs
Unisson
C
sirs
Unisson

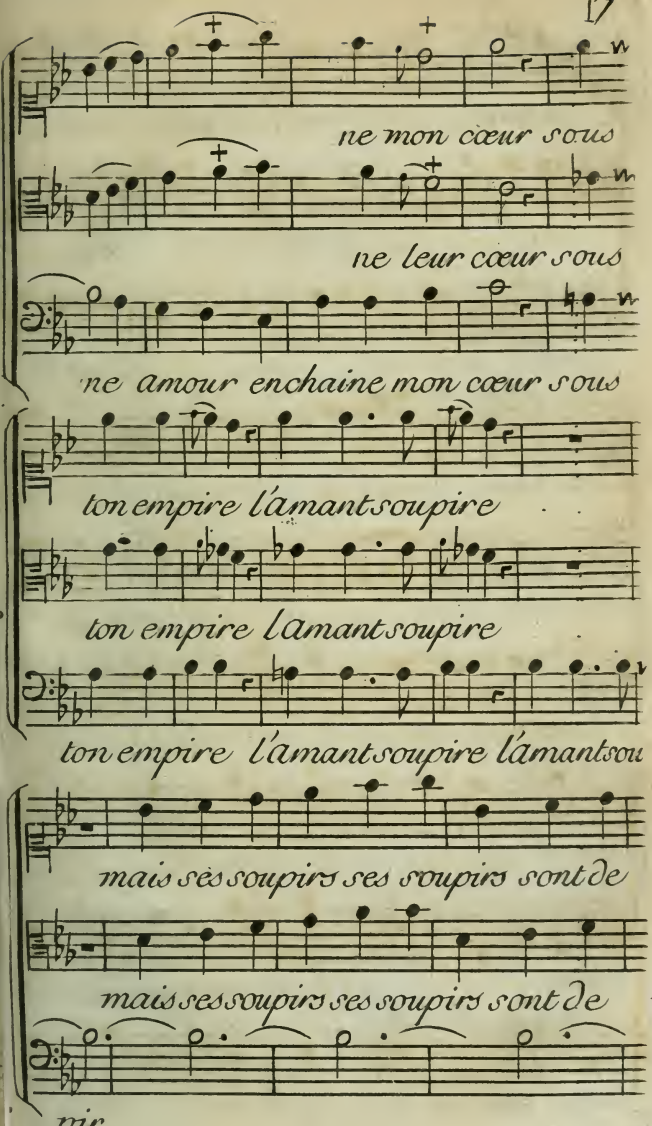

l'amant sou pi re mais ses soupirs.
l'amant sou pi re Unisson
l'amant sou pi re Unisson
sont de vrais plaisirs ses soupirs sont de
pirs sont de
pirs sont de
vrais plaisirs de vrais plaisirs de vrais plaisirs
vrais plaisirs de vrais plaisirs de vrais plaisirs
vrais plaisirs de vrais plaisirs de vrais plaisirs

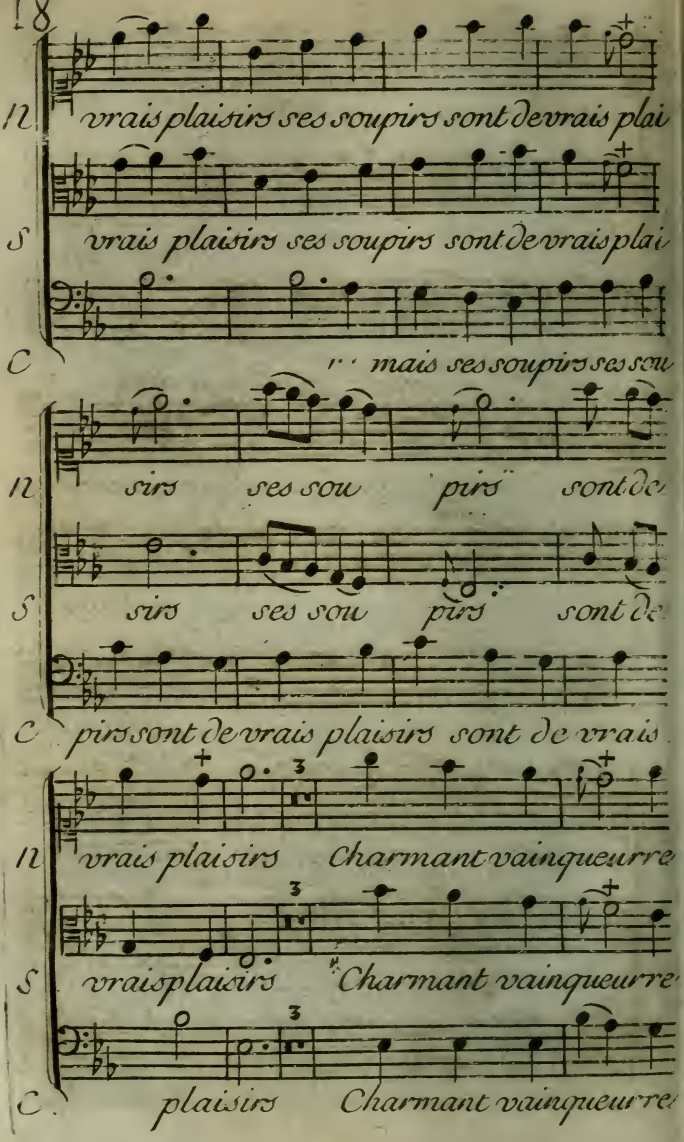
Duo

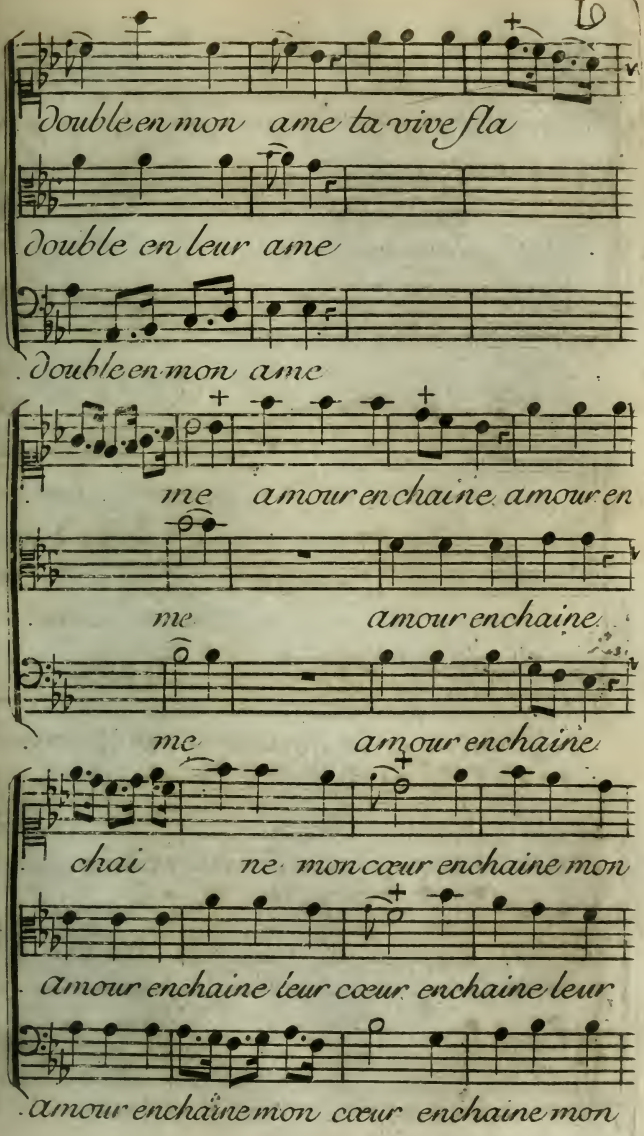

l'Onde qui cou - le dans la plaine
l'Onde qui cou - le dans la plaine
suit toujours dans son cours la pente qui l'en
suit toujours dans son cours la pente qui l'en
traine suit dans son cours la pente qui l'en
traine suit dans son cours la pente qui l'en
traine sans imposture mon cœur l'assure je
traine sans imposture mon cœur l'assure je
vous le jure dans mes amours tou
vous le jure dans mes amours tou

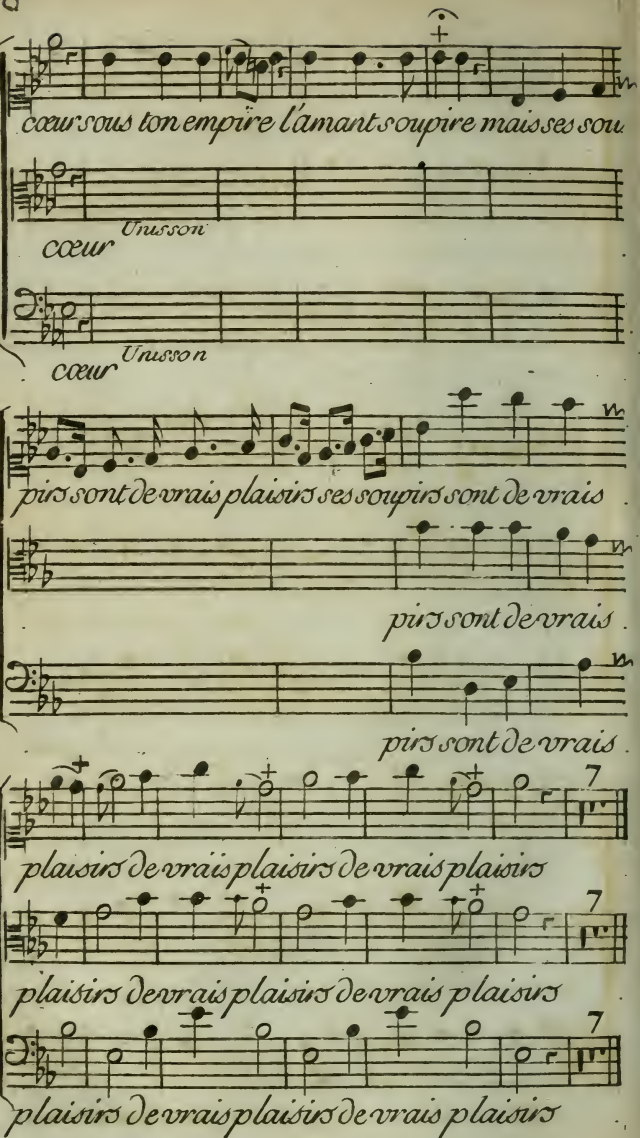

jours fi de le je prends pour mo
jours fi de le je prends pour mo
de le l'onde dans son cours je prends
de le l'On de dans son cours je prends
pour mo de le l'on de dans son cours
pour mo de le l'on de dans son cours
Trio
n
Charmant vain=
S
Charmant vain
C
Charmant vain queur re-


N queur re Double en mon ame .
S queur re Double en leur ame .
C Double en mon ame ta vive .
N ta vive flame amour en chaine mon
S ta vive flame amour enchaine leur .
C flame amour enchaine enchaine mon .
N cœur Amour en chai-
S . cœur amour en chai-
C cœur amour en chai - - - - - .


ne mon cœur sous
ne leur cœur sous
ne amour enchaine mon cœur sous
ton empire l'amant soupire
ton empire l'amant soupire
ton empire l'amant soupire l'amant sou
mais ses soupirs ses soupirs sont de
mais ses soupirs ses soupirs sont de
pir


18
n vrais plaisirs ses soupirs sont de vrais plai
S vrais plaisirs ses soupirs sont de vrais plai
C mais ses soupirs ses sou
n sirs ses sou pirs sont de
S sirs ses sou pirs sont de
C pirs sont de vrais plaisirs sont de vrais
n vrais plaisirs Charmant vainqueurre
S vrais plaisirs Charmant vainqueurre
C plaisirs Charmant vainqueurre


l Double en mon ame ta vive fla
s Double en leur ame
c Double en mon ame
n me amour en chaine amour en
s me amour enchaine
c me amour enchaine
n chai ne mon cœur enchaine mon
s amour enchaine leur cœur enchaine leur
c amour enchaine mon cœur enchaine mon


M
cœur sous ton empire l'amant soupire mais ses sou
S
cœur Unisson
C
cœur Unisson
M
pirs sont de vrais plaisirs ses soupirs sont de vrais
S
pirs sont de vrais
C
pirs sont de vrais
M
plaisirs de vrais plaisirs de vrais plaisirs
S
plaisirs de vrais plaisirs de vrais plaisirs
C
plaisirs de vrais plaisirs de vrais plaisirs

LES AMOURS GRENADIERS,

OU

LA GAGEURE ANGLOISE.

PETITE PIECE EN UN ACTE

SUR LA PRISE DE PORT MAHON.

Repréſentée pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Foire S. Laurent le 9 Septembre 1756.

Le prix eſt de 24 ſols avec la Muſique.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVI.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

LES aplaudiſſemens dont le Public a eu la complaiſance d'honorer ma Piéce ſur un Théâtre pour lequel elle n'étoit point faite, m'ont déterminé à la lui préſenter imprimée. L'amour de ma Patrie, de mon Roi, & des braves ſujets qui ſoutiennent la gloire de ſes armes, voilà les Muſes qui m'ont inſpiré. Ma Piéce eſt plutôt l'ouvrage du cœur, que de l'eſprit; ainſi j'eſpere qu'on voudra bien recevoir avec indulgence la premiere production que je mets au jour. Un bon François ne s'enorgueillit pas de ſes ſuccès, ils ne font qu'augmenter ſon émulation, & les ſuffrages de mes lecteurs m'engageront à les mériter.

A l'égard du titre de GAGEURE ANGLOISE que j'ai donné à ma

Piéce, je ne penſe pas qu'il ait beſoin d'explication. Tout le monde ſçait que les Anglois ont gagé que M. le Maréchal de Richelieu ſeroit priſonnier dans Londres au mois de Septembre ; que même ils ont cru avoir gagné, & que pluſieurs Gouverneurs & Conſuls Anglois avoient déja fait des réjouiſſances, qu'une nouvelle bien differente interrompit. Ce Quiproquo m'a paru fournir une intrigue heureuſe où je pourrois peindre les deux Nations dans leur caractère. C'eſt aux intéreſſés à juger ſi j'ai réuſſi. L'un des deux partis pourroit bien être mal ſatisfait ; mais on ne peut pas contenter tout le monde.

LES AMOURS GRENADIERS,

OU

LA GAGEURE ANGLOISE.

ACTEURS.

VENTRE A TERRE, Soldat & Grenadier François, Amant de Liſette.

BELLEROSE, Grenadier François, Amant de Tonton.

BLAISE, Payſan, habitant de l'Iſle.

LISETTE, Bergere, fille de Blaiſe.

TONTON, Bergere, niéce de Blaiſe.

BRIDING, Anglois domicilié dans l'Iſle.

La Scene eſt à Minorque, à quelque diſtance du Fort.

LES AMOURS GRENADIERS,

PETITE PIECE

EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

TONTON, LISETTE.

TONTON.

Air : *Voici les ſoldats qui viennent.*

VOICI des ſoldats qui viennent,
Hélas ! ſauvons-nous ;
Je tremble qu'ils ne nous prennent,
Ils nous tueront s'ils nous tiennent,
Ah ! ſauvons-nous,
Ah ! ſauvons-nous,

LISETTE.

Air : *Menuet de Coraline.*

D'où vient cette frayeur.

TONTON.

Je me meurs.

LISETTE.

J'ai vû les ennemis,
Je frémis ;
Ils vont au Village
Tout mettre au pillage ;
Je les voi,
Sauve-moi.

LISETTE.

Il vaut mieux les attendre ici.

TONTON.

Mal à propos tu badine.

LISETTE.

Sont-ils bien près ?

TONTON.

Quels sont tes projets ?
Fuyons.

LISETTE.

Mais
As-tu peur, Cousine,
Avec des François ?

TONTON.

Air : *La Touriere.*

Depuis longtems leur canon
Gronde sur notre rivage ;
Et l'Anglois dans Port Mahon
A d'eux pour toute raison,
Bon, bon, bon, bon, bon, bon ;
Du Fort ils font une cage,

Bon, bon, bon, bon, bon, bon,
Leur chef eſt un vrai démon.

LISETTE.

Je vois bien que tu ne le connois pas encore ; car tu n'aurois pas peur de pareils démons.

Air : *Menuet d'Exaudé.*

Dans la paix
Un François
Qu'on attaque,
Sçait ripoſter vaillamment ;
Au feu, ſon élément ;
Malheur à qui l'embarque.
Nul tranſport,
Nul effort
Ne l'arrête,
Vouloir ſuſpendre ſon bras ;
C'eſt vouloir fixer la
Tempête.
Mais au ſortir de la guerre
Il n'effraye plus la terre ;
Son humeur,
Sa douceur
Nous enchante ;
C'eſt un torrent écoulé,
Dont l'eau dans un verd pré
Serpente.
Le Guerrier
Du laurier
De Bellone,
Va payer le don du cœur
D'un aimable vainqueur
Que bientôt l'on couronne.
C'eſt ainſi
Que conduit
Par la gloire,
Le François a tour à tour
Avec Mars & l'Amour
Victoire.

TONTON.

Sur le portrait que tu en fais, tu me donnes de la disposition à ne les plus craindre.

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Je me sens même assez de cœur
Pour attendre ici leur passage.

LISETTE.

Quand ils viendront, je n'ai pas peur
De te voir manquer de courage.

TONTON.

Mais comment as-tu fait pour sçavoir si bien les connoître ; car je t'ai vû en avoir peur, tout autant que moi, sur le portrait que M. Brìding, cet Anglois ton fiancé nous en avoit fait.

LISETTE.

Bon, faut-il t'étonner qu'il en parle mal ; c'est pour punir les insultes que les Anglois lui ont faites, que le Roi de France envoye une armée en cette Isle ; mais ils content tout à leur avantage.

Air : *Comment faire.*

La langue est un meuble chéri,
Dont l'Anglois sçait tirer parti ;
Au bien, au mal il l'accommode,
Pour se laver quand il a tort,
Pour se vanger quand on le mord ;
C'est sa mode.

TONTON.

Air : *Entre l'amour & la raison.*

Quel maître a voulu t'enseigner ?
Tu parles mieux qu'un Gazetier ;
Sur le détail de cette guerre,
Plus d'un te croira du métier.

LISETTE.

Mais vraiment c'est un Grenadier
Qui me forme sur les affaires.

TONTON.

Un Grenadier ?

LISETTE.

Oui vraiment.

TONTON.

Qu'eſt ce qu'un Grenadier ?

LISETTE.

Air : *Je ſuis un bon froteur.*

C'eſt un brave ſoldat
Qui porte au combat
L'allegreſſe ;
Qui de ſon Général,
Héros ſans égal,
Veut être rival ;
Qui dans ces lieux,
Ardent comme au feu,
Chérit ſa maitreſſe.
Pour finir c'eſt
Un François parfait,
Et mon fait.

TONTON.

Ah ma couſine, tu l'aimes aſſurément !

LISETTE.

Tu me dis cela avec un petit ton de jalouſie ; friponne ; tu n'as plus envie de te ſauver.

TONTON.

Air : *Ne v'la-t-il pas que j'aime ?*

J'ai commencé par fuir leurs pas
Avec un ſoin extrême.

LISETTE.

Et puis à la fin tu diras
Ne v'la-t-il pas que j'aime ?

TONTON.

Je les attendrai, ma couſine, je les attendrai ; quelqu'un de ces charmans François m'aimera, Que je ſerai contente ! ah ! que je l'aimerai !

Air : *Des Feuillantines.*

Non, je ne les verrai pas.

LISETTE.

Pourquoi pas ?

TONTON.

Mais que fera Nicolas ?
Si je vais en aimer d'autres.

LISETTE.

Il fera,
Il fera,
Ce qu'ont déja fait bien d'autres.

Il se consolera. Je plante bien là M. Briding qui est fort riche, à qui mon pere m'avoit fiancé ; je crois que tout compassé, un fiancé en vaut bien un autre.

Air ! *Ah ! le voilà, le voilà.*

S'il s'en fache, tant pis pour lui.
Pourtant le tour est traitre.
Amant, il vient d'être trahi ;
Epoux, il eut pû l'être,
On le garantit de cela ;
Mais j'ai cru voir quelqu'un par là ;
Ah ! le voilà, ah ! le voilà,
Oui, le voilà, le voilà, là.

TONTON.

Qui donc ?

LISETTE.

Mon Amant.

TONTON.

Le Grenadier ? Il est avec un homme habillé comme lui. C'est un François, ma cousine, n'est-il pas vrai, n'est-il pas vrai ? Répons moi donc, que je suis aise !

LISETTE.

Ah ! cousine, comme te voilà aprivoisée ; reti-

rons-nous un peu ſous les arbres. Nous aurons le plaiſir avant de nous faire voir, de les admirer & de les entendre.

TONTON.

Mais s'ils s'en vont ſans nous apercevoir.

LISETTE.

Ne crains rien.

SCENE II.

VENTRE A TERRE, BELLEROSE *le havre-ſac ſur le dos, & le ſabre ſous le bras*, TONTON, LISETTE.

VENTRE A TERRE.

Air : *S'tila qu'a pincé Berg-op-zoom.*

Après avoir roſſé l'Anglois, *bis.*
Faut v'nir un p'tit peu boire au frais, *bis.*
Camarade, prenons courage,
J'en vaudrons à ç'ſoir davantage.

BELLEROSE

C'eſt bien dit; mettons nos ſabres par terre.

Ils défont leur havreſac.

LISETTE.

Comment les trouves tu ?

TONTON.

Qu'ils ont bonne mine !

VENTRE A TERRE *poſant le havreſac à terre.*

J'ai l'a d'dans d'quoi nous r'mettre un peu; l'combat donne d'l'appétit.

LISETTE.

Celui qui a bon appétit eſt mon amoureux.

BELLEROSE *tirant une bouteille de ſon havreſac.*

Et moi j'ai du vin.

VENTRE A TERRE.

Vive la joie. Nous n'mourrons ni d'faim ni d'ſoif ; c'eſt un plaiſir de s'battre dans ç'pays-ci ; rien ne nous manque.

BELLEROSE.

Faut dire auſſi qu'nous avons un bon pourvoyeur.

VENTRE A TERRE *débouchant la bouteille.*

Ventrebleu, not Général a ſoin d'nous. C'eſt un bon pere ; mais y peut s'vanter d'avoir d'ſ enfans qui l'aiment bin.

Air : *Veux tu dans mon galetas.*

Buvons pour lui ces deux coups,
L'ſ autres s'ront pour ſa famille ;
Morbleu, j'les aimons tretous,
Dans le feu ça vous pétille.

BELLEROSE.

Ami, je penſe comme toi ;
Mais pour qu'en tout, not r'pas brille,
Il faut commencer avec moi
Par boire à la ſanté du Roi.

TOUS DEUX.

Buvons à la ſanté du Roi. *bis.*

VENTRE A TERRE.

C'eſt lui qui mene la barque.

BELLEROSE *apercevant les Bergeres.*

Eh ? camarade, voilà de jolis minois qui nous r'gardent ; mettons-les d'la fête.

VENTRE A TERRE *ſe retournant.*

Eh ? ventregué c'eſt vous, Maneſelle Liſette ;

que n'vous montrez-vous ? Gnia ici que l'sAnglais qui s'cachent.

LISETTE.

Nous voulions vous surprendre.

VENTRE A TERRE *donne sa tasse d'étain à Lisette, & en tire une de terre de sa pôche.*

AIR. *Tout à la bonne franquette.*

Voulez-vous à la franquette
Boire un p'tit doigt avec nous ?

LISETTE.

De bon cœur je vous accepte.

VENTRE A TERRE.

C'te fois-ci c'est pas pour vous.
C'est au Maître de la France
Que nous d'vons nos premiers coups ;
Il mérite la perférence :
Qu'l'Amour en soit pas jaloux.

LISETTE.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

Pour lui ma tendresse est extrême,
L'aimer, c'est vous aimer vous même.

VENTRE A TERRE.

Ça s'appelle parler français.

LISETTE *à Tonton.*

Eh bien, te plaît-il ?

TONTON.

Il m'enchante.

VENTRE A TERRE *à Belleroſe.*

Qu'en dis-tu ?

BELLEROSE.

L'une est belle. Mais
La petite brune est charmante.

VENTRE A TERRE.

C'est d'la fausse aux yeux, n'est ce pas ?

TONTON *à Lisette.*

Entends-tu ?

VENTRE A TERRE *à Liſette.*

AIR. *Vous avez bien de la bonté.*

Mais dit'moi donc à propos d'ça,
Qu'eſt-qu'c'eſt que c'te poulette ?

LISETTE.

C'eſt ma couſine.

VENTRE A TERRE.

Elle a déjà
L'air d'une bonne emplette.
à Tonton. Eh ben c'garçon-là f'ra l'marché.
Si votre tendreſſe eſt en vente.

LISETTE.

Votre ſervante.
Monſieur, en vérité
Vous avez bien de la bonté.

VENTRE A TERRE.

Gnia pas d'bonté là-d'dans ; c'eſt d'tout cœur.

A BELLEROSE. Air. Noté. N°. 1.

Avance donc ;
Du cœur, de l'audace
Attaque la place
Auprès d'un tendron.
Quoi ; tu fais le poltron
Comme l'Anglais.
Jeune cœur qui marchande ;
Quoiqu'il ſe défende
Faut toujours qu'il s'rende
Quand on l'ſerre ed'près.

TONTON *à part.*

Ah, ma couſine ! Je crois qu'il m'aime. Vois-tu comme il me regarde ?

VENTRE A TERRE.

Allons : dreſſe tes batteries. Hardi, mon camarade.

BELLEROSE.

Du premier abord comme cela, es-tu ſûr que je réuſſiſſe.

VENTRE

VENTRE A TERRE.

Comment, si j'suis sûr ? J'réponds du cœur d'une Belle comme mon Général d'une Place. Faut qu'être François pour ça.

BELLEROSE *à Tonton.*

AIR. *Je viens devant vous.*

Permettez-moi donc
De vous avouer ma tendresse ;

VENTRE A TERRE.

Vas-tu sur ce ton
Lui faire ta confession ?

AIR. *Vous m'entendez bien.*

Bel enfant, sans tant barguigner,
C'garçon d'un grand feu s'sent brûler ;
Il faut, sans vous contraindre,

TONTON.

Hé bien ?

LISETTE.

L'allumer, ou l'éteindre,
Vous m'entendez bien.

BELLEROSE.

AIR. *Vous voulez me faire chanter.*

Il s'explique un peu brusquement ;
Mais sa bouche est sincere.
Foi de soldat, je fais serment
D'adorer ma Bergere.

TONTON.

Hé bien, Monsieur, j'en jure autant,
Je n'en fais point la fine,
Et j'ai bien du contentement
D'imiter ma cousine.

VENTRE A TERRE.

AIR. *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Vlà c'que c'est d'avoir d'la raison :
Al parle comme une peinture.

LISETTE.

La nature y va ſans façon,
Le bon amour c'eſt la nature.

BELLEROSE.

Nous pouvons continuer not erpas à préſent.

VENTRE A TERRE.

T'as raiſon. As-tu un couteau ?

BELLEROSE.

Non, l'diable m'eſtringole.

VENTRE A TERRE *caſſant le pâté à pleines mains préſente un morceau à Liſette.*

AIR. *A la façon de Barbari.*

Vlà un p'tit morceau qu'eſt pas chien,
T'nez, mangez ça la Belle.

BELLEROSE *arrêtant Ventre à terre, qui veut préſenter un morceau à Tonton.*

Que chacun préſente le ſien :
Prenez, ma demoiſelle.

VENTRE A TERRE.

Tu cherches toujours d'la façon,
La faridondaine, la faridondon,
Parbleu faut nous conduire ici, béribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

LISETTE.

A la guerre comme à la guerre.

VENTRE A TERRE.

Eh oui, oui ; mais n'faut pas vous étonner s'il eſt pû poli qu'moi : il commence à approcher du Général. Il eſt déjà Caporal dans la Compagnie.

TONTON.

Votre Général eſt donc bien aimable ?

VENTRE A TERRE.

AIR. *Marche du Roi de Pruſſe.*

Entre amis,
J'ai mon prix ;
Bell'roſe a l'ſien auſſi.
Mais quand mille autr'ainſi
Viendroient ici,
Le Maréchal
Martial,
Stilà qu'eſt not Général,
Brilleroit mieux
A vos yeux
Qu'tous ſes ſoldats & qu'nous deux :
Dans l'amour, ainſi que dans les feux,
C'eſt un grivois qu'eſt vigoureux.
Notre Roi
Qu'eſt matois,
N'fait jamais d'mauvais choix.
Il s'eſt ſouv'nu comm' nous d'Fontenoi :
Richelieu d'près
L'ſuivoit,
Et dam' vous l'imitoit :
C'eſt ça qu'il fait aujourd'hui
Preſque tout auſſi bin comm'lui.
Quand on s'en va
Aux combats
On s'croit bin loin d'lui déjà.
Mais point du tout ; vlà-t'il pas
Qu'vous l'voyez qui ſuit vos pas ?
Nous ménager
Dans l'danger,
C'eſt à ça qu'il veut ſonger.
De not' beſoin,
D'près & d'loin,
Cent fois pû qu'nous il a l'ſoin.
S'il nous chérit, faut ſçavoir auſſi
Si pour lui l'on travaille à d'mi.

LISETTE.

Ah, que voilà un aimable Français !

TONTON.

Je donnerois mon ſang pour un pareil Général.

VENTRE A TERRE.

Oh ! vous aurez beau lui donner des traits d'amitié ; tant qu'il aura des ſoldats vous n'aurez pas la volte.

BELLEROSE.

AIR. *Chacun à ſon tour.*

C'eſt aſſez parler de la gloire ;
Nous en irons chercher tantôt.
A préſent ſi tu veux m'en croire
D'aimer occupons-nous plutôt.

VENTRE A TERRE.

Un ſoldat, auprès de ſa brunette,
Peut donner quelq'choſe à l'amour.
Chacun à ſon tour,
Liron, lirette,
Chacun à ſon tour.

VENTRE A TERRE.

AIR. *Gentille pélerine.*

Oui, parlons de tendreſſe,
Car, morbleu, ça nous preſſe.

BELLEROSE.

Ma petite Maîtreſſe
Vous trouvez-vous bien là ?

TONTON.

Près de vous tout m'arrête.

BELLEROSE.

Pour chanter ma conquête
Un petit coup, brunette.

TONTON.

Oui-dà, Monſieur, oui-dà :
C'eſt pour vous ſeul que je bois cette fois-là.

VENTRE A TERRE *arrêtant Belleroſe, qui eſt prêt à boire.*

En douceur, camarade, en douceur ; y a d'la tranchée c'ſoir. *

LISETTE.

Qu'eſt-ce que la tranchée ?

BELLEROSE.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

C'eſt l'endroit où l'artillerie
Tire avec le plus de furie.
Chaque ſoldat avec ardeur
Y court ſans ménager ſa vie.
Il jette ſon vin.
Qui s'ennivre n'a pas l'honneur
De s'expoſer pour ſa Patrie.

TONTON.

Vous appellez cela un honneur ?

VENTRE A TERRE.

Oui vraiment ; toute l'armée penſe comme nous & not Général, qui nous connoit comme perſonne, nous prend par not foible.

TONTON.

AIR. *Le plaiſir paſſe la peine.*

Comment ſe diſpenſer de boire
Pour riſquer de mourir de gloire ?
La peine paſſe le plaiſir...
Avoir la tête un peu trop pleine,
Et l'affront de ne point mourir ;
Le plaiſir
Paſſe la peine.

* M. *le Maréchal de Richelieu ayant appris que l'on s'ennivroit dans le camp, publia que quiconque feroit pareil excès n'auroit pas l'honneur d'aller à la tranchée. Depuis cette menace on ne s'ennivra plus. Cet article eſt dans les Gazettes d'Utrecht du mois de Juillet.*

VENTRE A TERRE.

Même Air.

Bien yvre, à l'ombre d'une treille,
Dormir quand ſon Général veille,
La peine paſſe le plaiſir.
Quand au laurier un chef vous mêne,
Prêter vos bras pour le cueillir,
Le plaiſir
Paſſe la peine.

Excuſez ſi nous n'ſommes pas du même avis qu'vous, Mamſelle.

LISETTE.

Oh, je ſuis du vôtre moi.

TONTON *empreſſée.*

Et moi auſſi, ma couſine; mais on eſt ſi peu accoutumée aux manières Françoiſes.

VENTRE A TERRE.

Oh, vous vs' y f'rez, vous vs' y f'rez.

TONTON.

Oh pour cela oui.

LISETTE.

Pour moi j'y ſuis toute faite.

BELLEROSE.

Nous ne vous déplaiſons donc pas comme cela?

TONTON.

AIR. *Tout du long de la riviere.*

Pouvez-vous déplaire?

LISETTE.

Mais ſçavez-vous bien,
Qu'un rival eſpere
Obtenir ma main?
Il faudroit, pour s'en défaire;
Trouver un moyen.

VENTRE A TERRE.

Faut le j'ter dans la riviere,
C'eſt le plus certain.

LISETTE.

Nous réuſſirons mieux par douceur. Parlons à mon pere, qui eſt l'oncle de Tonton ; il eſt aſſez bien diſpoſé pour les François. Ainſi, nous aurons ſon conſentement aſſurément.

VENTRE A TERRE.

En attendant, j'tiens l'vôtre ; c'eſt l'meilleur. S'il n'veut pas donner l'ſien d'bonne guerre, nous lui prendrons en maraude.

BELLEROSE.

Pour moi, il me paroit que je ſuis venu aſſez-tôt pour n'avoir point de rival.

TONTON.

Pardonnez-moi. Il y a un certain Nicolas qui m'en contoit. Mais la premiere fois que je le verrai, ne vous inquiettez pas : je le traiterai ſi mal, ſi mal, qu'il n'y reviendra plus.

VENTRE A TERRE.

Parlons du mien. Qu'es-ce que c'eſt que c'tanimal-là ?

LISETTE.

C'eſt un Anglais, habitant de cette Iſle.

VENTRE A TERRE *ramaſſant ſon havreſac.*

Oui, l's'Anglais s'aviſent d'être amoureux pendant qu'il y a des François ici ; ah, que je l'rencontre.

LISETTE.

Le voilà qui vient avec mon pere.

VENTRE A TERRE *ramasse son sabre.*

Eh bin, ça s'trouve à propos pour que j'lui fasse mon p'tit compliment.

LISETTE.

Non, retirons-nous sous ces arbres; & si mon pere reste seul, vous l'aborderez pour lui parler à votre aise.

VENTRE A TERRE.

La main m'demange pourtant furieusement.

LISETTE.

Allons, allons, moderez-vous, & songez que je vous en prie.

VENTRE A TERRE.

Gnia rien à répondre à ça. *à Belleroſe* & à *Tonton*. Allons.

SCENE III.

BLAISE, BRIDING.

BRIDING.

JE ſuis le valet très-humblement de vous, Moſſié Blaiſe.

BLAISE.

Et moi itou, Monſieur Briding : de quoi s'agit-il ?

BRIDING.

Air : *Je ne ſçais pas écrire.*

J'ai du plaiſir beaucoup charmant
De pouvoir ici librement,
Parle à vous, Moſſié Blaiſe,
D'un ſujet très fort important.

BLAISE.

J'nous couvrons pour qu'en attendant ;
Vous parlicz à votre aiſe.

BRIDING.

Air : *Du Confiteor.*

J'ai dans mon eſprit un ſoupçon,
Et l'eſprit de moi n'eſt pas bête,
Que pour France une paſſion
Tenoit bien fort dans votre tête ;
J'ai vû tout vot pens'ment, déja.

BLAISE.

Par quel œil avez vous vû ça ?

BRIDING.

Air : *Et allons donc, jouez violons.*

Depuis que le France en cette Iſle
Tache de ſe faire un azile,
De plaiſir vous êtes ſaiſi ;
Vous demande ce qui ſe paſſe ;

Et puis, s'ils prendroient cette Place,
Je ſerois, dites-vous, ravi,
D'un contentement inoui.
L'Anglois feroit bien la grimace,
C'eſt nous railler à notre face.
François, Anglois, qu'êtes-vous pûtôt ?
Donne nous votre dernier mot. *bis.*

BLAISE.

Je n'ſommes ni François, ni Anglois.

BRIDING.

Cependant vous panche pour l'un beaucoup, Moſſié Blaiſe, & je n'ai pas pour bien certement prouvé que ma Nation emporte la balance.

BLAISE.

Ça va ſans dire ; on eſt braves gens, & l'on connoît ſon monde.

BRIDING.

Vous, m'pique, vous m'pique, ſave-vous bien que j'ai le tête près extremément de la bonnet ?

BLAISE.

Eh ! ventregué ; n'faites pas tant l'méchant ; j'ſommes bon pour vous répondre, & t'nez j'commence à m'échauffer auſſi moi, & ſi vous n'changez d'ton, j'vous montrerons c'que j'ſçavons faire.

BRIDING *reculant, & ôtant ſon chapeau.*

Je n'aime pas le bruit, remette-vous, parlons avec tranquillité.

BLAISE *à part.*

Comme il ſe radoucit.

BRIDING.

Non, Moſſié Blaiſe, encor un coup j'n'aim' pas m'fache contre mes amis ; dites clairement, voul'-vous que je tevienne le gendre d'un cœur France.

BLAISE.

C'eſt à ça qu'vous en vouliez v'nir, eh! pargué, laiſſez-là not fille; v'la-t-il pas queuq'choſe & d'rare que l's'Anglois, pour vouloir avoir d'leu race.

BRIDING.

Vous inſulte en ma perſonne l'Angleterre tout entier; ſonge donc que vous êtes ſon ſujet, & puis

Air: *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Vous n'êtes fait Maître d'Ecole
Que par la main du Gouverneur.

BLAISE.

S'il veut m'l'oter, je m'en conſole.
Pargué, c'eſt pas un grand malheur,
Dès demain par expérience
C'lui-là qui nous donne des loix
Apprendra qui n'ia quel Roi d'France
Qu'à droit de nommer aux emplois. *

BRIDING.

Vous compte donc que les Anglois ſeront battus.

BLAISE.

Oui, je le compte.

BRIDING.

Certement?

BLAISE.

Certement?

BRIDING.

Air: *Du cap de bonne eſpérance.*

Grand merci de l'eſpérance;
Mais demain par nos Anglois
Je veux voir prendre le France,
Le chef & tous les François,
J'en ferois bien la gageure.

* *Le Gouverneur Anglois nommoit aux Bénéfices à Minorque.*

BLAISE.

Moi, j'en fais une plus ſure
De voir demain en batteau
Tous vos projets à veau-leau.

BRIDING.

Voule vous gage que non, Moſſié Blaiſe?

BLAISE.

Air : *Vraiment mon compere oui.*

Eh bien, je gage que ſi.

BRIDING.

Vraiment ma compere, oui;
Nous ſeuls prendre le victoire.

BLAISE *ironiquement.*

Vraiment mon compere voire,
Vraiment mon compere oui.

BRIDING.

Je gage une diſcretion.

BLAISE.

Oh qu'nannin.

Air : *Nage toujours, ne t'y fie pas.*

D'mon côté, j'tiendrons bin la gageure,
Mais pour vous faut qu'l'enjeu m'en aſſure.

BRIDING.

Ma parole vaut-elle pas :
Ne peut-on pas croire à mon foi quand je le jure.

BLAISE.

Mons l'Anglois, on dit en ce cas,
Nage toujours, mais ne t'y fie pas.

BRIDING.

Vous inſulte terriblement mon probité, Moſſié Blaiſe.

BLAISE.

T'nez, je n'ſommes pas défiant; j'gage ma fille, ſon trouſſiau & ſa dot' qu'vous n'aurez morgué pas, ſi vous pardez. Voyez c'qu'vous avez à mett' la contre.

BRIDING.

Je gage ma chapeau, le canne, & cent écus ; ça vaudra bien le dot, le trousseau, & la fille tout ensemble.

BLAISE *regardant le bord du chapeau.*

C'est-il fait, ça.

BRIDING.

Oui, très fait.

BLAISE.

Allons, voilà qui est décidé.

BRIDING.

Adie, Mossié Blaise ; j'ai quelques petits affaires à terminer, je reviendre après cherche le prix de la gageure.

Air : *Je n'ai pas le pouvoir.*

J'épouse le fille, au revoir.

BLAISE.

C'est ce qu'il faudra voir.

BRIDING.

L'Anglois être vainquer ce soir.

BLAISE *riant.*

Il n'a pas le pouvoir. *bis.*

SCENE IV.

BLAISE.

JE n'crains rien, j'suis sûr de gagner ; l'Roi d'Fance est mon s'cond. Pourtant en gagnant c'te gageure là, v'la ma fille qui m'reste sur les bras ; al a vingt ans, morgué ; à c't age-là, ça commence à devenir embarassant ; mais qu'importe, al est jolie ; y a des François ici, al n'peut pas chomer.

SCENE V.

VENTRE A TERRE, BELLEROSE, BLAISE.

BELLEROSE.

LE voilà seul, approchons tout doucement.

BLAISE.

Faut que j'rêve à ça.

VENTRE A TERRE.

Attens, laisse-moi commencer l'premier, j'm'en vas lui tourner un p'tit compliment.

BELLEROSE.

C'est bien dit, ça le déterminera en notre faveur.

BLAISE.

Allons faire un p'tit tour cheux nous.

Il donne du nés dans l'épaule de Belleroſe.

VENTRE A TERRE *lui frappe rudement ſur l'epaule.*

Serviteur, not bourgeois.

BLAISE *effrayé.*

Au s'cours. Ah ! Meſſieurs, j'vous d'mandons pardon ; qui êtes-vous ? que m'voulez-vous : j'ſuis tout prêt à vous ſatisfaire.

VENTRE A TERRE.

Bon, vous avez l'air effrayé ; j'vous traite pourtant avec politeſſe. (*lui ſecouant la main fortement.*)

Allons, remettez-vous, n'eſt-ce pas vous qui s'appelle Monſieur Blaiſe.

BLAISE.

Oui, Monſieur.

VENTRE A TERRE.

Tant mieux; c'eſt vous que je cherche.

BELLEROSE.

Couvrez-vous donc, Monſieur Blaiſe.

VENTRE A TERRE.

J'ſuis ravi d'la rencontre. Vous n'nous r'connoiſſez pas bin, n'es-ce pas?

BLAISE *les enviſageant l'un après l'autre.*

J'ons beau r'garder, je n'nous r'mettons pas du tout la phiſionomie d'vot viſage.

VENTRE A TERRE.

J'n'en ſuis pas étonné, c'eſt la premiere fois q'vous nous voyez; mais j'veux vous mettre au fait. J'm'apelle Ventre à Terre, Soldat du Roi, brave homme, & v'là Belleroſe, c'eſt un chien d'tout cœur, & vot ſerviteur auſſi bin qu'moi, Monſieur Blaiſe.

BLAISE.

J'ſuis l'votre de d'même; ça m'fait plaiſir itou d'vous voir; pargué j'aime les François d'inclination.

BELLEROSE.

Les François vous rendent bien le change, & dès que j'vous ai vû, j'ai ſenti que j'avois de l'inclination pour vous.

VENTRE A TERRE.

Diable emporte, vous m'avez l'air d'un brave homme, & parc'que j'vous aime, je viens avec

mon camarade vous parler d'une petite affaire où nous avons beſoin de vot conſent'ment.

BLAISE.

Ah, parlez, Meſſieurs, j'nons rien à r'fuſer à des François.

VENTRE A TERRE.

Il faut dire, Monſieur Blaiſe, que vous avez une jolie fille.

BLAISE *tirant une révérence.*

Ah! Monſieur.

BELLEROSE.

Il faut avouer que votre niéce eſt bien aimable.

BLAISE *retirant ſa révérence.*

Ah! Monſieur.

BELLEROSE.

Elles tiennent de vous toutes deux.

BLAISE.

Ah! Monſieur, c'eſt trop d'honneur; gni en a qu'une qu'eſt ma fille, pourtant.

VENTRE A TERRE.

Ça n'fait rien, y a un air de famille, & c'eſt c't' air de famille-là qui nous a déterminés à en d'venir amoureux, & à vous en faire la d'mande.

BLAISE.

Pour moi je vous les accorderai avec plaiſir; mais elles ne vous connoiſſent pas.

BELLEROSE.

Pardonnez moi, nous avons leur conſentement; il ne s'agit plus que du votre.

BLAISE.

Comment diable! vous êtes expéditifs.

Air:

Air : *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

A peine vous avez paru,
Qu'nos fille à vous aimer ſont prêtes.

VENTRE A TERRE.

En France on traite à l'impromptu
Le mariage & les conquêtes.

Air : *Et allons donc Mademoiſelle.*

Pour nous c'eſt une bagatelle
D'avoir le cœur d'un tendron,
Quand une belle eſt cruelle,
Nous lui diſons ſans façon,
Et allons donc, Mademoiſelle;
Vous n'avez point de raiſon.

BLAISE.

La maniere eſt ſans gêne ; mais y a encore queuque choſe qui m'embaraſſe.

VENTRE A TERRE.

Ah ! j'ſçais c'que c'eſt.

Air. Noté. N°. 2.

C'eſt c'te promeſſe
Q'u'a d'vous certain Anglois
Pour ma maitreſſe ;
Mais il n'l'aura jamais.
S'il faiſoit le méchant,
Ap'lez-moi promptement,
Si d'ma main j'vous l'careſſe,
Il n'vous fomm'ra d'longtems
D'vot promeſſe.

BLAISE.

Mais ma niéce ?

BELLEROSE.

Elle a congedié ſon amoureux, ainſi l'affaire eſt ſure à préſent.

BLAISE.

Allons, morgué, embraſſez-moi ; j'ſuis ravi

qu'ça aille comm' ça : v'là mes filles qui viennent à propos partager ma joie ; retirez-vous un peu pour avoir le plaisir de les surprendre.

VENTRE A TERRE.

C'est bien imaginé, beau-pere.

SCENE VI.

VENTRE A TERRE, BELLEROSE, BLAISE, LISETTE, TONTON.

BLAISE.

Air : *Dans le fond d'une écurie.*

VEnez, Tonton & Lisette ;
A propos, j'vous trouve ici :
S. j'vous baillons un mari,
Serez-vous bien satisfaite ?

LISETTE.

Vous decidercz.

BLAISE.

Nenni.
C'est pour vous qu'l'affaire est faite,
Entre le non & le oui,
Vous pouvez prendre parti.

TONTON.

Ah, ma chere ; c'est peut être nos fiancés dont il veut parler : prenons garde à cela au moins.

LISETTE.

Tu as raison, mais que veux-tu que je dise ?

TONTON.

Je veux que tu répondes, & que tu nous garantiſſes de ce malheur-là.

BLAISE.

Mais il ne s'agit pas de cauſer enſemble, c'eſt à moi qu'il faut parler.

LISETTE.

Oui mon pere .... mais c'eſt que nous diſions que .... que....

TONTON *vivement.*

Que, que, quelle lenteur ? elle perdra tout, ſi je la laiſſe faire ; je vois bien qu'il faut que je m'en mêle.

A BLAISE. Air, *Sans le ſçavoir.*

Quand on veut ſe mettre en ménage,
De l'amour auquel on s'engage,
L'himen fait bientôt un devoir ;
Qui fuit une éternelle peine,
Ne prend pas époux ſans le voir
Et ne ſe forge point de chaîne
Sans le ſçavoir.

BLAISE.

Air : *Mariez-moi.*

Les époux que j'ons pour vous,
Sont auſſi d'vot' connoiſſance.

LISETTE.

Qui donc ?

VENTRE A TERRE, BELLEROSE *ſe montrant.*

Eh ! parbleu, c'eſt nous.

TONTON & LISETTE *faiſant un cri de joie.*

Quelle heureuſe circonſtance,

à Blaiſe. Mariez, mariez, mariez-nous.

BLAISE.

Tu n'fais plus de réſiſtance.

TONTON & LISETTE.

Mariez, mariez, mariez nous,
Il n'eſt pas de nœuds plus doux.

VENTRE-A TERRE.

Eh bien, v'là qu'eſt décidé, gnia pû qu'à faire la nôce à préſent. BLAISE.

C'n'eſt pas l'tout, y a encore une clauſe pour être mon gendre; mais j'n'en ons pas parlé, parc' que ça dépend d'vous.

Air : *Ah! c'eſt une merveille.*

Faut vous dire qu' j'avons gagé;
J'ſomm's preſque ſûr d'avoir gagné,
Qu'par vous l'Anglois ſ'roit congédié.

LISETTE & TONTON.

Vous gagnerez la gageure.

VENTRE A TERRE.

A tantôt
Ils front l'ſaut,
C'eſt moi qui vous l'jure.

Oh qu'oui, not beau-pere, n'vous inquiettez pas; réjouiſſons-nous en attendant.

Air : *Des Capucins de Meudon.*

Dans l'attente
D'un himen prochain,
Il faut, ma charmante,
Danſer un p'tit brin.

BELLEROSE.

Ma brunette,
Vive le plaiſir;
C'eſt demain, poulette,
Qu'on va nous unir.

VENTRE A TERRE, *embraſſant Liſette.*

Monſieur Blaiſe,
N'vous deplaiſe,
Si tout d'braiſe
J'ſuis en train.

TOUS DEUX.

Point de gêne,
Ma p'tite Reine,
Dans la mienne
Mets ta main :
Dans l'attente
D'un himen prochain
Il faut....

On entend le tambour. VENTRE A TERRE *prête l'oreille.*

Belleroſe, entends-tu l'tambour .... on va donner l'attaque ; partons, camarade. Adieu, Meſdemoiſelles-

TONTON *retenant Belleroſe.*

Air : *Ah ! mon p'tit cœur, vous n'maimez guere.*

Eh quoi, vous partez ſitôt ?

BELLEROSE.

On ſe bat, le tems nous preſſe.

VENTRE A TERRE *à Liſette qui le retient.*

On eſt per-être à l'aſſaut,
Quand nous jaſons de tendreſſe.

LISETTE.

Eh quoi, c'eſt-là votre ardeur,
Eh, mon p'tit cœur...
L'ingrat me laiſſe.

BELLEROSE & VENTRE A TERRE *courant.*

On nous appelle au combat.

TONTON & LISETTE.

Hélas !
Vous n'maimez pas.

SCENE VII.

BLAISE, TONTON, LISETTE.

BLAISE.

Air : *La Comette.*

MOi, j'admire ces garçons-là ;
Par ma foi la choſe eſt unique.
Drès l'rems qui s'agit du combat,
Gnia pus qu'ça qui les pique.

LISETTE.

Partout l'Amour a le deſſus,
Chez eux c'eſt le contraire.

BLAISE.

Un François n'paroit pas non pus
Un ſoldat ordinaire.

Oui, morgué, ils m'plaiſent tant, que j'ſuis preſque fâché de n'pas être jeune fille pour en épouſer quelqu'un.

TONTON.

Oh ! mon oncle ; ils diſent qu'ils ont un Général qu'eſt cent fois pus brave qu'eux.

BLAISE.

C'eſt donc un prodige, ſi tout va comme ça en augmentant : quand j'ſrons arrivés au Roi, gni aura pus d'comparaiſon à faire.

Air : *M. de Catinat*

Un peuple qu'a des chefs auſſi braves que ça,
N'a qu'à s'montrer dabord, & chacun li céd'ra.
Si j'avois du courage,
Et des ſoldats ſi fiers,

J'voudrois pour mon partage
Avoir tout l'univers.

TONTON.

Il eſt vrai, leur courage eſt digne d'admiration.
Air : *Surtout ne me trompez pas ;* de la Chercheuſe d'eſprit.

Mais ſouvent pour trop oſer,
On riſque à perdre la vie.

LISETTE.

Il bruloit de s'expoſer ;
De frayeur je ſuis tranſie.

BLAISE.

Mon enfant, ils ont trop de cœur ;
La fortune eſt pour la valeur.
Dans ſon entrepriſe,
Tout la favoriſe.

TONTON.

Air : *En revenant de S. Denis.*

La fortune eſt, dit-on, ſans yeux,
Rien ne fixe ſon cours volage.

BLAISE.

Cherchez-la d'un air furieux,
A s'enfuir loin d'vous ça l'engage.
C'tilà qu'eſt farouche & fougueux,
A tout à craindre de ſes jeux :
C'tilà qu'eſt juſte & généreux
La met ſans peine en eſclavage.

LISETTE.

Air : *La bonne aventure.*

Eſt-elle pour nos Amans ?

BLAISE.

Pargué, c'eſt choſe ſure,
Ils s'en vont en braves gens,
Venger leur injure.

TONTON.

Pour ces Grenadiers charmans,
Je ne crains plus d'accidents.

TOUTES DEUX.

La bonne aventure
O gué,
La bonne aventure.

LISETTE.

Mais que gagnent-ils à tout cela ?

BLAISE.

Le plaisir de servir leur Prince & la réputation.

TONTON.

Qu'es-ce que c'est que toutes ces choses-là ?

BLAISE.

Ah ! morgué, n'en d'mande pas davantage ; faut être Héros pour sçavoir c'que vaut c'te monnoie là. Gnia qu'cheux eux qu'al a cours.

LISETTE.

Voilà Monsieur Briding qui vient nous interrompre.

TONTON.

Que je le hais !

SCENE VIII.

BRIDING, ISABELLE, TONTON, BLAISE.

BRIDING *à Lisette.*

JE donne bien le bon jour à vous, Mam'selle le fille.

LISETTE *le contrefait.*

Je donne bien le bon soir à vous, Monsieur Briding.

BRIDING.

Eh, bon jour vous auſſi, Mam'ſelle le niece.

TONTON *le contrefaiſant.*

Et adieu vous auſſi, Monſieur *Briding.*

Elles partent.

SCENE IX.

BRIDING, BLAISE.

BRIDING.

ELLES s'en vont en faiſant comme ſi elles ſe mocquoient de moi.

BLAISE.

Ça pourroit bien être.

BRIDING.

Elles ont tort; car il y en a une de ces deux qui m'appartient.

BLAISE.

Qui vous appartient?

BRIDING.

Oui: eſt-ce que vous ne ſçavez pas les nouvelles?

BLAISE.

Non: quelles nouvelles?

BRIDING.

AIR. *Ah, qu'il eſt drôle.*

Oh, vous ne ſçavez rien du tout,
Ah, que c'eſt drôle!

Morplé, j'épouſe pour le coup :
Le François en a tout ſon ſoû.
L'eſpoir n'eſt pas frivole.
Ils ſont battus de bout en bout :
Oh, rien n'eſt de pus drôle.

BLAISE.

Les François ſont déjà battus ? Vous m'la baillez bonne. En v'là deux qui viennent ed partir tout à l'heure.

BRIDING.

Oh, nous allons vîtement nous autres ; l'arme de terre, l'arme navale, tout ſe diſſipe à notre approchement comme le fumée devant l'vent.

BLAISE.

Allons donc, ça n'eſt pas poſſible.

BRIDING.

L'être ſi fort poſſible, que j'ai fait préparer le feſtin pour le nôce qui ſervira pour le rejouiſſance tout enſemble.

BLAISE.

Morgué, j'en doute. D'où t'nez-vous c'te nouvelle-là ?

BRIDING.

D'avoir vû quelques fuyards traîneurs de l'arme ennemie, qui cherchent quelque trou pour ſe cache à la deſtriction !

BLAISE.

Vous n'avez pas d'autres preuves ?

BRIDING.

Elles ne ſont pas ſuffiſantes ?

BLAISE.

Non, morgué ; gnia rien d'pus douteux : c'n'eſt pas la premiere fois qu'vous êtes heureux comm'ça en eſpérance.

BRIDING.

A la bonne heure : mais payez par avance le prix de la gageure : je rendre après ſi le fait n'être pas véritable.

BLAISE.

Qu'il eſt fin ! Oh qu'nennin : j'aim'mieux t'nir que d'courir.

BRIDING.

Ah, Moſſié Blaiſe, paye par douceur ; ou bien je fais paye d'autre ſorte.

BLAISE.

Non, ventregué ; j'ne pairai pas qu'je n'ſois ſûr. C'eſt pas poſſible que les Français s'laiſſent battre.

SCENE X.

LISETTE, BRIDING, BLAISE.

LISETTE.

AIR. *J'en ferois ma femme.*

MON pere, je n'en puis plus.

BLAISE.

Mais qu'as-tu ?

LISETTE.

Enfin, les voilà battus.

BRIDING.

Eh bien ; faiſé-je une hiſtoire ?
Vous voyez, vous voyez

BLAISE.

Que l'on veut m'en faire accroire.

LISETTE.

AIR. *Robin turelurelure.*

Je vous fais un vrai rapport.

BRIDING.

Vous ave la tête dure.

BLAISE.

Oui, morgué, j'en doute encor.

BRIDING.

Turelure.

Vous payerez la gageure.

BLAISE.

Robin turelurelure.

BRIDING *à Liſette.*

AIR. *Eh, non, non, non, je n'en veux pas davantage.*

Faut faire le mariage,
Rien ne doit plus l'empêcher.
Un vainqueur veut en ménage
Vous faire ſon priſonnier.

LISETTE.

Pour ſubir cet eſclavage
L'amour m'a mis à la raiſon.
Eh, non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.

BLAISE.

AIR. *L'amour me fait mourir.*

Comme diable al ſe preſſe.

BRIDING.

Son cœur veut pas languir.

LISETTE.

Je ſçais votre promeſſe,
Songez à la tenir.
L'amour me fait, lon, lan, la,
L'amour me fait mourir.

BLAISE.

Air *du Confiteor.*

C'eſt s'expliquer en termes clairs,
Qu'eſt-ce que l'eſpece femelle ?
Son cœur tourne à tort à travers
Tout de même que ſa cervelle.

BRIDING.

Morplé, nous féche en attendant.
Décide vous donc promprement.

Air. *Et j'y pris bien du plaiſir.*

Son futur eſt des plus tendre.

LISETTE.

Mon cœur brûle à l'uniſſon.

BLAISE.

Morgué, ce feu-là vient d'prendre
Comme ed la poudre à canon.

BRIDING.

Dans certain cœur par le brêche
L'amour vient de parvenir :
Mad'moiſelle y met le mêche.

LISETTE.

Et j'y prends bien du plaiſir.

BRIDING.

Oh, j'en prendre auſſi beaucoup. Je veux me divertir aujourd'hui extrêmement.

Air. *Vous avez bien de la bonté.*

J'ai chez moi le plus beau feſtin
Qu'on ait vû ſur le terre.
On danſera juſque demain
Pour l'himen & l'affaire.
Sur tout j'ai choiſi de bon vin ;
Et j'ai retenu pour le nôce
Un bon caroſſe.

LISETTE.

Monſieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

Mais vous m'étonnez de prendre part auſſi chaudement à ma nôce, & à cette victoire. C'eſt un trait de complaiſance & de généroſité qui me paſſe dans vous.

BRIDING.

Il n'y a rien d'étonnant. J'aime ma Patrie. J'aime vous auſſi, Mam'ſelle. Voilà ma cauſe de divertiſſement.

LISETTE.

Je vous ſuis obligée de l'amitié que vous avez pour moi. Mais il me paroît que c'eſt aſſez mal prouver celle que vous portez à votre Patrie que de vous réjouir ainſi des pertes qu'elle a faites.

BRIDING.

Je n'appelle pas pertes quelques François par-ci par-là qui ſont échappés : ça ſe r'trouve, Mam'ſelle, ça ſe r'trouve, & puis,

Air. *De tous les Capucins du monde.*

De tout en pareille aventure
Un vainqueur jamais ne s'aſſure.
S'il s'eſt ſauvé quelques François
C'eſt pour nous une baguatelle ;
On a voulu laiſſer exprès
Quelqu'un pour porte le nouvelle.

LISETTE.

Mais je crois que vous vous imaginez que les François ſont battus.

BRIDING.

Sans doute ; je le ſçave dès auparavant, & vous vene de remplir ma certitude tout à l'heure.

LISETTE.

Air. *Vous ne m'entendez pas.*

Vous ne m'entendez pas.

BRIDING.

Si fait, le chose est claire ;
La France à l'Angleterre
Enfin cede le pas.

LISETTE.

Vous ne m'entendez pas.
C'est tout le contraire.

Air. *Tambour de l'amour.*

Au son du tambour
La France en ce jour,
De notre séjour
Chasse l'Angleterre.
Le Fort est rendu,
Le Gouverneur est vaincu ;
Le Léopard tondu.
Malgré sa colere,
On suit, à ses yeux,
Le François victorieux,
Et tout célebre en ce lieu
LOUIS & RICHELIEU.

BLAISE.

Chantons lestamini, *&c.*

Eh bin, Monsieu l'Anglois ? Je l'disois bin moi, qu'les François n'pouvoient pas être battus ?

BRIDING.

D'où sçave-vous cela, Mam'selle Lisette ?

LISETTE *ironiquement.*

Air. *De tous les Capucins du monde.*

De tout, en pareille aventure,
Un vainqueur jamais ne s'assure.
Quelques Anglois qu'on n'a pas pris,
En fuyant annonçoient dans l'Isle
Qu'aujourd'hui chassés du pays,
Vous cherchiez ailleurs un asyle.

BRIDING, *d'un air étonné.*

Air. *Je vous prêt'rai mon manchon.*

Quoi ! nous ſerions mis à la porte
Quand nous y penſerions le moins ?
Pour croire qu'ainſi l'Anglois ſorte
Je voudre de plus ſûrs témoins.

LISETTE.

Ma vûe eſt bonne, & ne s'eſt pas mépriſé.

BRIDING.

Vous me cauſez de la ſurpriſe.
Mais finiſſez donc,
Mam'ſelle *Louiſon.*
Parlez de bon.

BLAISE & LISETTE.

On vous prend Port-Mahon,
C'eſt tout de bon,
On vous prend Port-Mahon.

BLAISE.

Air. *Ah, mon cher ami, que j'taime !*

C'eſt un triſte coup ;
Mais faut s'faire à tout.

BRIDING.

Aiſément je m'en conſole.
Cette aimable enfant
M'aime tendrement.

LISETTE *le repouſſant.*

Votre eſpérance eſt frivole.

BRIDING.

Quoi, dans ce jour,
Auſſi l'amour
M'abuſe ?

LISETTE, *riant.*

Oui, Monſieur. Mais
Je vous en fais
Excuſe.
C'eſt un grenadier
Qui veut m'épouſer.
Eſt-ce que ça ſe refuſe ?

BLAISE.

BLAISE.

Eh bin : v'là qu'eſt bon encor celui-là. J'ai cru que c'étoit lui que tu aimois.

LISETTE.

Lui ? Non vraiment. Je n'ai jamais entendu parler que de *Ventre à terre*. Monſieur me diſoit qu'un vainqueur me vouloit épouſer. Je l'ai cru inſtruit de mon inclination, & j'ai répondu en conſéquence. S'il a pris pour lui quelques petites douceurs qui me ſont échappées, c'eſt une reſtitution qu'il a à me faire, & que je reclame.

BLAISE.

Eh bin, vous v'là, gros gagneux.

Air. *Adieu paniers.*

Vous voulez avoir nos fillettes,
Et réſiſter aux Grenadiers.
Pauvres amans, pauvres Guerriers,
Adieu paniers, adieu paniers,
Adieu paniers, vendanges ſont faites.

LISETTE.

On entend le tambour.

Ah ! J'entends le tambour. Voilà mon amant & Belleroſe. Tonton eſt avec eux.

SCENE X. *& derniere.*

BLAISE, BRIDING, TONTON, LISETTE, VENTRE A TERRE, BELLEROSE.

VENTRE A TERRE & BELLEROSE, *le col défait, les chapeaux rabattus, ſautant.*

Ils ont voulu,
Ils n'ont pas pu
Nous faire réſiſtance
Camarad', rejouiſſons-nous.
Malgré l'sAnglois l'Ile eſt à nous.
Ils ont voulu.
Ils n'ont pas pu
En prendre la défenſe.

VENTRE A TERRE *à Blaiſe.*

J'vous l'avois bin dit, qu'nous r'viendrions bientôt, Beaupere ?

BRIDING *s'en allant.*

Adieu, Moſſié Blaiſe.

BLAISE *courant après lui.*

Oh, qu'nennin. Parlez donc, Parlez donc. Eſt-ce que vous ne vous ſouv'nez pus de la gageure ?

VENTRE A TERRE *à Liſette.*

Air. *Belle Tonton, bon jour.*

Eh bin, nous v'la de r'tour,
Toujours brûlant d'amour,

Ma chaman e Lisette.

LISETTE.

Vous avez ch. cun d ux fusils.

VENTRE A TERRE.

Tout en chassant les ennemis ;
J'en avons fait emple e.

BELLEROSE

Oui, c'est la succession de deux Anglois que nous avons expédiés.

VENTRE A TERRE.

Ce sont les plus beaux : car si j'avois ceux de tous l'sennemis qu'j'ons mis par terre à nous deux mon camarade tant seulement, j'voudrois l'ver boutique.

BRIDING.

C'est un peu fort c'que vous dites là ; Mossié le soldat.

VENTRE A TERRE.

Tant pis pour vous. Si vous le trouvez trop fort, faites-y mettre de l'eau.

BELLEROSE *s'avançant vers Briding, & le faisant pirouetter.*

Qui êtes-vous, s'il vous plaît, vous qui parlez, avec vos petites remarques ?

TONTON.

C'est l'fiancé de ma cousine.

VENTRE A TERRE.

Oui dà, ah ! je n'vous r'connois pas, not bourgeois ; comme nous nous quittons bientôt, j'suis ben aise d'vous avoir vu avant qu'vous battiez une chasse.

BLAISE.

C'eſt avec lui qu'j'avons jugé qu'vous ſeriez vainqueur ; j'crois qu'j'avons auſſi beſoin d'vous pour nous faire payer.

BELLEROSE.

Ah ! c'eſt vous qui gagés, mon p'tit ami.

BRIDING.

Mais, Moſſié....

VENTRE A TERRE.

Allons, faites les choſes de bonne grace, ou ventrebleu, t'nez, pendant que j'ſuis en train.

Il le couche en joue.

BRIDING.

Ah ! Meſſiés, je ne demande pas mieux, point de....

AIR. *O reguingué.*

De bon cœur je veux vous payer ;
Mais arrangeons-nous ſans crier.
Le fille ailleurs va s' marier,
C'eſt la moitié de la gageure :
De l'autre ma foi vous aſſure.

VENTRE A TERRE & BELLEROSE.

Air : *Finiſſez-donc, Mamſelle Fanchon.*

Finiſſez-donc, Monſieur l'Anglois,
Point d'promeſſe,
Ca nous preſſe,
Finiſſez donc, Monſieur l'Anglois,
Sans tarder donnez-nous des effets.

Ils le couchent en joue.

BRIDING.

Eh ! Meſſiés, ſouffrez que je reſpire.

VENTRE A TERRE.

Faut morbleu, nous payer ſans rien dire.

BRIDING.

Mais de grace, un moment.

VENTRE A TERRE.

Morbleu, pas un inſtant.

BRIDING.

Je propoſe un bon arrangement.

VENTRE A TERRE & BELLEROSE.

Finiſſez-donc, Monſieur l'Anglois,
Point d'fineſſe,
Point d'adreſſe;
Dépêchez-vous, Monſieur l'Anglois,
Point d'quartier, donnez-nous vos effets.

BRIDING.

Tenez, Meſſiés, voilà ma chapeau, elle me coutit parblé 24 liv. 10 ſols argent de France.

VENTRE A TERRE.

Tant mieux; la canne à préſent.

BRIDING.

Voilà la canne; maudite gageure!

BLAISE.

Ce n'eſt pas l'tout, faut encore cent écus.

BELLEROSE.

Allons, Monſieur, les cent écus, vîte.

BRIDING.

Ah! je ſuis ruiné.

VENTRE A TERRE *le couchant en joue.*

Vîte donc.

BRIDING.

Ah! Meſſiés, pardon, les voilà.

BELLEROSE.

Votre serviteur de tout mon cœur, Monsieur; vous voilà libre de partir à présent; le plutôt sera le mieux.

BRIDING.

Air : *Des Trembleurs.*

Ah! fatale circonstance,
D'un festin & d'une danse.
J'ai fait les frais pour le France,
Ça me pénetre le cœur.

BELLEROSE.

Profitez de l'aventure,
Ne faites plus de gageure;
Vous perdriez, je vous jure,
Vous n'avez pas de bonheur.

LISETTE *passant devant lui en riant.*

Adieu, Monsieur Briding, ah, ah, ah.

TONTON *lui faisant une révérence.*

Monsieur Briding, je suis votre servante.

BLAISE.

Gardez chacun c'que vous avez, ça servira à augmenter la dot.

BRIDING *pleurant.*

Morplé, c'est traître à l'Angleterre de me jouer un tour comme celui-là. Ventreplé, ma Nation n'est capable que de faire des sottises.

BELLEROSE.

Eh bien, voilà l'meilleur mot que vous ayez dit.

VENTRE A TERRE.

Etes-vous capable de le soutenir?

BRIDING.

Oui, morplé, je le soutiendrai.

TONTON.

Cette gageure-là lui tient terriblement au cœur.

VENTRE A TERRE.

A cauſe d'ſes bons ſentimens, j'vas lui rendre ſon argent, moi. T'nez, Monſieur Briding.

BRIDING *ſurpris.*

Eſt-il poſſible ? Mais....

VENTRE A TERRE.

Allons-donc, faut-il pas vous prier.

BRIDING.

Ah ! Moſſié, que de graces !

BELLEROSE.

Ne nous remerciez pas encore, Monſieur, je ne veux pas être moins généreux que mon camarade, & il ne ſera pas dit que vous vous en alliez ſans canne & ſans chapeau chez vous : les voilà.

BRIDING *reſtant immobile après les avoir regardés tous deux.*

Al ! Meſſiés, votre généroſité me touche, me pénere : non, on ne trouve pas des gens comme vous nulle part ; permettez que j'embraſſe vous, vous êtes trop admirables. Allons, Meſſiés, vive la France.

TONTON.

Air : *Nous autres bons villageois.*

L'argent fait un grand effet,
Et force la reconnoiſſance.

BRIDING.

D'abord le dépit m'agitoit,
A préſent c'eſt la bienveillance ;
Pour ma nôce un bal étoit fait,
Pour la votre il ſera tout prêt :
Allons enſemble chez moi,
Et chantons, Vive le Roi.

TOUS.

Oui, chantons, Vive le Roi. *bis.*

VENTRE A TERRE.

Oui, Monſieur Briding a raiſon ; ſçavez-vous bin qu'vous m'raviſſez, & qu'la conquête d'vot cœur m'fait preſque autant d'plaiſir que celle d'la Place. Puiſqu'vous êtes François, vous reſt'rez avec nous. Allons, nos futures d'la joie.

A LISETTE.

Air : *Tout en chemin faiſant*, de Jerôme & Fanchonnette.

Vous ſerez ce ſoir
Madame Ventre à terre.

LISETTE.

C'eſt le bien que j'eſpere,
Et je voudrois m'y voir.

BELLEROSE.

Tonton, de Belleroſe
Aura bientôt le nom.

TONTON.

Mon amour s'y diſpoſe.
Le nom de Belleroſe
Me p'ait mieux que Tonton.

VENTRE A TERRE.

Nous ſommes tous d'accord, n'eſt il pas vrai, beau-pere ?

BLAISE.

Oui, morgué, j'n'aurois jamais cru voir la joie complette ; c'eſt affaire à vous pour boute tout e train.

Air : *Des Bateliers de S. Cloud.*

Il faut tous nous mettre en cadence,
Je veux avoir des violons ;
Des p'tits François de vot' façon,
Ça hat'ra la naiſſance.

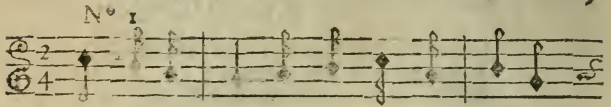
BELLEROSE & VENTRE A TERRE.

Fiez-vous à de bons lurons
Dont l'allure eſt fringante & leſte,
Ziſte, zeſte
Et zon, zon,
Vous aurez bientot des r'jettons.

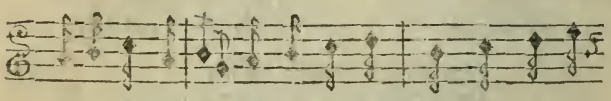
Quand l'arbre eſt bon, tant plus y a d'branches ; & mieux c'eſt.

AIRS DES AMOURS GRENADIERS,

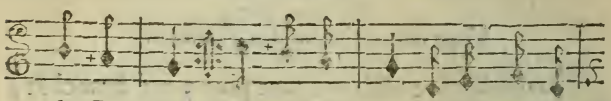
N° 1



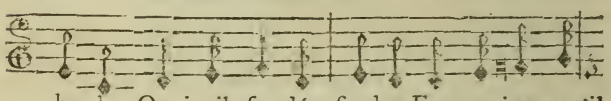
AVan-ce donc, du cœur, de l'au- da- ce,



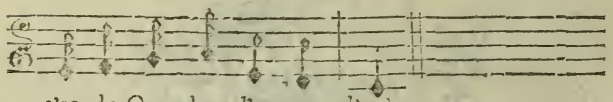
Attaque la place Auprès d'un tendron. Quoi ! tu fais



le Pol- tron : Comme l'Anglais, Jeune cœur mar-



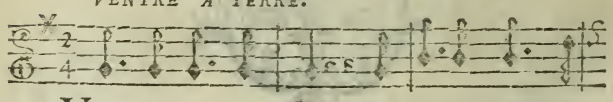
chande, Quoiquil se dé- fende, Faut toujours qu'il



s'rende, Quand on l'ser- re d'près.

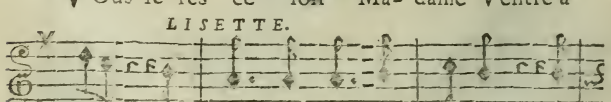
N° 2.

VENTRE A TERRE.



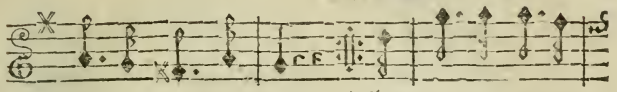
VOus se- rès ce soir Ma- dame Ventre à

LISETTE.



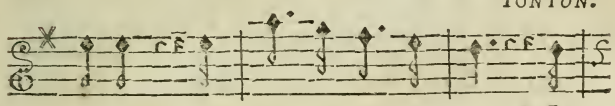
terre : CEst le bien que jes- pere, Et

BELLEROSE.

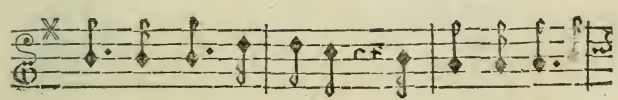


je voudros m'y voir, Ton-ton de Belle-

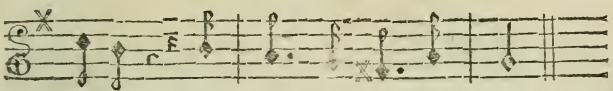
TONTON.



roſe au- ra bien-tôt le nom. Mon



a- mour s'y diſ- poſe, Le nom de Belle-

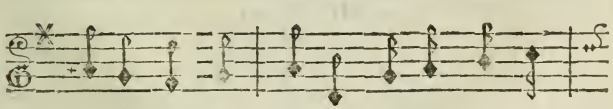


roſe me plaît mieux que Ton- ton.

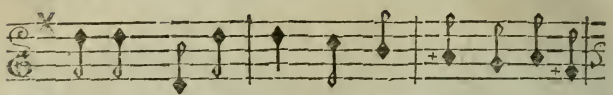
CONTREDANSE DU BALET CHINOIS.

N° 3. VENTRE A TERRE.

ALlons, mes a- mis, point de ſou-cis; Que l'on

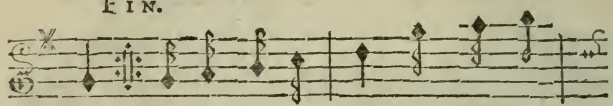


boive, que l'on chante, Allons, mes a-



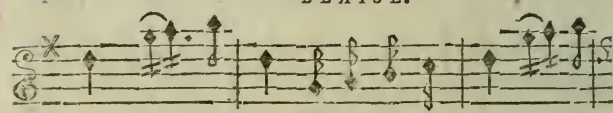
mis ; point de sou- cis, Nous n'a- vons plus d'enne-

EIN.



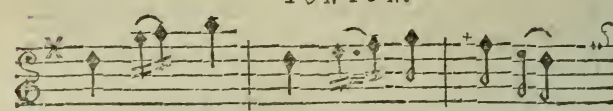
mis : Servés en ce jour Mars & l'A-

BLAISE.

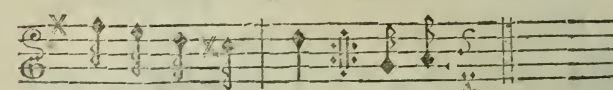


mour Tour à tour. UNis aux Français à ja-

TONTON.



mais, Que la paix NOus pré- sen-te



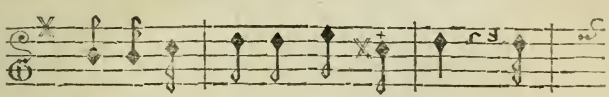
des plaisirs par- faits. Allons &c.

Ensuite une Troupe de Grenadiers & de Mahonois viennent former un Divertissement.

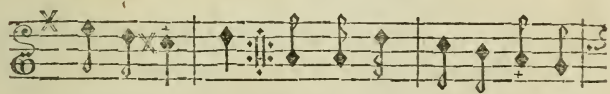
VAUDEVILLE.

VENTRE A TERRE.

LEs enne- mis fiers & ja- loux

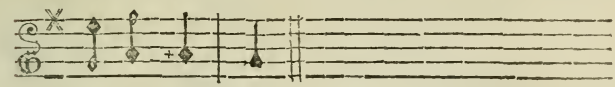


Faiſoient les méchants loin de nous : C'eſt



à l'Anglai- ſe ; Mais nous les laiſſions s'appro-

cher, C'etoit a- fin d'les mieux r'li- cher, A



la Françai- ſe.

Eux qu'ont beaucoup d'raiſonnement
Se ſont r'culés en nous voiant :
C'eſt à l'Anglaiſe ;
Mais nous qu'allons groſſierement
J'les avons ſerrés fortement
A la Françaiſe

BELLEROSE.

Railler avant d'avoir vaincu :
Jurer quand on eſt bien battu,
C'eſt à l'Anglaiſe.

La langue ne va que le trot :
Mais le bras court le grand galop
A la Françaiſe.

LISETTE.

Sujets de nouveaux citoiens,
Laiſſons langage, eſprit, maintien,
Et mode anglaiſe :
Si nous deſirons être bien,
Il ne faut jamais faire rien,
Qu'à la Françaiſe.

BLAISE.

Vous qui maris voulés avoir,
Tendrons n'allés pas vous pourvoir
Comme à l'Anglaiſe :
En ménage quand on ſe met,
Tout ſe fait bien, quand on le fait,
A la Françaiſe.

BELLEROSE.

Belles, ici tout vous manquoit,
L'amour froidement ſe faiſoit,
Comme à l'Anglaiſe :
La gloire a comblé nos ſouhaits,
Pour bien aimer, n'aimés jamais
Qu'à la Françaiſe.

BRIDING.

Je pourrois bien étant battit
Pour cache ma honte & dépit
Rire à l'Anglaiſe :
Mais j'aime mieux crainte de pis,
Triompher en chantant LOUIS
A la Françaiſe.

TONTON *au Public*

Meſſieurs ſi par un vain effort,
Nous n'avons pas bravé le ſort,
Comme à l'Anglaiſe :
Pour augmenter notre tranſport,
Applaudiſſés nous tous d'accord,
A la Françaiſe.

FIN.

Lû & approuvé ce 21 Septembre 1756.
CREBILLON.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent à la fin du Tome III. du Nouveau Recueil des Piéces repréſentées ſur le Théâtre de l'Opera-Comique.

Ouvrages de M. VADE.

LA Pipe cassé, Poëme.
Les quatres Bouquets Poissards.
Les Lettres de la Grenouilliere.

Opera-Comiques depuis 1752, du même Auteur.

La Fileuse, *Parodie.*
Le Poirier.
Le Bouquet du ROI.
Le Suffisant.
Les Troqueurs & le Rien, *Parodie.*
Airs choisis des Troqueurs.
Le Recueil des Chansons avec la Musique.
Le Trompeur Trompé.
Il étoit tems, *Parodie.*
La nouvelle Bastienne.
La Musique de la Fontaine de Jouvence.
Les Troyennes de Champagne.
Jerôme & Fanchonnette, *Pastorale.*
Les trois Complimens de la Clôture.
Le Confident heureux.
Folette ou l'enfant gâté.
Nicaise, Opera-Comique.
Les Racoleurs, Opera-Comique.

Opera-Comiques de M. FAVART & autres.

L'Amour au Village.
Les jeunes Mariés.
Les Nymphes de Diane, avec la Musique.
L'Amour Impromptu, Parodie.
La Magie inutile.
L'heureux accord.
L'Heureux événement.
Le Retour favorable.
La Rose, ou les Fêtes de l'Hymen.
Le Miroir magique.
Le Rossignol, avec la Musique.
Le Monde Renversé.
Le Calendrier des Vieillards.
La Coupe Enchantée.
Les Filles.

LE QUARTIER GÉNÉRAL,

PIECE NOUVELLE EN UN ACTE,

A l'occasion de la Bataille gagnée sur les Anglais par l'Armée du Roi.

Par Mrs. QUETANT & ACHARD.

Représentée pour la premiere fois sur le Théâtre de la Foire S. Laurent le 27 Août 1757.

Le prix est de 24 sols avec la Musique.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PERSONNAGES.

MAdame LA ROSÉE, *Vivandiere.*

CATHERINE, *Fille de Madame la Rozée.*

SANS-CHAGRIN, *Grenadier, Amant de Catherine.*

LA JEUNESSE, } *Grenadiers.*
LA RIBOTTE, }

UN COURIER.

UN ANGLAIS.

La Scene se passe dans le Camp, près de la Tente de Madame La Rozée.

LE QUARTIER GÉNÉRAL.

Le Théâtre représente un Camp au fond duquel paroît la tente de Madame La Rozée.

SCENE PREMIERE.

LA RIBOTTE, LA JEUNESSE, *L'un porte des Cantines, l'autre un Porte-manteau.*

LA JEUNESSE.

Air : *Achevons notre cruchon.*

L'Anglais en tient à préſent,
En plein, plan, rantanplan,
Tirelire,
En plan,
L'Anglais en tient à préſent,
Il ne peut s'en dédire.

Il ne peut s'en dédire,
Rantanplan tirelire,

J'avons ſçû tout bellement,
En plein, plan, rantanplan,
Tirelire,
En plan,
J'avons ſçû tout bellement
Lui donner dequoi rire.

LA RIBOTTE.

Air : *Du haut en bas.*

Repoſons-nous ;
Après le gain de la bataille,
Repoſons-nous.
Sur l'ennemi qui fuit nos coups,
J'ons pris dequoi faire ripaille.
Après le gain de la bataille,
Repoſons nous.

LA JEUNESSE.

Air : *Toujours danſant.*

Sçais-tu qu'not Général avance
D'un train plus hardi qu'un Samſon.
Il n'faut, morbleu, que ſa préſence
Pour animer un bataillon ;
Nos Officiers,
Nos Grenadiers,
Tous au combats
Sont ſoldats,
Ont bon bras ;
Vive les Héros de la France ;
Pour mettre des ennemis bas.

LA RIBOTTE.

Oh ! quien ; n'entamons pas ce chapitre-là : car quand une fois je m'mets à

parler d'mon Prince & d'ſes Généraux, ſ'ſomm' pus bavards qu'un liſeur de Gazettes ; ſéparons not' butin.

LA JEUNESSE.

Va, j'ſuis d'bon accord moi ; mais voyons d'abord ce qu'il y a dans tes Cantines.

LA RIBOTTE.

Air : *Vantez vous-en.*

Oh ! je te les garantis pleines,
J'ons toujours de bonnes aubaines.
(Il tire une bouteille de vin.)

LA JEUNESSE.

Que vois-je ? eh ! morbleu, c'eſt du vin :
Verſe tout plein.

LA RIBOTTE *tirant des taſſes d'argent.*

Point de chagrin.
L'ennemi, pour nous mettre en train,
Ne plaint ni ſon bien ni ſes peines,
Nous ſommes ſervis en argent,
Vantez-vous-en. (*bis.*)

LA JEUNESSE

Faut avouer qu'il fait bien les choſes ; mais dis-moi, la Ribotte, à la ſanté de qui boirons-nous ?

LA RIBOTTE.

Belle demande ; à la ſanté du Roi, peut-être.

LA JEUNESSE.

Oh ! ſi tu y vas comme cela, tes Cantines ſeront bientôt vuides.

LA RIBOTTE.

Air : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

Notre cœur eſt le bien du Roi,
Arroſons-le d'une raſade ;
Quand je bois à lui, jarnigoi,
Je n'ai jamais le bras malade.

LA JEUNESSE.

T'as raiſon. (*ſerrant les levres.*) Mais, c'vin-là m'ſemble bin doux.

LA RIBOTTE.

C'eſt qu'il ſent l'battu ; veux-tu redoubler ?

LA JEUNESSE.

Allons, un moment ; voyons ſi je ſommes auſſi riche que toi.

LA RIBOTTE.

Oui, défais ce porte-manteau.

LA JEUNESSE *ouvrant le porte-manteau.*

Ce ſera bientôt fait ; mais queu diable ! c'eſt jouer de malheur. Je crois n'avoir trouvé qu'une Bibliotheque. (*Il tire pluſieurs Livres.*) Entens-tu l'Anglais.

LA RIBOTTE.

Non pas à préſent, mais tantôt ils crioient aſſez fort pour ça.

LA JEUNESSE.

C'n'eſt pas ça ; j'te d'mande ſi tu ſçais lire. Qu'eſt-ce que c'eſt que ç'Livre-là ?

LA RIBOTTE.

Donne. *Préſervatif contre la mélancolie.*

LA JEUNESSE.

Je ſuis fâché d'avoir pris celui-là aux Ennemis ; il leur ſeroit d'un grand s'cours aujourd'hui. (*Donnant un autre Livre.*) Et celui-là, qu'eſt-ce qu'il chante ?

LA RIBOTTE *lit.*

Recueil dès Traités que les Anglois n'ont pas rompus.

LA JEUNESSE.

C'eſt donc ça qu'il eſt ſi petit. Maïs v'là une façon de choſe en maniere de feuille de papier ; regarde un peu ce que c'eſt.

LA RIBOTTE.

Tu ne te connois à rien, toi ; donne. *Nouveau Plan de l'Amérique Septentrionale.*

LA JEUNESSE.

Ah ! ah ! voyons donc ça : ba ! il n'y a rien deſſus.

LA RIBOTTE.

Eh ! bien, c'eſt tout ce qu'ils y poſſedent.

LA JEUNESSE *tirant une bourſe du porte-manteau.*

Oh ! par-exemple, je connois ça : ventrebleu, c'eſt ben l'meilleur.

LA RIBOTTE.

Ne triche pas du moins, camarade ; tu

ſçais que nous ſommes convenus de partager.

LA JEUNESSE.

Un François n'a que ſa parole ; allons arranger ça ſous la tente de la mere la Roſée.

Air : *De Manon Giroux.*

Mais v'là notre Vivandiere,
Qui vient par là-bas.

SCENE II.

Me. LA ROSÉE, LA JEUNESSE, LA RIBOTTE.

LA RIBOTTE.

Suite de l'air précédent.

EH ! bien, comment va, la Mere ?

Me. LA ROSÉE.

Valeureux ſoldats,
J'ſçavons qu'à travers la plaine
L'Anglais vient de fuir :
Mais hélas ! on ne peut ſans peine
Avoir du plaiſir.

LA RIBOTTE.

Air : *Allons, mon frere.*

Quoi donc ! la Mere,
Dans not' bonheur,

Qui peut vous faire
De la douleur ?

Me. LA ROSÉE.

Par un heureux deſtin,
Pourſuivant l'Angleterre,
Vous gagnez du butin,
Et moi je perds Catin,

Elle a déja été enlevée par un Houzard.

LA JEUNESSE.

Quoi ! c'n'eſt qu'ça ! hé ! bin : qu'eſt-ce qui lui en arrivera ?

Me. LA ROSÉE.

Air : *Des fraiſes.*

Sans doute il étoit déjà
Repaſſé d'importance.
Sur Catin de ce coup-là,
Le Barbare tirera
Vengeance, vengeance, vengeance.

LA JEUNESSE.

Elle n'en mourra pas, allez.

Me. LA ROSÉE.

Eh ! mais vraiment, Monſieur l'déhanché, je l'ſçavons bin : voyez comme il m'çonſole.

LA JEUNESSE.

Air : *Je ne ſçais pas écrire.*

Vous faudroit-il pas promptement
Commander un détachement ?

Me. LA ROSÉE.

Comment va-t-elle faire ?

LA RIBOTTE.

Allez, n'ayez point d'embarras :
Elle fera dans pareil cas
Tout comme a fait ſa mere.

Me. LA ROSÉE.

Elle y ſuccombera.

LA RIBOTTE.

Oh ! que non. Mais n'vous fâchez pas ; elle n'eſt pas perdue ; t'nez v'là Sans-Chagrin qui vous la ramene.

SCENE III.

CATHERINE, SANS-CHAGRIN, Me. LA ROSÉE, LA RIBOTTE, LA JEUNESSE.

Me. LA ROSÉE *courant à Catherine.*

Air : *Ah ! ſi t'en tâtes.*

AH ! te voilà, ma Catin, mon Enfant ;
Je te croyois avec ce garnement.

CATHERINE.

Il vouloit bin me tenir de ç'coup-là,
Mais s'il en tâte, s'il en goute, s'il en a.

SANS-CHAGRIN.

Vantez, Maman, qu'j'ons ſçu mettre ordre à ça.

CATHERINE.

Air : *De la Touriere.*

Je le vis tomber ſur moi,
Ce Houzard plein de furie ;
Je le vis tomber ſur moi,
Me criant, rends-toi, rends-toi.

Air : *Une jeune Nonnette.*

Comme la Tourterelle
Fuit les Vautours,
Je me ſauve & j'appelle
A mon ſecours ;

Mais comment fuir, ſans un hazard ;
Des mains d'un Houzard ?
Hélas ! tôt ou tard,
J'avois beau me défendre ;
Le traître enfin,
Le traître alloit me prendre
Pour ſon butin.

Me. LA ROSÉE.

Mais comment as-tu pu t'ſauver ?

CATHERINE.

C'eſt à M. Sans-Chagrin que je d'vons ç'te chandelle.

SANS-CHAGRIN.

Oui-dà, la Mere.

CATHERINE.

Air : *J'étois perdue.*

J'allois me cacher à l'écart,
Quand je fus ſurpriſe.
De loin Sans-Chagrin par hazard
Vit que j'étois priſe :
Il falloit par un grand cœur
Que je fuſſe ſecourue.
Sans cet excès de valeur,
J'étois.... J'étois perdue.

Me. LA ROSÉE.

Ah ! mon pauvre Sans-Chagrin, conte-moi donc comment tu t'es trouvé là ſi à propos.

SANS-CHAGRIN.

Ah ! volontiers.

Air : *De la marche des Houlans*, ou *Entre amis.*

Déjà ces fiers Anglais,
Battus par nos Français,
Laiſſoient de toutes parts
Leurs étendards.
Not' Général,
Sans égal,
Faiſoit gronder le métal ;
Et ſur un ton un peu brutal ;
D'Orléans donnoit le bal :
Mais peu content d'un pareil régal ;
L'ennemi s'en trouvoit fort mal.
Nos bataillons épars,
Donnoient ſur les fuïards,
Et Sans-Chagrin,
Les ſuivoit bon train.
Mais v'là-t-il pas qu'du milieu
Du feu,
Ç'n'eſt pas un jeu ;
Je vois un Houzard mutin
Qui veut m'enlever ma Catin.
Moi qu'ai d'lardeur
Autant que d'cœur,
V'là que j'vous cours,
Sans détours,
Au ſecours
D'cell'-là qu'eſt mes chers amours.
J'porte au grivois
Une, deux, trois ;
D'un r'vers de bras,
Je l'mets en bas,
Et ſans fracas,
Son trépas

Tirant ma Catin d'embarras,
Montre qu'on peut ſervir en un jour,
Et ſon Monarque & ſon amour.

LA RIBOTTE.

C'eſt l'ouvrage d'un Grenadier, ça.

Me. LA ROSÉE.

Air : *Je voudrois bien me marier.*

Mon cher, pour te remercier
Embraſſe-moi.

SANS-CHAGRIN.

La Mere,
Ce s'roit aſſez mal nous payer.

Me. LA ROSÉE.

Que pourrons-je donc faire ?

SANS-CHAGRIN.

Votre fille eſt à marier,
Et s'roit bien mon affaire.
Ça vous accommoderoit-il ?

Me. LA ROSÉE.

Oh ! de tout mon cœur ; j't'aurons bientôt baillé ç'te preuve de not' reconnoiſſance.

Air : *Mariez moi.*

Un brave homme eſt bon mari ;
Comme ça s'bat, ça vous aime.
Que n'ſuis-je veuve à ſt'heure-ci ?
Je l'épouſerois moi même.

SANS-CHAGRIN.

Ah ! ne vous dérangez donc pas ; la Mere.

Me. LA ROSÉE.

Mariez, mariez, mariez vous ;
Mon allégreſſe eſt extrême,
Mariez, mariez, mariez vous,
Allons bacler ça cheux nous.

LES DEUX AUTRES *diſent avec elle.*

Mariez, mariez, mariez nous,
Notre allégreſſe eſt extrême,
Mariez, mariez, mariez nous ;
Allons bacler ça cheux vous.

SANS-CHAGRIN.

La Ribotte & la Jeuneſſe n'ont qu'à venir avec nous, ils ſerviront de témoins.

LA RIBOTTE.

Je l'voulons bin, ça f'ra plaiſir de voir Mamzelle Catherine travailler au bien d'l'Etat.

LA JEUNESSE.

Mais qu'eſt-ce que ç't échappé d'la bagarre nous veut ? Vient-il chercher ſon reſte ?

SCENE IV.

UN ANGLAIS, CATHERINE, SANS-CHAGRIN, Me. LA ROSÉE, LA RIBOTTE, LA JEUNESSE.

L'ANGLAIS.

ENSEIGNE un peu, Messiés, le lochément de votre Chénéral.

LA JEUNESSE.

Qu'est-ce qu'il lui veut au Général?

LA RIBOTTE.

Oh! cela ne vous regarde pas.

LA JEUNESSE.

Il me prend envie de lui paumer la gueule.

SANS-CHAGRIN.

Ça ne s'roit pas bin.

Air: *A votre gré.*

Tout est permis dans le carnage;
Le Français vengeant un outrage,
Montre son intrépidité:
Mais sa fureur dans les allarmes
Céde à la générosité,
Dès que l'ennemi rend les armes.

LA JEUNESSE.

LA JEUNESSE.

C'eſt parler en brave homme, ça.

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Au vaincu l'on fait grace,
S'il ſçait la mériter ;
Vous avez de l'audace,
Mais on peut l'arrêter.

L'ANGLAIS.

Nous ayant vû combattre,
On ne peut conteſter
Que ſi vous ſçavez battre,
Nous ſçavons réſiſter.

SANS-CHAGRIN.

Ah ! ne t'embarraſſe pas ; Monſieur d'la Réſiſtance ; nous te mortifierons, va.

LA JEUNESSE.

Air : *Au bout du monde.*

Vous gardez en vain le paſſage,
Rien n'arrête notre courage,
Nous craignons peu votre canon,
J'irons, quoiqu'il gronde,
Avec un BOURBON,
Au bout, au bout, au bout du Monde.

L'ANGLAIS.

Che voudrois bien parler au Chénéral pour ſavre la exacte dénombrement des priſonniers.

LA JEUNESSE.

Je crois qu'il n'en a guères.

SANS-CHAGRIN.

Que diable en ferions-nous ? Le jeu n'en vaudroit pas la chandelle.

LA JEUNESSE.

Allons, not' Bourgeois, v'nez avec moi, j'vous prends ſous ma protection.

Il part.

Mé. LA ROSÉE.

En attendant, ſi j'buvions un coup.

LA RIBOTTE.

C'eſt bien dit, il y a encore du vin dans les Cantines.

CATHERINE.

Mais qu'eſt-ce que ſtilà qui vient par là-bas ?

SCENE V.

UN COURIER, UN ANGLAIS, CATHERINE, SANS-CHAGRIN, Me. LA ROSÉE, LA RIBOTTE. LA JEUNESSE.

LE COURIER *faisant claquer son fouet.*

OH, eh, oh, eh, dépêchez-vous d'ajuster mon cheval; je suis pressé de partir. Où est donc la Mere la Rosée, que je boive un coup? Ah! la voilà avec Mamselle Catherine, & le camarade Sans-Chagrin aussi.

LA RIBOTTE.

C'est le Courier que not' Général envoie à la Cour, je crois.

LE COURIER.

Lui même, camarade.

CATHERINE.

Eh bin, Monsieur d'la Legereté, vous boirez bin un coup en not' compagnie.

LE COURIER.

Pourquoi pas? J'ai le cœur assez en joie pour ça.

LA RIBOTTE.

Et puis t'nez, ça n'coute rien, c'eſt l'Anglais qui paye l'écot.

LE COURIER.

Encor mieux.

LA RIBOTTE *verſant à boire.*

A la ſanté du Roi & de toute la Famille; Mlle. Catherine, M. Sans-Chagrin, l'un portant l'autre, je bois à votre ſanté.

SANS-CHAGRIN.

Si Monſieur vouloit par maniere de converſation nous conter queuq'choſe ſur ce qu'il porte, ça vous f'roit plaiſir; pas vrai, Mlle. Catherine?

La Jeuneſſe rentre.

CATHERINE.

Il ne nous apprendra rien que je n'ſçachions bin; mais comme c'eſt d'l'écriture ça f'ra pt'être un peu mieux r'liché. Allons, montrez-nous ça, Monſieur.

LE COURIER.

De tout mon cœur, on n'a point de peine à rendre compte de ſa commiſſion, quand on eſt chargé de bonnes nouvelles.

Il lit.

Air : *Ah ! le bel oiſeau , maman !*

L'Anglais en nous attendant
Faiſoit bonne ſentinelle ;
Mais il ſçait , en nous voyant ,
Prendre à propos la venelle.

TOUS.

Donnons à boire au Courier
Qui porte bonne nouvelle ,
Donnons à boire au Courier :
C'eſt le vin de l'étrier.

LE COURIER.

Cumberland près de BOURBON
Qui rudement le harcelle ,
Ne ſe bat qu'à reculon ;
L'Ecreviſſe eſt ſon modele.

TOUS.

Donnons , &c.

LE COURIER.

Du Weſer en ſureté
Il faiſoit ſa citadelle ,
Sans hôte il avoit compté ,
D'ESTRÉES y vole avec zele.

TOUS.

Donnons , &c.

LE COURIER.

Partons, dit l'Anglais, partons,
Le François nous fait la nique ;
Ma foi, nous nous tirerons
D'ici comme d'Amerique.

TOUS.

Donnons à boire au Courier,
L'Anglais perd pique & repique ;
Donnons à boire au Courier :
C'eſt le vin de l'étrier.

CATHERINE.

D'un Prince aimable & guerrier
L'Epouſe eſt dans les allarmes ;
Mais les feuilles du laurier
Bientôt eſſuiront ſes larmes.

TOUS.

Donnons à boire au Courier,
Qui va calmer ſes allarmes ;
Donnons à boire au Courier
Qui porte un ſi beau laurier.

CATHERINE.

Vive par tous les pays
Le ſang du Roi notre Maître.
Les rejettons de LOUIS
Se font bientôt reconnaître.

TOUS.

Buvons avec le Courier,
A Louis notre bon Maître ;
Buvons avec le Courier :
C'eſt le vin de l'étrier.

LE COURIER.

Au dernier les bons, ç'coup-là m'donne plus de courage, & je pars ſur la bonne bouche.

SANS-CHAGRIN.

Bon voyage ; pour nous, camarades ; allons faire la nôce.

LA JEUNESSE.

C'eſt bien dit ; vive la joie.

Air : *Contredanſe du Diable à Quatre.*

Chantons mes amis, animons-nous,
Chantons tous les Héros de la France ;
Au nom de Bourbon, animons-nous.
Faiſons bombance,
Et que l'Anglais en ſoit jaloux.

SANS-CHAGRIN.

Ma Catin, dans not' ménage,
Je dirons pour te mettre en humeur,
Le jour de not' mariage,
Souviens toi qu'mon Prince étoit vainqueur.

TOUS.

Chantons mes, &c.

CATHERINE.

A ce nom mon cœur pétille,
Le transport ne connoît point d'état ;
Quoique je sois une fille,
J'ai le cœur Français comme un Soldat.

TOUS.

Chantons, &c.

LA JEUNESSE.

Avant ce Prince qu'on aime ;
J'avons vû LOUIS à FONTENOI ;
Vantez qu' c'est comme un lui-même ;
Oh ! stilà c'est bin l'parent du Roi.

TOUS.

Chantons, &c.

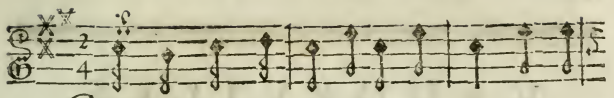
Me. LA ROSÉE.

Je ne suis pas opulente,
Mais tout passe en des momens si doux ;
J'ai de bon vin dans ma tente,
Chers amis, venez, il est à vous.

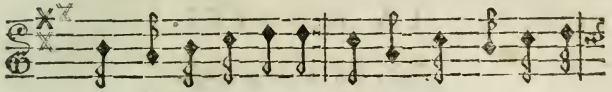
TOUS.

Chantons ; &c.

Ils partent en dansant.

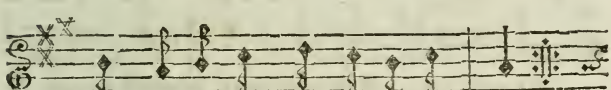


CHantons, mes a- mis, a-ni-mons nous, Chantons

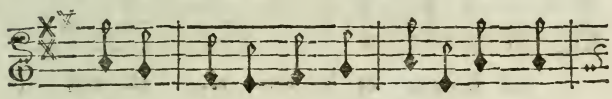


tous les Héros de la France, Au nom de Bour-

bon, a- ni- mons nous; Fai-ſons bom-

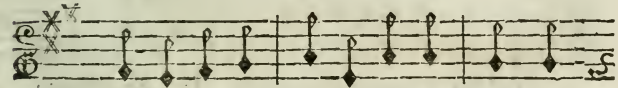


bance, Et que l'Anglais en ſoit ja- loux:

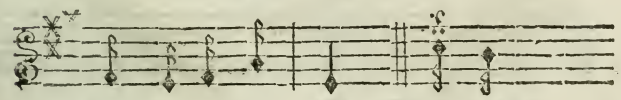


Ma ca- tin, dans not' mé- na-ge, Je di-

rons pour te mettre en hu- meur, Le jour



de not' ma-ria- a- ge, Souviens-toi qu'mon



Prince é- toit vain- queur. Chantons, &c.

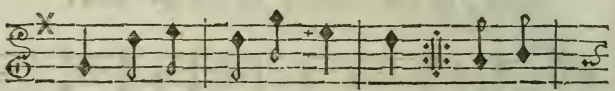
VAUDEVILLE.

LA RIBOTTE.

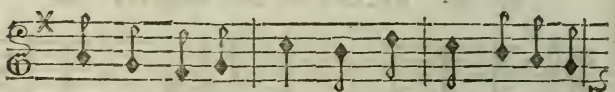
Air : *La raiſon propoſe.*

MAlgré les tranſports fou- gueux, Des gens

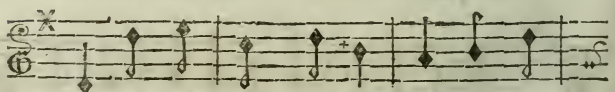
d'Angle- terre, V'là qu'nous ar- pentons comme



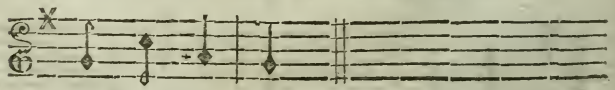
eux La mer & la ter- re. Ma- hon



le prouvoit dé- jà, Mais Ha-novre aſ-ſu- re-



ra Que l'An-glais propo- ſe, Et l'Fran-



çais diſ- po- ſe.

LA JEUNESSE.

Sur les traces d'un BOURBON,
Ardent comme mêche;
Auſſi prompt que le canon,
Partout je fais brêche:
Vouloir arrêter mes pas,
C'eſt chercher noiſe au trépas:
Cumberland propoſe,
D'Orléans diſpoſe.

Me. LA ROSÉE.

En amour comme au combat,
L'Anglais téméraire,
D'abord fait beaucoup d'éclat,
Ça ne dure guère.
Un rien paroît l'enflâmer,
Un rien ſçait le réprimer:
Quand l'Anglais propoſe,
Le Français diſpoſe.

SANS-CHAGRIN.

Le Monarque Pruſſien,
Eſt bon Capitaine,
Mais ſans mépriſer le ſien,
J'ons l'bras d'une Reine,
Qui vaut celui de LOUIS;
Auſſi quand ils ſont unis,
Tous les deux propoſent,
Tous les deux diſpoſent.

L'ANGLAIS.

Avec toute ma valeur
Et mon ſçavoir faire,

Voilà mon parti vainqueur,
Comme à l'ordinaire.
Après tant de mouvement,
Faut-il dire en s'enfuyant :
Quand l'Anglais propose,
Le Français dispose ?

SANS-CHAGRIN.

Joyeux & content de moi,
Je cours à la gloire :
Chanter le nom de mon Roi,
C'est crier victoire.
Quand Louis arme mon bras,
Ventrebleu.... dans les combats,
L'ennemi propose,
Sans-Chagrin dispose.

CATHERINE *au Public.*

L'Auteur à votre bonté,
Messieurs, en appelle,
Il n'a point de vanité,
Mais beaucoup de zèle ;
Si vous êtes satisfaits,
Applaudissez nos couplets,
Quand l'Auteur propose,
Le Public dispose.

FIN.

J'ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un ouvrage qui a pour titre, *le Quartier Général*, & je crois que l'on peut en permettre l'impression. A Paris ce 12 Septembre 1757. CRÉBILLON.

Le Privilége & l'Enrégistrement se trouvent à la fin du Recueil des Pièces de Théâtre de l'Opera-Comique.

Recueil de Nouvelles Piéces de Théâtre imprimées depuis 1747. jusqu'à ce jour.

Du Théâtre François.

De M. DE VOLTAIRE.

Alzire, Tragédie, in-8°.
Zaire, Tragédie.
Mahomet, Tragédie.
La Mort de Céſar, Tragédie.
Hérode & Mariamne, Tragédie.
L'Indiſcret, Comédie.
Rome ſauvée, Tragédie.
Semiramis, Tragédie.

De M. DUCHÉ, *& autres Auteurs.* in-12.

Abſalon, Tragédie ſainte.
Débora, Tragédie ſainte.
Jonathas, Tragédie ſainte.

La Comédie ſans Titre, ou le Mercure Galant.
Eſope à la Cour, Comédie.
Eſope à la Ville, Comédie.
L'Homme à bonnes fortunes, Comédie.
Turcaret, Comédie.
Le Galant Jardinier, Comédie.
Les Trois Couſines, Comédie.
Les Vendanges de Surenne, Comédie.

Le Magnifique, Comédie, de la Motte.
La double Extravagance, Comédie.
Benjamin, ou la reconnoiſſance de Joſeph, Tragédie.
Alexandre, Tragédie nouvelle.

De M. PIRON.

L'École des Peres, Comédie.
Caliſthène, Tragédie.
Les Courſes de Tempé, Paſtorale.
Guſtave, Tragédie.
La Métromanie, Comédie.
Fernand Cortès, Tragédie.
Les Souhaits, Comédie.
Vanda, Reine de Pologne, Tragédie.
Le Plaiſir, Comédie avec un Divertiſſement.
Caliſte, ou la belle Pénitente, Tragédie.
Cénie, Piéce Dramatique en 5 Actes.
Le Valet Maître, Comédie.
Varon, Tragédie.
La Métempſychoſe, Comédie.
Les Engagemens indiſcrets, Comédie.

Les Adieux du Goût, Comédie.
Les Tuteurs, Comédie.
Mérope, Tragédie.
La Folie & l'Amour.
La Gageure de Village, Comédie.
La Coquette corrigée, Comédie, 1757.

DU THÉATRE ITALIEN.

De *M. de Boissy, & autres Auteurs.*

Le Retour de la Paix, Comédie.
Le Prix du Silence, Comédie.
La Frivolité, Comédie.

L'Amante ingénieuse, Comédie.
L'Héritier généreux, Comédie.

Le Miroir, Comédie.
Le Bacha de Smirne, Comédie.
La Mort de Bucephale.
L'Année Merveilleuse, Comédie.
Les Femmes, *Comédie-Ballet.*
Brioché, Parodie.
L'Amant déguisé, Parodie.
Le Prix des Talens, Parodie.
Les Jumeaux, Parodie.
La Pipée, Comédie.
Musique de la Pipée.
Le Deuil Anglois, Comédie. 1757.
La Petite Maison, Parodie.

De M. de Saintfoix.

Le Philosophe dupe de l'Amour.
Les Hommes, Comédie-Ballet.
Les parfaits Amans, Comédie.
Alceste, *Divertissement.*
Les Veuves, Comédie.
La Colonie, Comédie.

De M. de Voisenon, *& autres.*

Les Mariages assortis, Comédie.
La Coquette fixée, Comédie.
Le Réveil de Thalie, Comédie.
L'Ecole du Monde, Comédie.
Le Retour de l'Ombre de Moliere, Comédie.
La Fausse Prévention, Comédie.

La Partie de Campagne, Comédie.
La Gageure, Comédie.
Les Petits-Maîtres, Comédie.
Le Provincial à Paris, Comédie.

La Feinte ſuppoſée, Comédie.
La Fauſſe Inconſtance, Comédie.
Le Retour du Goût, Comédie.
Les Lacédémoniennes, Comédie.
Le prix de la Beauté.
La Campagne, Comédie.
L'Epouſe ſuivante, Comédie.
Les Fêtes Pariſiennes, Comédie.

Ouvrages de M. VADE'.

La Pipe caſſée, Poëme.
Les quatre Bouquets Poiſſards.
Les Lettres de la Grenouillere.

Opera-Comiques depuis 1752, du même Auteur.

La Fileuſe, *Parodie.*
Le Poirier.
Le Bouquet du ROI.
Le Suffiſant.
Les Troqueurs & le Rien, *Parodies.*
Airs choiſis des Troqueurs.
Le Recueil des Chanſons avec la Muſique.
Le Trompeur Trompé.
Il étoit tems, *Parodie.*
La nouvelle Baſtienne.
Le Divertiſſement de la Fontaine de Jouvence.
Les Troyennes de Champagne.
Jerôme & Fanchonnette, *Paſtorale de la Grenouillere.*
Les trois Complimens de Clôture.
Le Confident heureux.
Folette ou l'enfant gâté.
Nicaiſe, Opera-Comique.
Les Racoleurs, Opera-Comique.
L'Impromptu du cœur.
Le Mauvais Plaiſant, ou le Drôle de corps.

De M. FAVART & autres Auteurs.

L'Amour au Village.
La Fête d'Amour, Comédie.
Les jeunes Mariés.
Les Nymphes de Diane avec la Muſique.
L'Amour Impromptu, Parodie.
Le Mariage par eſcalade, Opera-Comique.
Le Troc, *Parodie* des Troqueurs, avec toute la Muſique. 3 l. 12 ſ.
La Magie inutile.
L'heureux accord.
L'Heureux Événement.

Le Retour du printems, Opera-Comique.
La Guirlande, Opera-Comique. 1757.

Le Retour favorable.
La Roſe, ou les Fêtes de l'Hymen.
Le Miroir magique.
Le Roſſignol, avec la Muſique.
Le Monde Renverſé.
Le Calendrier des Vieillards.
La Coupe Enchantée.
Les Filles.
Le Plaiſir & l'Innocence.
Les Boulevards.
L'École des Tuteurs.
Zéphire & Flore.
Bertholde à la Ville, *avec les Ariettes.*
La Peruvienne.
Le Chinois poli en France.
Les Fra-Maçonnes.
L'Impromptu des Harangeres.
La Bohémienne, Parodie, avec la Muſique.
Les Amours Grenadiers.
Les Amans Trompés, Opera-Comique.
La fauſſe Aventuriere.
Le Diable à quatre, avec les Ariettes.
Le Peintre amoureux de ſon modele.
Le Faux Dervis, Opera-Comique.
Le Quartier Général, Opera-Comique.

Choix de Piéces plaiſantes repréſentées ſur differens Théâtres Bourgeois.

Le Pot-de Chambre caſſé, Tragédie pour rire, &c.
Madame Engueule, Parade.
Sirop-au-cul, Tragédie.
La Mort de Bucephale.
L'Eunuque, Comédie. *in*-8°.
L'garbe, ou la chaſte Princeſſe, Comédie.
Les deux Biſcuits, Tragédie.

Le Marchand de Londres, Tragédie bourgeoiſe. *in*-12.
Momus Philoſophe, Comédie.
L'Electre d'Euripide, Tragédie.
L'baillard & Héloïſe, Piéce Dramatique.
L'Orphelin, Tragédie, traduite du Chinois.
La Mahonoiſe, Comédie.

FIN.

LE FAUX DERVIS,

OPERA-COMIQUE,

EN UN ACTE.

PAR MESSIEURS POINSINET....

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre de l'Opera-Comique, à la Foire S. Laurent, le 5 Septembre 1757.

Le prix est de 24 sols avec la Musique.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, ruë S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

ZINDOR,	M. La Ruette.
HALI,	M. Bouret.
OSMIN,	M. Parent.
FATIME,	Mlle. Rosaline.
ZERBINE,	Mlle. Deschamps.
ORCAN,	M. Delisle.

ESCLAVES *habillées en Houris.*

ESCLAVES, *suite d'Orcan.*

La Scene est à Constantinople.

LE FAUX DERVIS,

OPERA-COMIQUE.

Le Théâtre repréſente la Campagne ; on découvre une Grotte dans le fond.

SCENE PREMIERE.

ZINDOR, ZERBINE.

ZINDOR.

Air : *Menuet d'Exaudet.*

EST-ce toi
Que je voi ?...
Mais, Zerbine,
Fatime ne paroît point,
Eclaircis moi ce point.
Tu me parois chagrine.

ZERBINE.

Ah ! vraiment,
Un Amant
Eſt bien tendre,
Quand, par un ſi bel Objet,
Sans égard il ſe fait
Attendre.

ZINDOR.

Eh ! que veux-tu que je faſſe ?
Il faut bien remplir ma place.
Les Bachas
N'ont il pas
La méthode
De dormir tout le matin ?
C'eſt, pour ſe faire un tein,
Leur mode.
De ſon lit
On écrit
Dans le monde ;
On lit quarante billets :
On ſonne ſes valets,
Tour à tour on les gronde ;
A Paris,
Quand je fis
Un voyage,
Des Français je pris le goût,
J'en veux ſuivre partout
L'uſage.

ZERBINE.

Air : *Réveillez-vous.*

N'en retenez que la maniere ;

Quand vous aſpirez à charmer ;
Un joli Français ſçait mieux plaire ;
Mais un bon Turc ſçait mieux aimer.

ZINDOR.

Depuis le tems qu'elle ſçait que je l'aime, après avoir tenté tous les moyens imaginables pour l'obtenir, Fatime, ſans doute, me devoit du retour.

ZERBINE.

Auſſi vous en accorde-t-elle.

Air : *Eſt-ce que ça ſe demande ?*

Mais je crains de la part d'Hali
Quelque affreuſe vengeance,
S'il vous ſurprend jamais chez lui ;
Je frémis quand j'y penſe.
Je gage qu'il vous traîteroit....

ZINDOR.

Que ta foibleſſe eſt grande !
Que penſes-tu qu'il me feroit ?

ZERBINE.

Eſt-ce que ça ſe demande ?

ZINDOR.

Air : *M. le Prevôt des Marchands.*

Non, non, j'eſpere tout d'Oſmin ;
Cet Eſclave eſt adroit & fin,

Il médite un grand ſtratagême :
D'ailleurs ce Jaloux ſoupçonneux,
Qui poſſéde l'Objet que j'aime,
Zerbine, eſt-il ſi dangereux ?

ZERBINE.

Air : *Mais comment ! ſes yeux tout humides.*

Quand je vous l'aurai fait connoître,
Vous en jugerez mieux peut-être.
Inquiet, chagrin, envieux,
Tout ce qu'il voit choque ſes yeux ;
Notre Hali dans ſon humeur ſombre,
Eſt jaloux, je crois, de ſon ombre.
Hier il brula ſon portrait,
Diſant qu'un ſi charmant objet
Fixoit trop les yeux de Fatime.
Bien plus, il vint lui faire un crime
D'avoir baiſé deux fois ſon chien.
Le Monſtre étouffa mon ſerin.
Que ſçais-je enfin ? dans ſon délire,
Il veut que tout ce qui reſpire,
Depuis ſon coq juſqu'à ſon chat,
Garde chez lui le célibat.

Si vous ſçaviez combien la pauvre Fatime eſt malheureuſe avec lui ! il n'y a point de rigueur que le jaloux n'invente pour la déſoler. Toujours il lui promet de l'épouſer, toujours auſſi trouve-t-il le moyen d'éluder ſes promeſſes ſous mille prétextes injurieux, & malgré la ſotte manie qu'il a de l'appeller à tous momens

ſa chere petite femme ; la triſte Fatime, toujours eſclave, n'en a vraiment ni le titre ni le revenant bon.

ZINDOR.

Avant que de m'attacher à ta belle Maîtreſſe, je ſçavois bien qu'elle n'étoit que l'Eſclave d'Hali, mais j'ignorois encore l'extrême défiance du Jaloux.

Air : *Ma raiſon s'en va bon train.*

Mais ce qui raſſure Oſmin
Et ſeconde mon deſſein,
C'eſt le grand reſpect
Que pour Mahomet,
Il nourrit dans ſon ame.

ZERBINE.

Il ſert ſon prophéte en effet,
Beaucoup mieux que ſa femme ;
Lon la,
Beaucoup mieux que ſa femme.

Je ne ſçaurois vous peindre à quel excès il porte la ſuperſtition : ſelon lui, c'eſt le Diable qui planta la vigne ; il ſe lave au moins trente fois le jour ſans en être plus appétiſſant ; il en eſt, je penſe, à ſon cinquiéme pélérinage : que vous dirai-je ? le pauvre Hali croit à Mahomet, comme ſi l'Al-

coran n'avoit que deux jours ; mais ſon plus grand ridicule eſt le deſir exceſſif qu'il a d'être Emir ; il ſe croiroit le plus heureux des hommes, s'il pouvoit ſe faire paſſer pour un deſcendant du grand Prophete.

ZINDOR.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Et c'eſt cette foibleſſe extrême,
Dont mon valet veut profiter.
J'ignore encor quel ſtratagême,
En ma faveur il doit tenter.

ZERBINE.

Attendez-le avec patience,
Puiſqu'il doit ſe rendre en ces lieux.
Pour moi, je cours en diligence
Auprès de l'Objet de vos feux.

Elle ſort.

SCENE II.

ZINDOR *ſeul.*

Air : *Je vois tout, je ne dis rien.*

JE ſuis aimé de ma Maitreſſe,
Dois-je encor former des ſoupirs ?
Un Jaloux nuit à mes plaiſirs,

Mais l'Amour pour nous s'intéreſſe ;
S'il ſe prête à notre effort,
Notre barque eſt à bon port.

Air Noté N°. 1.

Ah ! revenez charmer mon ame ;
Unique Objet de mes ardeurs :
Pour les cœurs qu'Amour enflâme ;
Dieux ! que l'abſence a de rigueurs !
Revenez, revenez encore,
C'eſt trop me faire languir :
Ah ! ſans vous, ſans vous que j'adore,
Puis-je goûter quelque plaiſir ?

SCENE III.

ZINDOR, OSMIN.

OSMIN *traveſti en Dervis, apportant un traveſtiſſement à ſon Maître.*

Air : *La Découpure.*

EH ! vîte, il faut vous traveſtir.

ZINDOR.

Quelle eſt ma ſurpriſe !
Qui ? moi, que je me déguiſe !

OSMIN.

Eh ! vîte, il faut y consentir :
C'est moi, c'est Osmin, laissez-vous travestir.
Prenez donc, prenez donc, prenez donc tout.

ZINDOR *s'habillant.*

Mais que veux-tu faire ?

OSMIN.

Eh ! prenez, c'est mon affaire.
Prenez donc, prenez donc, prenez donc tout ;
Du plus grand projet ainsi je viens à bout.

ZINDOR.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Enfin, maraut, veux-tu m'instruire ;
Où tout ceci peut nous conduire ?

OSMIN.

Vous le sçaurez dans le moment,
Reposez-vous sur mon adresse.

ZINDOR.

Mais où tend ce déguisement ?

OSMIN.

A couronner votre tendresse.

Air : *Laire la, laire lan laire.*

Fatime ſe rend près de vous.
Le plaiſant, c'eſt que ſon Jaloux
La force lui-même à le faire,
Laire la, laire lan laire,
Laire la, laire lan la.

ZINDOR.

Mais quel ſtratagême as-tu mis en uſage ?

OSMIN.

Ah ! Monſieur, qu'un valet intelligent eſt d'une grande reſſource pour un Maître amoureux ! Après avoir tenté ſans ſuccès tous les moyens poſſibles de rendre un billet à la Belle Fatime, je me ſuis indigné de ces obſtacles, la colere m'a monté au viſage ; non, morbleu, me ſuis-je dis à moi-même, je n'en aurai pas le démenti.

ZINDOR.

Eh ! bien ?

OSMIN.

Je me ſuis armé... de votre bourſe ; j'ai couru chez un Dervis de mes amis, & peut-être de mes parens, mais cela ne fait

rien ici ; je l'ai déterminé avec beaucoup de prieres & quelques sequins à me prêter ses habits.

ZINDOR.

Eh ! bien ?

OSMIN.

Eh ! bien, ainsi travesti, j'ai été trouver Fatime.

ZINDOR.

Comment !

OSMIN.

Air : *A la façon de Barbari.*

De la part du grand Mahomet,
Je viens pour vous apprendre,
Leur dis-je un important secret
Que vous allez entendre.
Faites-y bien attention,
La faridondaine, la faridondon,
Car Mahomet m'inspire ici,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Air : *Que devant vous.*

Tous deux saisis de respect & de crainte,
Pour m'écouter se mettent à genoux :
Je m'applaudis, & poursuivant ma feinte,
Mahomet, dis-je, a des desseins sur vous.
Près de ce tremble
Allez ensemble,
D'un grand Dervis
Recevoir les avis.

Air : *Les Trembleurs.*

Sans éclaircir ce myſtère,
Notre Vieillard en priere,
Avec ſa moitié très-chere,
Suit mes traces d'aſſez près.
Je crois pourtant que la Dame,
Comprenoit bien dans ſon ame,
Que de votre vive flâme,
C'étoient encor là des traits.

ZINDOR.

Ah ! mon cher Oſmin, que ne te dois-je point ?

OSMIN.

Parbleu, mon propre intérêt me portoit à vous ſervir, puiſque vous m'avez promis Fatime pour récompenſe. Auſſi n'eſt-ce pas tout, pour égayer la choſe j'ai raſſemblé des Eſclaves charmantes, des Muſiciens, des Danſeurs ; je leur ai découcouvert mon projet : tous l'ont approuvé en recevant vos ſequins.

Air : *Joconde retourné.*

Oui, tous ces gens ſont vos amis,
Graces à votre bourſe.
Le Jaloux en vos mains remis
N'aura plus de reſſource,
Malgré lui-même il entendra
Des myſtères terribles,
Et le pauvre Diable verra
Des choſes inviſibles.

Mais ce n'eſt rien que de vous procurer un entretien particulier avec Fatime, il faut encore que le Jaloux vous la céde.

ZINDOR.

Oh ! ne l'eſpére pas, Oſmin.

OSMIN.

Par la barbe de Mahomet, je veux en venir à bout : tout eſt diſpoſé, quand le pauvre Hali ſe croira au comble de ſa joye, je veux lui faire la frayeur la plus étrange.

ZINDOR.

Paix.

OSMIN.

Air : *La mort de mon cher pere.*

Vous avez ma parole,
N'ayez aucun ſouci.
Ne ſongez plus qu'au rôle
Que vous jouez ici.
Faites-bien le Prophéte,
C'eſt un cas important.
Ne perdez point la tête ;
Car la mienne en dépend.

ZINDOR.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Je vois Fatime qui s'avance,
Enfin je reprends eſpérance ;
Mais comment puis-je lui parler ?
Son vieux Argus eſt avec elle,
Ne pourras-tu point l'exiler.

OSMIN.

Oh ! oui ; fiez-vous ſur mon zele.

SCENE IV.

FATIME, HALI, ZINDOR, OSMIN,

OSMIN.

Air : *Allez donc, Mademoiſelle.*

EH ! allons donc, quelle pareſſe !
Allons donc, on vous attend.
Le Dervis, je le confeſſe,
Eſt pour vous bien indulgent.
Eh ! allons donc, quelle pareſſe !
Depuis une heure on vous attend.

FATIME *voilée.*

Air : *Pour héritage.*

Soyez traitable
Pour votre ſerviteur.
Dervis aimable,
Excuſez ſa lenteur.
Si j'euſſe hélas !
Fait ſeule le voyage ;
J'aurois eu bien plus de courage
A doubler le pas.

ZINDOR *d'un ton emphatique.*

Air : *Ronflant comme un cochon.*

Approchez, couple heureux.
Quelle faveur inſigne !

D'un tréſor ſi précieux
Parlez, êtes-vous digne ?
Auriez-vous pû former des vœux,
Pour ce rang glorieux ?
Sur vous, du haut des Cieux,
Mahomet a les yeux, *bis.*
Et vous en porterez le ſigne
Le moins douteux.
Que ce ſort eſt heureux !
Qu'il fera d'envieux !
C'eſt vous que ſa bonté déſigne ;
Venez tous deux.

HALI.

Air : *Ma mie Babichon.*

O puiſſant Dervis,
Je vous obéis,
Et de toute mon ame.
Mais puis-je être au fait ;
A quoi Mahomet
Veut employer Madame ?

ZINDOR.

Air : *Ciel ! l'Univers va-t-il donc ſe diſſoudre ?*

L'inſtant viendra d'éclaircir ce myſtère,
Vous l'apprendrez quand il en ſera tems.
Juſqu'alors ſçachez vous taire.
à Oſmin.
Profitons de ces momens.

OSMIN.

OSMIN.

Laiſſez-moi faire,
Je vous entends.

ZINDOR.

Que l'on éloigne Hali.

HALI.

Que je la quitte,
Quoi ! ma Petite.

OSMIN.

Sortons bien vîte ;
Eloignons-nous d'ici.

HALI.

Air : *Si dans le mal qui me poſſede.*

Vous laiſſer, Fatime, je tremble.

OSMIN.

Comment ! vous oſez répliquer.

HALI *à part.*

Ah ! que ne puis-je m'expliquer ?
Quand ils ſeront tous deux enſemble...
Ah ! Seigneur, ſans vous irriter.

ZINDOR.

Quoi ?

HALI.

Ne pourrai-je pas reſter ?

ZINDOR.

Air : *Obéïſſez ſans balancer*, des Indes Galantes.

Non, non, ſortez ſans balancer,
Lorſque je le commande.

HALI.

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Je crois dans ſa colere,
Voir Mahomet tonner.
Fatime, il faut bien faire
Ce qu'on vient d'ordonner ;
Crois-moi, rend toi facile,
Sans rien dire, obéis :
En tout point ſois docile
Aux ordres du Dervis.

FATIME.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Ah ! Seigneur, ce ſont mes affaires.

ZINDOR.

Allez ſans vous faire prier ;
Oſmin, va vous initier
Dans nos profonds miſteres.

OSMIN.

Air : *Allons, gai.*

Allons, mon camarade,
Hâtons-nous de partir ;
Vous avez l'air mauſſade,
Il faut vous divertir.
Allons, gai,
D'un air gai,
Toujours gai.

SCENE V.

FATIME, ZINDOR.

ZINDOR.

Air : *Du Cap de bonne Eſpérance.*

ENFIN, je puis donc ſans crainte
Jouir de votre entretien,
Tout ceci n'eſt qu'une feinte.

FATIME.

Ne le ſçavois-je pas bien ?

Mais mon cher Lindor, quelles ſeront les ſuites de notre amour ? Fatime ſera-t-elle toujours eſclave ? Zindor ſera-t-il toujours conſtant ?

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Fatime, en ce moment, vous paroît la plus belle ;
Je crains qu'un autre objet ne vous charme comme elle ;
On vante les Beautés que vous quittez pour moi,
Un autre peut auſſi me ravir votre foi.

ZINDOR.

Air : Noté. N°. 2.

Non, ne craignez pas,
Toujours Zindor ſuivra vos pas ;

Non, non, non, non, ne craignez pas,
Qu'un autre objet m'offre plus d'appas.
Près de vous,
Les biens les plus doux
Sont le prix
D'un cœur bien épris.
La douce ivresse,
De ma tendresse
Croît & renaît sans cesse.
Non, non, ne craignez pas, &c.

Quel amant
Seroit inconstant,
Quand vos yeux
Ont fixé ses vœux?
Sous vos loix dès que l'on s'engage,
On ne peut être volage.
Non, non, ne craignez pas, &c.

FATIME.

Air : *Il faut, quand on aime une fois.*

Viens, tendre Amour, viens nous unir
De tes plus douces chaînes;
Si quelquefois tu fais souffrir
Tes rigueurs inhumaines;
Bientôt l'instant du plaisir
Fait oublier tes peines.

Air : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Quelqu'un vient, ma peine est extrême;
Ah! ciel! c'est mon tiran lui-même.

ZINDOR.

Fatime, calmez votre effroi;
Oſmin que je vois, me raſſure:
Pour les éviter, ſuivez-moi,
Au fond de cette grotte obſcure.

FATIME.

Air : *Eſt-il de plus douces odeurs* ?

Hélas ! que me propoſez-vous ?

ZINDOR.

Ce que l'Amour m'inſpire.
Fuyons loin des yeux d'un Jaloux :
Quoi ! votre cœur ſoupire.

FATIME.

Et ce ſoupir marque mon choix,
C'eſt ma ſeule réponſe.
Amour, il faut ſuivre tes loix;
Quand Zindor les annonce.

ZINDOR.

Venez, je vais vous faire part des meſures que j'ai priſes pour vous délivrer.

SCENE VI.

OSMIN, HALI, ZINDOR, FATIME *à l'entrée de la Grotte.*

OSMIN *arrête Hali.*

OH! vous cherchez en vain à m'échapper, c'eſt pour votre bonheur que je vous arrête.

HALI.

Air: *Je viens devant vous.*

Monſieur, par pitié,
Soyez avec moi moins ſévere;
Monſieur, par pitié,
Dites-moi que fait ma moitié?

OSMIN.

Ah! vraiment, c'eſt-là le grand myſtère,
Que je dois vous taire.

HALI.

Mais par amitié.....

OSMIN.

Non, je ne puis vous ſatisfaire.

HALI.

Mais par amitié....

OSMIN.

Quand vous ſerez initié.

HALI *apercevant Zindor baiſer la main de Fatime.*

Air : *Les Feuillantines.*

Ah ! je l'apperçois ſoudain.
Quel deſſein !
Le Dervis baiſe ſa main.

OSMIN.

Vraiment, c'eſt qu'il doit le faire.
C'eſt encor, c'eſt encore un grand myſtère.
Il arrête Hali.
Air : *Un mouvement de curioſité.*
Reſtez ici.

HALI.

Fatime... en vain je crie.

OSMIN.

Quoi! vous oſez.... quelle témérité !

HALI.

Laiſſez-moi voir un moment, je vous ſupplie.

OSMIN.

Ah ! c'en eſt trop, je ſuis enfin irrité.

HALI.

Hélas ! Monſieur, pardonnez, je vous prie,
Un mouvement de curioſité.

OSMIN.

Air : *L'Amour, comme Neptune.*

Sçachez vous rendre digne
Du grand titre d'Emir,
De cette marque insigne
Je vais vous revêtir.
Vous allez voir paroître
Les habitantes des Cieux.

HALI.

Hélas ! j'aimerois mieux
Voir la Sultanne en ces lieux.

OSMIN.

Vous ferez bien-tôt le maître,
Des Belles Houris
Du Paradis.

HALI.

Moi, Seigneur, & qu'en pourrai-je faire ? Sûrement, Mahomet me prend pour un autre, &....

OSMIN.

Paix.

Air : *Réveillez-vous.*

Déjà votre bonheur commence,
Mahomet s'occupe de vous.
Allons, mon Cher, sans résistance,
Mettez-vous bien vîte à genoux.

HALI.

Air : *Je ſuis perdue.*

A genoux, pour quelle raiſon....
Verrai-je Fatime ?

OSMIN.

Bien-tôt elle viendra.

HALI.

Bon.
Ce mot me ranime.

OSMIN.

Mais rempliſſez mes ſouhaits,
Ou loin de votre vûe,
Votre Fatime à jamais
Sera, ſera perdue.

HALI.

Encore ſi elle l'étoit pour tout le monde, ce ne ſeroit que demi-mal.

OSMIN.

Allons, allons, je vois bien par votre réſiſtance que vous n'êtes pas digne de mes bontés; je vous abandonne.

HALI.

Mais, Seigneur.

OSMIN.

Plus de dignités.

HALI.

Ecoutez-moi.

OSMIN.

Point de Houris.

HALI.

Bon Dieu, nous verrons.
De grace.

OSMIN.

Obéïſſez donc. Ah ! je reconnois le fidéle Hali. Çà, levez les yeux ; fort bien. Regardez l'Orient ; on ne peut mieux. Levez les bras ; courage. Gardez-vous de détourner la tête, ou vous êtes perdu. Voici le moment déciſif. *à part.* Oh ! la bonne figure.

Air : *Vaudevillle d'Epicure.*

Que vois-je ! oh, Ciel ! quel grand prodige !
Quand la nuit vient le jour finit.
Quel bruit ! quel chant ! quels cris ! où ſuis-je ?
Brave Hali, pour toi tout s'unit,
Oui, les Aſtres ſont de la fête,
En ta faveur l'un d'eux deſcend,
Déſormais ſur ta noble tête
On verra briller le Croiſſant.

Air : *Marchand qui vend du bled.*

Seconde-nous, Grand Mahomet, *bis.*
Que cet augure ſoit parfait.

Venez ſages Houris, que l'heureux Hali trouve en ces lieux les céleſtes plaiſirs, & que ce nouvel Emir ſoit revêtu par vos mains des ornements de ſa dignité. Accourez.

Preſto,
Miſtenflutte rilainguo;
Tirlainguette,
Miſtinguette,
Berlingo.

SCENE VII.

LES HOURIS, OSMIN, HALI;

Marche des Houris. Hali ſe leve & ſe trouve au milieu d'elles.

OSMIN.

EH! bien, que dites-vous de nos céleſtes Pucelles?

HALI.

Mais vraiment, elles ſont jolies. Ah! ſi je n'avois que ſoixante ans.

Les Houris continuent à danſer autour d'Hali. Elles lui paſſent la main ſous le menton, le pincent, &c.

HALI.

Air : *Je ſuis pour les Dames, moi.*

Ah ! c'en eſt trop. A voir comment ces Belles
En uſent avec moi,
Sans doute, il faut pour les croire Pucelles,
Avoir beaucoup de foi ;
Mais je ne puis y tenir davantage,
Je veux être ſage,
Moi,
Je veux être ſage.

Ordonnez qu'on me rende Fatime, & je vais...,

OSMIN.

Air : *J'ai deux Amants, vous me les enlevez.*

Non, non, vraiment, il faut vous revêtir
De votre robe de cérémonie,
Non, non, vraiment, il faut vous revêtir,
Du noble habit que porte un Grand Emir.
Pour ſa toilette,
Que l'on s'apprête,
Belles Houris, apportez ſon Turban.

HALI.

Mais quel myſtère !

OSMIN.

Laiſſez-nous faire,
N'oublions pas le pompeux Doliman.
Sans réſiſter,

Laiſſez-vous ajuſter.
C'eſt l'uniforme de la Confrairie ;
Sur votre tête, il faut bien ajuſter
Cheveux, bonnet, qu'il vous ſied de porter.

Les Houris habillent Hali en danſant. Il endoſſe une robbe toute brodée de cornes, & ſinguliere, & on lui met ſur la tête un grand Turban verd fait en Croiſſant.

HALI *habillé.*

Seroit-il bien poſſible que ſans m'en douter, je me trouvaſſe vraiment au milieu des céleſtes Houris.

OSMIN.

Aſſurément.

HALI.

Mais je ne vois point Fatime.

OSMIN.

Ah ! vraiment, c'eſt bien dans le Paradis de Mahomet qu'un mari doit chercher ſa femme. Ah ! c'eſt....

Air : *De l'Amour nous ſuivons les loix.*

Dites-moi,
Sçavez-vous pourquoi
Mahomet
Aujourd'hui vous met
Parmi ceux,

Dont la gloire brille
Près de son trône dans les cieux.
L'Alcoran,
Partout nous apprend
Qu'un Mulet
La nuit lui parloit.
Enfin, bref,
De votre famille
Ce Mulet fut le chef.

Mahomet fait tout ce qu'il veut :
Il n'est pas mouillé, quand il pleut ;
Et la nuit, quand il vole en l'air,
Sans chandelle, il voit toujours clair.
Oui, la nuit,
Tout exprès pour lui
Le jour luit,
Et même, aujourd'hui
Je prédi
Que dix mille étoiles
Eclaireront en plein midi.
Mais pour vous,
Quel destin plus doux !
Dès ce soir,
Vous allez tout voir.
L'avenir,
Désormais sans voiles,
A vos yeux va s'ouvrir.

HALI.

Air : *Ne v'là-t-il pas que j'aime ?*

Ah ! Seigneur, que m'apprenez-vous ?

OSMIN.

Vraiment, vous ne vous attendiez pas à tant d'honneur : descendre de pere en fils du Mulet de l'Alcoran.

HALI.

D'accord ; mais pardonnez.

Un soin trouble mon ame ;
Puis-je sans vous mettre en courroux,
Voir ce que fait ma femme ?

SCENE VIII.

ZINDOR, FATIME, OSMIN, HALI, *Suite de Turcs & de Houris.*

HALI *voit Fatime.*

Air : *Et j'y pris bien du plaisir.*

QU'ENTENDS-JE ? Oh ! rencontre heureuse !
Fatime, je te revois.

FATIME.

Je reviens toute joyeuse.

ZINDOR.

Je la remets sous vos loix.

Mais si vous voulez me plaire,
Prenez d'elle un très grand soin.

OSMIN *s'essuie le visage.*

Ma foi, toute cette affaire
M'a donné bien du tintoin.

Air: *Je ne suis né, ni Roi, ni Prince.*

Vous voyez, pendant votre absence,
Combien j'ai fait de diligence:
L'heureux Hali vient d'obtenir
Le prix de ses pélérinages.

ZINDOR.

C'est assez; au nouvel Emir
Que chacun rende ses hommages.

OSMIN *alternativement avec le Chœur chante & danse autour d'Hali.*

Air: *Je suis Magdelon Friquet.*

Serviteur au Grand Hali,
Et que l'on danse & que l'on chante,
Serviteur au Grand Hali,
Chantons ce glorieux Mari.

CHŒUR.

Serviteur, &c.

OSMIN.

Que sa fortune est éclatante,
Sa femme, malgré son attente,
Va faire honneur à son lit,

CHŒUR.

CHŒUR.

Serviteur, &c.

OSMIN.

Le plaiſir doit charmer ſon ame,
Il voit bien que c'eſt pour ſa femme;
Que Mahomet le chérit.

CHŒUR.

Et ſerviteur, &c.

ZINDOR.

Arrêtez, & vous, écoutez, nouvel Emir; vous êtes digne enfin de pénétrer les motifs qui vous conduiſent en ces lieux ainſi que la belle Fatime.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Oui, voici les fameux décrets
Dont vous ignorez les ſecrets,
Vous allez les entendre.

HALI.

Eh! bien?

ZINDOR.

Mais pour mieux les comprendre,
Ecoutez-moi bien.

Belle, écoutez-moi juſqu'au bout,
Apprenez que le Grand Mamout,
Fléchi par ma priere.

FATIME.

Eh! bien?

ZINDOR.

M'ordonne de vous faire ....
Vous m'entendez bien.

M'ordonne de vous faire part
De ſes bontés à votre égard,
Il m'a donc fait connoître.

FATIME.

Eh ! bien ?

ZINDOR.

Qu'un grand Muphti doit naître,
Ecoutez-moi bien.

De Fatime & de ſon Epoux,
Ce grand Muphti.

HALI.

De moi !

ZINDOR.

De vous.

HALI.

Vous parlez à votre aiſe.

ZINDOR.

Eh ! bien ?

HALI.

Je ſuis, ne vous déplaiſe ;
Vous m'entendez bien.

OSMIN.

Air : *Allons, gai.*

Ne perdez point courage,
Hali, rassurez-vous ;
Prenez cœur à l'ouvrage,
Mahomet est pour vous.
Allons, gai, &c.

HALI.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

En vous nous mettons notre espoir.

ZINDOR.

Adieu, jusqu'au revoir.

HALI & FATIME.

Adieu jusqu'au revoir.

ZINDOR.

Vous reviendrez demain au soir.

Osmin prend la main d'Hali & le retourne.

HALI.

Je ferai mon devoir.

FATIME *donne sa main à baiser à Zindor, puis quand Hali se retourne, elle fait la revérence, & dit :*

Je ferai mon devoir.

SCENE IX. *& derniere.*

ZINDOR, FATIME, HALI, OSMIN, ZERBINE, ORCAN, ESCLAVES *en Houris, Suite d'Orcan.*

ZERBINE *entre.*

AH ! Seigneur, arrêtez. Mais que vois-je ? Quels ornemens ! Sçavez-vous-bien que je ne vous reconnois plus, Seigneur Hali ?

HALI.

Tu vois que le mérite eſt récompenſé tôt ou tard.

ZERBINE.

Oh ! je m'étois toujours bien douté que l'on vous rendroit juſtice ; auſſi viens-je vous annoncer une choſe d'une importance ; mais une choſe....

HALI.

Oh ! bien, dis donc.

ZERBINE.

Air : *Un Cordelier d'une riche encolure.*

Ah ! permettez que je reprenne haleine.
Ah ! ah ! ah !

En ce lieu j'amene
Le Seigneur Orcan
De la part du Sultan.

ORCAN.

Oui, Soliman
Auprès de vous m'envoye...

HALI.

Ciel ! quelle eſt ma joie !

ORCAN.

Et je viens, Seigneur,
Pour vous combler d'honneur.
Eſclaves, imitez-moi.

Air : *Quoi ! vous partez.*

Salamalec au mortel admirable
Que Mahomet vient de nommer Emir.

La Suite d'Orcan entoure Hali avec les Houris, & chante.

Salamalec, &c.

OSMAN.

Mais comme lui, quand on a femme aimable,
Eſt-il honneur qu'on ne puiſſe obtenir.

LE CHŒUR.

Salamalec, &c.

HALI.

Meſſieurs, en vérité.... c'eſt trop.... enfin je ſuis fort ſenſible à l'attention du Grand Seigneur ; mais eſt-ce-là tout ce qu'il me veut.

ORCAN *l'arrête.*

Non pas tout-à-fait.

Air : *Je ne veux point troubler votre ignorance.*

Il veut encor qu'ici je vous révele,
Toujours avec le plus profond reſpect,
Que dès ce jour votre Grandeur nouvelle,
A ſes regards vous a rendu ſuſpect.

HALI.

Quoi ! vraiment !

ORCAN.

Cela n'eſt que trop sûr ; vous vous êtes fait recevoir Emir ſans prendre ſa permiſſion ; ce qui n'eſt pas abſolument conforme aux loix, & Soliman aime la régularité.

HALI.

Air : *Haye, haye, haye.*

Ce n'eſt pas moi, cher Orcan ;
Croyez qu'on vous en impoſe.

ORCAN.

D'accord.
Mais avant que le Sultan
Ait examiné la choſe....

ZERBINE.

Haye, haye, haye.

ORCAN.

Il veut que je vous propoſe.

ZERBINE.

Mon Maître, haye, haye, haye.

OSMIN.

Ceci va mal.

FATIME.

Air : *Belle Brune.*

Je frissonne,
Je frissonne.

ORCAN.

Fatime, n'ayez point peur,
Eh ! quoi ! votre cœur
S'étonne.

FATIME.

Je frissonne,
Je frissonne.

ZINDOR.

Je tremble, que le Sultan n'ait donné déjà quelque ordre rigoureux.

ORCAN.

A peu près, mais avec tous les égards qu'il doit au Seigneur Hali.

Air : *Ton humeur est, Catherine.*

Vous verrez qu'il le respecte ;
Vous connoîtrez Soliman,
C'est en Bacha qu'il le traîte ;
Et je viens très-humblement,
En grande cérémonie,
De sa part vous faire un don ;
Acceptez-le, je vous prie.

HALI.

Quel est-il ?

ORCAN.

C'est le Cordon.

TOUS LES ACTEURS.

Juste Ciel !

HALI.

Air : *Les Pendus.*

Ah ! Grands Dieux, l'ai-je mérité ?
Seigneur Orcan, par charité.

ORCAN.

Dépêchons-nous, point de miseres,
Aujourd'hui, j'ai beaucoup d'affaires.

HALI.

Hélas ! mon crime est-il si grand ?

ORCAN.

Quoi ! vous allez faire l'enfant.

HALI.

Ah ! maudite dignité... Pauvre Hali... Ma chere Fatime... Sage Dervis.

OSMIN.

Cela ne pourroit-il pas se changer en quelque bastonnade.

HALI.

Parlez pour moi.

OSMIN.

C'est ce que je fais.

ZERBINE.

Air : *M. de la Palisse.*

Ah ! prenez pitié de son sort.
Et cessez de le poursuivre.
Pourquoi vouloir hâter sa mort ?
Il n'a plus qu'un jour à vivre.

ORCAN.

Il faut obéir. Allons.

ZINDOR.

Ne pourroit-on pas trouver quelque moyen de le ſauver ?

ORCAN.

Je n'en connois aucun.

ZERBINE.

J'en ſçais bien un, moi. Le Bacha de cette Province adore depuis long-tems la belle Fatime, ſi le Seigneur Hali vouloit la lui céder, moyennant ſa rançon ; sûrement il obtiendroit ſa grace du Grand Seigneur.

ORCAN.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Vraiment, ceci change l'affaire,
Si le Bacha veut, aiſément
Il pourra, du Grand Soliman,
Appaiſer la colere.

OSMIN.

Auſſi-bien il ſçaura qu'il doit naître un grand Muphti de Fatime ; elle en de-

viendra plus précieuse ; il fera tout pour Hali.

HALI.

Air : *Ziste, zeste, zon, zon, zon.*

A cela je ne puis souscrire.

ZERBINE.

Ah ! juste ciel ! y pensez-vous ?
Écoutez, mon cher, entre nous ;
Il n'est plus tems de rire.

ORCAN.

Vous voyez qu'il refuse ; bon !
Il ne faut plus que l'on conteste,
Et ziste, zeste
Zon, zon, zon,
Que l'on apporte le cordon.

HALI.

Un moment.

FATIME.

Que je suis heureuse de pouvoir vous sauver !

ZERBINE.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Cedez-nous la de bonne grace,
Pour vous le gain est assez grand ;
Que de maris à votre place
En voudroient pouvoir faire autant !

OSMIN.

Déterminez-vous.

HALI.

Ha ! j'enrage.

Air : *La bonne aventure.*

Oui, je vais me décider ;
Quel tourment j'endure !

ORCAN.

Mais il faut nous la ceder
Sans aucun murmure.

HALI.

Hé ! bien, je vous obéis ;
Je la remets au Dervis.

TOUS.

La bonnne aventure
O gué,
La bonne aventure.

OSMIN.

Ma foi, je vous félicite d'en être quitte à si bon marché.

HALI.

Eh ! qui me payera sa rançon ?

ZINDOR.

Moi, je vous en réponds.

FATIME.

Vous allez donc partir.

OSMIN.

Dépêchez-vous d'éviter les poursuites du Sultan ; nous allons trouver le Bacha.

HALI.

Je vous recommande Fatime, hélas !

Air : *Dame Françoise.*

Faut-il te quitter si vîte,
Toi pour qui j'ai soupiré ?
Je m'en vais désespéré.
Quoi ! tu me plains, ma petite :
Cependant je vais partir : *bis.*
Puisqu'il faut que je te quitte,
Adieu, je m'en vais mourir.

ZINDOR.

Enfin nous en voilà débarrassés ; vous êtes libre, belle Fatime.

FATIME.

Je vais bientôt cesser de l'être, en m'unissant à jamais avec vous.

ZINDOR.

Air : *Je chante sur ma Guittare.*

Ah ! que ma joye est extrême !
L'Amour couronne mes feux.
Je te dois l'Objet que j'aime,
Osmin, tu me rends heureux.
Zindor que Fatime engage,
De son bonheur enchanté,
Pour prix de son esclavage
Te donne la liberté.

à la Suite.

Pour vous, dont les soins ont servi ma tendresse, jouissez de mes bienfaits, & célébrez mon bonheur par vos danses & par vos jeux.

Il sort.

OSMIN.

Oui ; célébrons d'avance la naissance du Grand Muphti.

ZINDOR.

Air Noté. N°. 3.

Je vous aime pour jamais ;
Je le jure à vos attraits. *bis.*
Les fleurs ne seront plus belles,
Le Zéphir sera sans aîles,
Le Papillon moins léger,
La Tourterelle
Moins fidelle,
Quand on me verra changer.

Le rang des Souverains même ;
Près de vous ne tente pas.
Ah ! pour un cœur qui vous aime,
Il n'est plus qu'un bien suprême,
C'est d'adorer vos appas.

La Suite de Zindor s'unit à celle d'Osman ; ce qui forme un Ballet Turc.

VAUDEVILLE.

OSMIN.

ENFIN tout nous a réussi,
Grace à mon stratagême.
Hali s'en va content chez lui,
Mon Maître a ce qu'il aime.
Comment y suis-je parvenu ?
L'Amour à mon aide est venu.

Ma foi, c'est qu'on fait tout ce qu'on veut, quand on est conduit par ce fripon-là.

La, la,
Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
N'faut pas être grand sorcier pour ça ;
La, la,
Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
N'faut pas être grand sorcier pour ça ;
La, la.

FATIME.

Tandis que loin de ce séjour,
J'ai vécu sans contrainte,
Insensible aux traits de l'Amour,
J'ai bravé leur atteinte ;
Hali jaloux me renferma,
Un autre aussi-tôt m'enflamma,
La, la,

Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
On comprend bien pourquoi cela ;
La, la,
Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
On comprend bien pourquoi cela.
La, la.

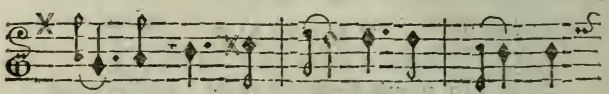
ZERBINE.

Un vieux Coucou triſte, ombrageux,
Gardoit une Fauvette :
La Pauvrette ne pouvant mieux,
Se conſumoit ſeulette,
Un Roſſignol paſſa par-là,
Près de la Fauvette il chanta,
La, la, la, la, la, la,
Près de la Fauvette il chanta ;
La, la ;
Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Et le Coucou fut planté-là.

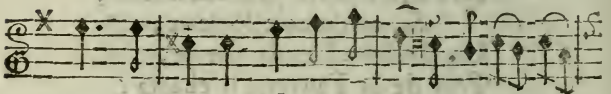
O vous, qui venez à nos jeux ;
N'y venez que pour rire.
Loin d'ici le Cenſeur fâcheux ;
Qui ne ſçait que médire,
Nous braverons tous ces gens-là ;
Quand le Parterre applaudira,
La, la, la, la, la, la,
Quand le Parterre applaudira,
La, la,
Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Vive un bon Juge, & le voilà.

N° 1.

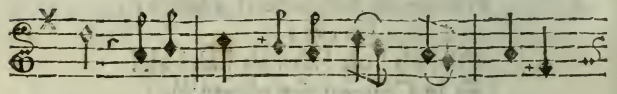
A ! re- ve- nez charmer mon a- me, Unique ob-



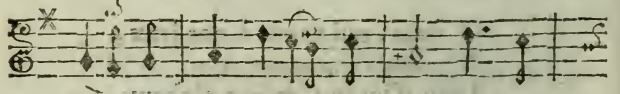
jet de mes ar- deurs. Pour les cœurs qu'A-



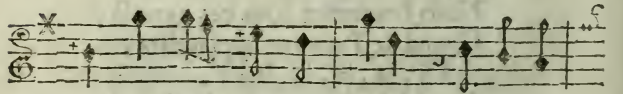
mour en- flamme, Ah ! que l'ab- ſence a de ri-



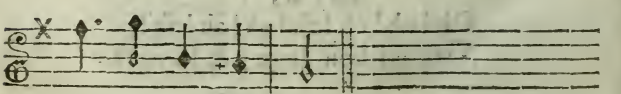
gueurs, Reve- nez, re- ve- nez en- core ;



C'eſt trop nous fai-re lan- guir. Ah ! ſans



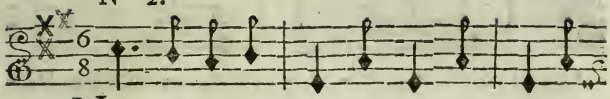
vous, ſans vous que j'a- dore, Puis-je gou-



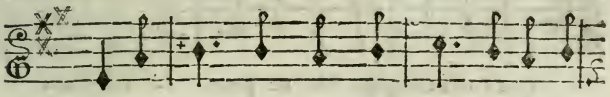
ter quelque plai- ſir?

Non

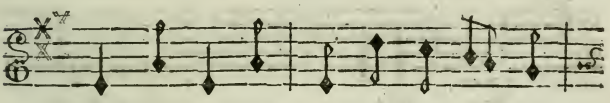
N° 2.



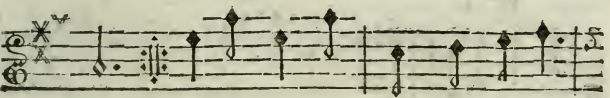
NOn, ne craignez pas Qu'on puiſſe ou-bli- er



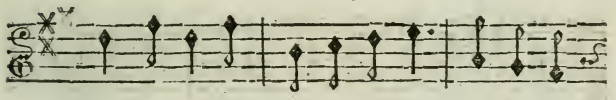
vos ap- pas : Non, non, non, non, ne craignez



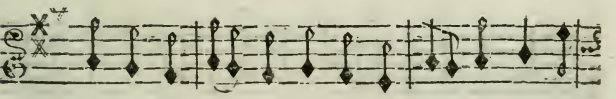
pas Qu'un autre ob- jet m'attache à ſes



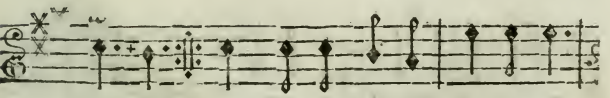
pas. Près de vous Les biens les plus doux



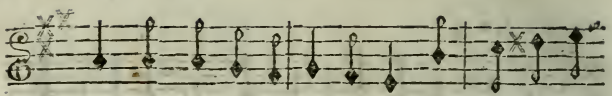
Sont le prix D'un cœur bien épris. La douce i-



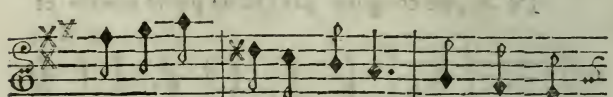
vreſſe De ma- tendreſſe Croît & renaît ſans



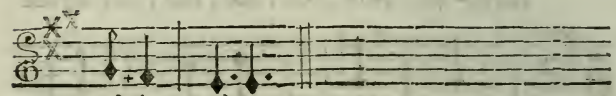
ceſ- ſe : Quel amant Se- roit inconſtant,



Quand vos yeux Ont fi- xé ſes vœux? Sous vos loix Dèſ-



que l'on s'en-gage, On ne peut ê- tre vo-

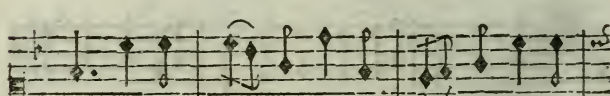


la- ge.

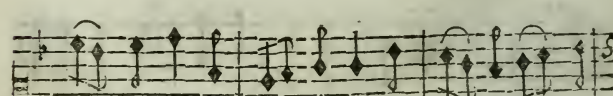
N° 3.

JE vous ai- me pour ja- mais, Je le

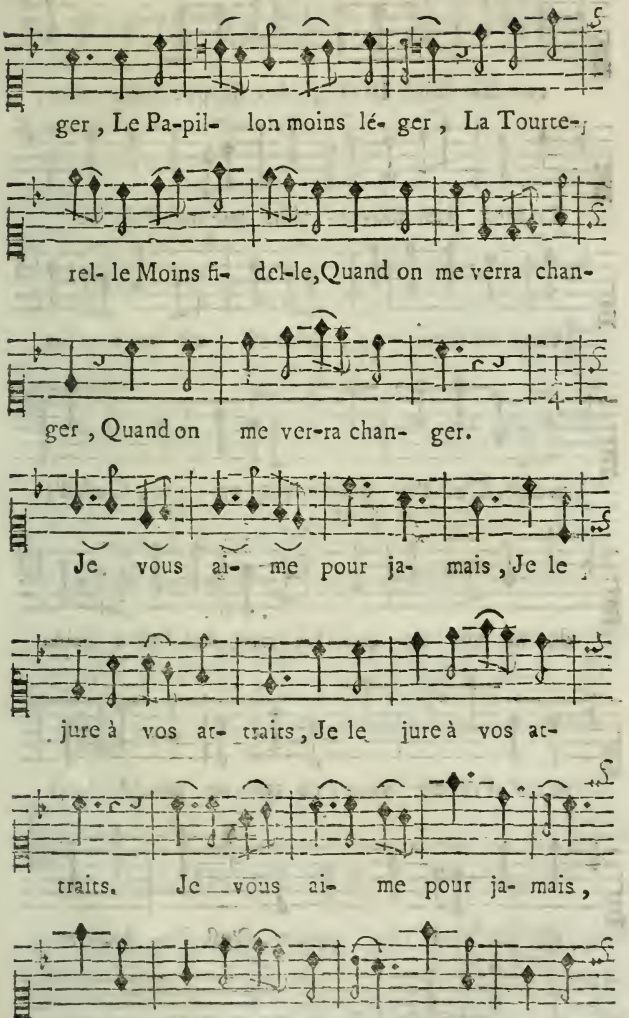
jure à vos at- traits, Je le jure à vos at-

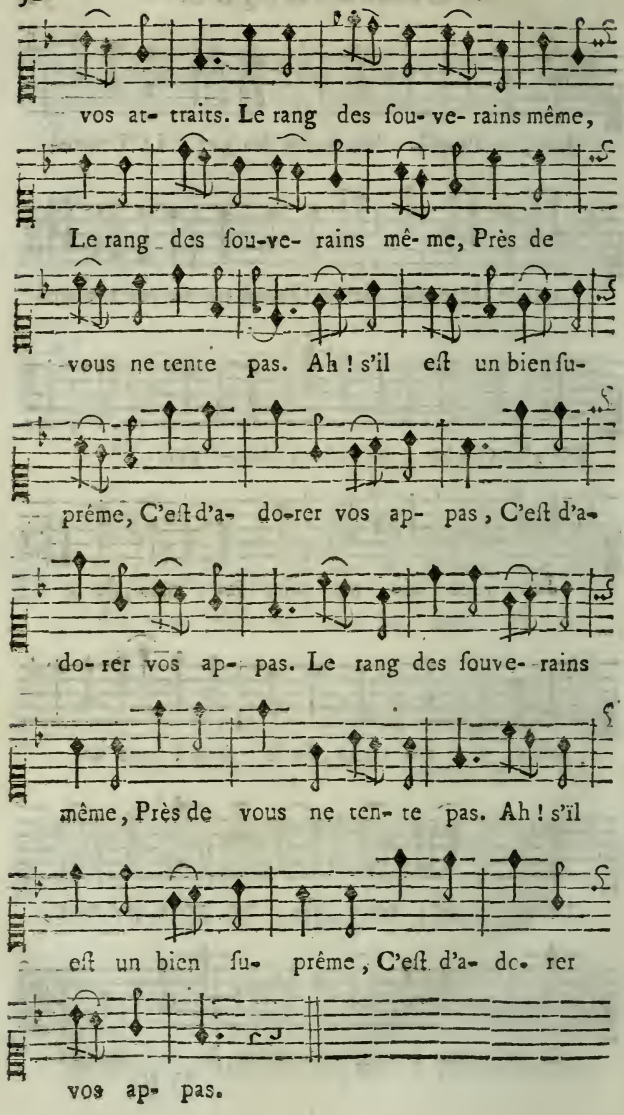


traits. Les fleurs ne ſe-ront plus bel-les, Le Zé-



phir ſe- ra ſans ai- les, Le Pa- pil-lon moins lé-

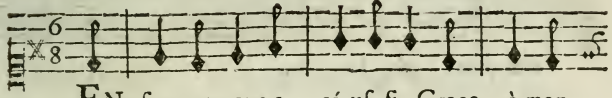

ger, Le Pa-pil- lon moins lé- ger, La Tourte-
rel- le Moins fi- del-le, Quand on me verra chan-
ger, Quand on me ver-ra chan- ger.
Je vous ai- me pour ja- mais, Je le
jure à vos at- traits, Je le jure à vos at-
traits. Je vous ai- me pour ja- mais,
Je le jure à vos at- traits, Je le jure à


vos at- traits. Le rang des ſou- ve- rains même,
Le rang des ſou-ve- rains mê- me, Près de
vous ne tente pas. Ah ! s'il eſt un bien ſu-
prême, C'eſt d'a- do-rer vos ap- pas, C'eſt d'a-
do- rer vos ap- pas. Le rang des ſouve- rains
même, Près de vous ne ten- te pas. Ah ! s'il
eſt un bien ſu- prême, C'eſt d'a- do- rer
vos ap- pas.

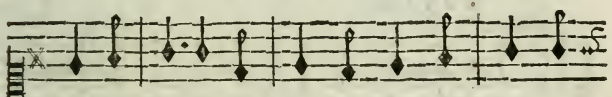
VAUDEVILLE,

DU FAUX DERVIS.

Osmin.



EN- fin tout nous a ré-uſ-ſi, Grace à mon



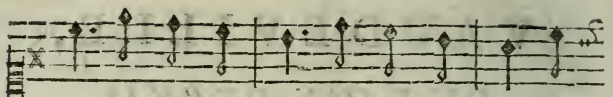
ſtrata- gême: Ha- li s'en va tout gai chez

lui, Mon maître a ce qu'il aime. Comment y

ſuis- je parve- nu? L'Amour à mon aide eſt ve-

nu. La, la, Oh, oh, oh! Ah, ah, ah, ah!

N'faut pas êtr' grand ſorcier pour ça La, la, Oh, oh,



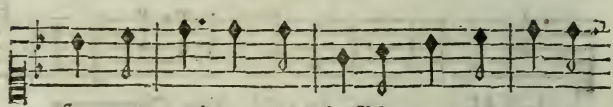
oh, Ah, ah, ah, ah! N'faut pas étr' grand sor-

cier pour ça, La, la.

2me. Coupler.

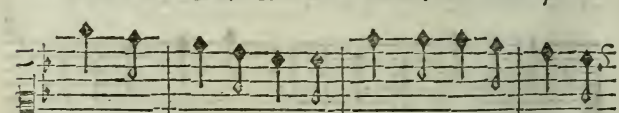
FATIME.

TAn- dis que loin de ce séjour J'ai vécu



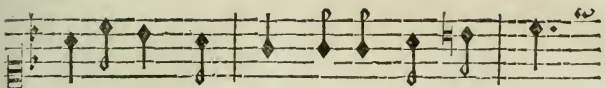
sans con- trainte, In- sensible aux traits de l'A-

mour J'ai bravé leur at- teinte. Ha- li ja-

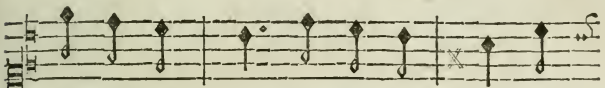


loux me ren-ferma ; Un autre aussi- tôt m'enflam-

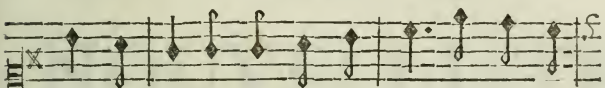
ma La, la, la, la, la, la, Un autre aus-



fi-tôt m'enflam- ma , La , la , Oh , oh , oh !



Ah , ah , ah , ah ! On comprend bien pour-



quoi ce- la , La , la , Oh , oh , oh ! Ah , ah , ah ,

ah ! On comprend bien pourquoi ce-la , La , la.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le Faux Dervis*, & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion & la répréſentation. A Paris ce 15 Septembre 1775.

CRÉBILLON.

Le Privilége & l'Enrégiſtrement ſe trouvent à la fin du Recueil des Piéces de Théâtre de l'Opera-Comique.

LE NOUVELLISTE DUPÉ,

OPERA-COMIQUE

EN UN ACTE.

LE
NOUVELLISTE
DUPÉ,
OPÉRA-COMIQUE
EN UN ACTE.

LE NOUVELLISTE DUPÉ,

OPERA-COMIQUE,

EN UN ACTE.

PAR MONSIEUR PANARD.

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre de l'Opera-Comique, à la Foire S. Laurent, le 22 Septembre 1757.

Le prix est de 24 sols avec la Musique.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, ruë S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît au Temple du Goût.

M. DCC. LVII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

MR. RICHARD.

Me. ARGANTE.

M. TIMBRÉ, *Nouvelliſte.*

M. FURET.

M. REPIC, *Medecin.*

LEANDRE.

ANGELIQUE, *Fille de M. Timbré.*

FINETTE, *petite Sœur d'Angelique.*

LISETTE, *Suivante.*

VALENTIN, *Valet de Leandre.*

UN DOMESTIQUE.

La Scene eſt chez le Nouvelliſte.

LE NOUVELLISTE DUPÉ, *OPERA-COMIQUE.*

SCENE PREMIERE.

Me. ARGANTE, Mr. RICHARD.

M. RICHARD.

BONJOUR, Madame Argante.

Me. ARGANTE.

Votre ſervante, M. Richard.

Air : *Gai, gai, larirette.*

Ah! que mon ame eſt contente

De vous revoir en ces lieux,
Si joyeux.

M. RICHARD.

Vous êtes toujours charmante.

Me. ARGANTE.

Votre cœur eſt toujours gai,
Lariré.

M. RICHARD.

Oui, comme au Printemps, je chante,
Gai, gai, gai, lariré.

Me. ARGANTE.

Air : *La Ceinture.*

Vous venez ici du matin,
Tout le monde encore y ſommeille ;
Vous me feriez croire, à la fin,
Que c'eſt l'Amour qui vous éveille.

M. RICHARD.

Vous ne vous trompez pas tout-à-fait.

Me. ARGANTE.

Quoi ! ſérieuſement, l'Amour ?

M. RICHARD.

Air : *Que faites-vous, Marguerite ?*

C'eſt une choſe certaine,
Et j'oſe en faire l'aveu ;

Ce qui près de vous m'amene,
C'eſt l'amour de mon Neveu.

Air : *Belle brune.*

Angelique, Angelique
Eſt l'objet de ſon ardeur ;
Son œil enchanteur
Le pique.

Me. ARGANTE.

Angelique ?

M. RICHARD.

Oui, votre petite fille.

Air : *De Grimaudin.*

Pour en parler à votre gendre ;
Monſieur Timbré ;
Ici vingt fois avec Leandre
Je ſuis entré ;
Mais ni le matin ni le ſoir
Jamais nous n'avons pû le voir.

Me. ARGANTE.

Que je ſuis malheureuſe, M. Richard ! Il faut que je vous avoue ma peine.

M. RICHARD.

Vous m'étonnez. Vous vivez tranquillement dans le ſein de votre famille. M. Timbré votre gendre....

Me. ARGANTE.

Eſt un fou qui me déſole ; poſſedé de la manie des nouvelles, il néglige tout pour s'y livrer ; d'une indolence outrée pour ſes affaires ; d'une curioſité ſans bornes pour celles des autres : il ſçait tout, excepté ce qu'il devroit ſçavoir.

Air : *Landerirette.*

Du Palais Royal quoique loin,
Tous les matins il a grand ſoin,
Landerirette,
De s'y trouver juſqu'à midi,
Landeriri.

Sitôt qu'il a dîné,

Air : *Tout d' travers.*

Il court diſſiper ſon ennui
Chez Dupui,
De-là chez Procope il va
Sonica,
Puis vient chercher un bon mot
Chez Gradot.

M. RICHARD.

La belle occupation !

Me. ARGANTE.

Ce n'eſt pas encore tout.

Air : *Votre cœur eſt bien étrenné.*

Son eſprit toujours en campagne
De la Ceuta vient en Eſpagne,

De la Manche ſur l'Ocean,
Il part du fond de l'Allemagne;
Et le voilà dans Aſtracan.

Air : *Ne vous laiſſez jamais charmer.*

Coromandel & Malaga
Pour lui ſont le bois de Vincenne;
Le Tanaïs & le Volga,
Lui ſont plus connus que la Seine.

M. RICHARD.

Qu'elle extravagance!

Me. ARGANTE.

Il fréquente ici un M. Furet, dont il a fait ſon commiſſionnaire pour les découvertes; c'eſt ſon favori, ſon tout : il ne jure que par lui.

Air : *Philis en cherchant ſon amant.*

Enfin ce gazetier banal,
Ce fou, ce maître original,
De tout ce qu'on dit bien ou mal;
Du Luxembourg, à l'Arſenal,
Tient un journal.

M. RICHARD.

Je plains bien Madame votre fille.

Me. ARGANTE.

Ma fille? Autre folle. Le jeu eſt ſa fureur; cette extravagante,

Air : *Le jus d'Octobre.*

Sombre, taciturne & contrainte,
Par tout ou le jeu ne va pas,
Ne rit qu'à l'aſpect d'une quinte,
Et ne ſe plaît qu'avec des As.

Je croyois l'en retirer par mes leçons & par mon exemple ; mais un certain M. Repic, Medecin, qui vient ici tous les jours, rend mes efforts inutiles. Que vous dirai-je ? C'eſt un dérangement affreux dans cette maiſon ; que l'on plaide, que l'on ſaiſiſſe, on n'y penſe pas.

Air : *Menuet d'Héſione.*

Quand il arrive une aventure
Qui doit leur cauſer du chagrin,
L'un d'eux à recours au Mercure,
Et l'autre demande un ſixain.

Il faut qu'à ſoixante ans, je me charge des embarras du ménage. Ce qui m'afflige le plus, c'eſt le tort que cela fait à l'établiſſement de leurs enfans, & ſurtout de l'ainée qu'il eſt tems de pourvoir.

M. RICHARD.

A ſon égard vous ne devez point avoir d'inquietude ; Leandre, mon neveu, jouit d'une fortune conſidérable qu'il ſera

charmé de partager avec elle ; il l'adore, il vous la demande ; c'eſt le ſujet de ma viſite.

Me. ARGANTE.

Air : *Attendez-moi ſous l'orme.*

D'Angelique grand-mere
Je puis tout ſur ſon cœur ;
Si Leandre eſt ſincere,
Je ferai ſon bonheur.

M. RICHARD.

Sûr de ſon caractere,
Je vous promets ſa foi.

Me. ARGANTE.

Du ſoin de cette affaire,
Repoſez-vous ſur moi.

Pour faire les choſes dans les regles, il faut commencer par voir le Pere ; quoique je prévois bien que vous ne pourrez en tirer raiſon.

M. RICHARD.

Eſt-il ici ?

Me. ARGANTE.

Oui, une fluxion qu'il a gagnée hier en traçant le plan de la ville de Prague dans les Thuilleries, l'oblige à garder la maiſon. Tenez, le voici avec ſon bien-aimé ; profitez du moment.

SCENE II.

M. RICHARD, M. TIMBRÉ, M. FURET.

M. TIMBRÉ.

GAi, gai, gai, larirette,
Gai, gai, gai, lariré.

Air : *Que j'eſtime mon cher voiſin !*

Ah ! que de vous voir en ces lieux,
Cher Furet, il me tarde !

M. FURET.

Ah ! que vous me rendez joyeux
Par cette humeur gaillarde !

M. TIMBRÉ.

Avouons-le, cher ami, nous avons eu bien de l'inquiétude.

M. FURET.

Il eſt vrai que la ville de Prague nous a fait paſſer de mauvaiſes nuits. Voici un morceau qui, je crois, ne vous ſera pas indifferent.

M. TIMBRÉ.

Ah ! ah ! c'eſt une Eſtampe ; je vois bien ce que c'eſt.

Air : *Le trot, le trot.*

Regardez ces ſoldats
Comme ils prennent la fuite,
Comme ils doublent le pas
Craignant notre pourſuite ;
Voyez ici comme leur Général, leur triſte Général
Tourne le dos à notre Maréchal ;
Ils s'en vont tous le trot. le trot, le trot,
L'entrepas, l'amble & même le galop.

M. FURET.

Je n'en ſuis point ſurpris.

Air : *Réveillez-vous.*

Comment, d'un ſi facheux déboire
Auroient-ils pu ſe dégager ;
Ils apréhendoient de trop boire,
Et n'avoient point de quoi manger.

Il me ſemble que quelqu'un nous écoute. Éloignons-nous un peu. Que fait-on à préſent dans la Bohême ? Voulez-vous bien me dire où l'on en eſt de ce côté-là ?

M. TIMBRÉ.

Volontiers. Mais il faut auparavant que je vous faſſe une petite deſcription du

pays. Tenez, voilà Egra. Ce chemin conduit tout droit à Prague. Ceci, c'eſt la Montagne blanche ; là & là, ce ſont les deux Rivieres qui arroſent ce Royaume.

M. FURET *à M. Richard.*

Air : *Plan, plan, plan, place au Régiment de la Calotte.*

Prenez garde à ce que vous faites.
Monſieur, dans l'endroit où vous êtes,
Vous allez effacer le plan.

M. RICHARD *bas.*

Plan, plan, plan,
Place au Régiment de la Calotte.

M. FURET.

Retirez-vous donc, s'il vous plaît ; ne voyez-vous pas que vous avez un pied ſur l'Elbe, & l'autre ſur la Moldau ?

M. TIMBRÉ.

Vous nous gâtez vingt lieues de pays ; cela n'eſt pas gracieux... Puiſqu'il plaît à Monſieur de reſter là, changeons de place.

Air : *Le Seigneur Turc a raiſon.*

Tenez, voilà le chemin
De la Weſtphalie.

M. FURET.

Pour éviter ce faquin,
Sauvons-nous en Siléſie.

M. TIMBRÉ.

Voici Breſlau, Vienne eſt là.

M. FURET.

Je penſe qu'il nous ſuivra
Juſques dans la Hongrie.

M. RICHARD *l'abordant.*

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

M. TIMBRÉ.

Quoi ! c'eſt vous ! Je ne vous remettois pas. (*à M. Furet*) Au diantre le fâcheux. Allez m'attendre. Je ſuis à vous dans un moment.

Furet ſort.

SCENE III.

M. RICHARD, M. TIMBRÉ.

M. TIMBRÉ.

J'Avois quelque chose dans la tête.

M. RICHARD.

Vous avez l'esprit si occupé.

M. TIMBRÉ.

Venons au fait. Que dit-on dans votre quartier?

M. RICHARD.

Rien.

M. TIMBRÉ.

Rien! vous êtes mal informé.

M. RICHARD.

Je ne sçais ce que vous voulez dire.

M. TIMBRÉ.

Connoissez-vous dans le quartier Saint Honoré, cette petite fille qui a perdu sa mere, & cette grande fille que sa mere a perdue?

M. RICHARD.

Je ne sçais ce que c'est.

M. TIMBRÉ.

Air: *Ah! qu'elles sont.*

Sans doute vous avez lû
Ces rimes un peu salées,

Ou'

Où depuis l'on a vû
Des filles bien régalées.
Ah ! qu'elles ſont, qu'elles ſont, qu'elles ſont,
Qu'elles ſont bien habillées !

Cette ſatire plaît à bien du monde ; cependant :

Air : *Quel plaiſir d'être à la guinguette !*

Je trouve, moi, cette cenſure
Trop dure
Pour de bonnes raiſons.
Meſſieurs les faiſeurs de chanſons
Ignorez-vous que ces poulettes
Sont faites
Pour plumer les Dindons.

SCENE IV.

M. TIMBRÉ, M. RICHARD, LISETTE.

LISETTE.

MOnſieur, Madame vous prie de lui dire, combien il y a que vous occupez cette maiſon ?

M. TIMBRÉ.

Eſt-ce que je me mêle de cela, moi ?

M. RICHARD.

Fi donc, ce détail eſt trop bourgeois.

LISETTE,

Madame demande encore ſi vous avez vû votre Procureur?

M. RICHARD.

Il faut être bien fou...

M. TIMBRÉ.

Hem ?

M. RICHARD.

Pour vous rompre la tête de pareilles bagatelles !

LISETTE.

Que lui dirai-je ?

M. TIMBRÉ.

Que j'ai été hier au Palais ; & que je n'y ai point vû M. Rapin.

LISETTE.

J'en devine la raiſon.

Air : *O reguingué.*

Lorſque la Chambre s'aſſembla,
Que votre cauſe on appella,
Je gage contre qui voudra,
Lui, qu'il étoit à la buvette,
Vous, que vous liſiez la Gazette.

M. TIMBRÉ.

Insolente, je te....

(*Lisette sort.*)

M. RICHARD.

Elle me paroît fort attachée à vos intérêts, il faut lui passer quelque chose.

(*Elle revient.*)

M. TIMBRÉ.

Encore ! qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

LISETTE.

Monsieur, c'est le Marchand du faux-bourg qui vous apporte de l'argent.

M. TIMBRÉ.

Que ne le reçois-tu pour moi ? Cela vaut-il la peine de m'interrompre ?

LISETTE.

Il veut une quittance.

M. TIMBRÉ.

En ce cas, qu'il prenne la peine de revenir.

Air : *Votre conduite est fort plaisante.*

Choisir l'heure de la gazette
Pour me rembourser d'une dette !
Les débiteurs sont déplaisans ;
Une fois pour toujours, Lisette,
Dis-lui qu'il prenne mieux son tems.

(*Lisette sort.*)

SCENE V.

M. RICHARD, M. TIMBRÉ.

M. TIMBRÉ.

MOnſieur, pour revenir à votre quartier.

M. RICHARD.

Monſieur, je vous demande pardon, je ſuis un peu preſſé ; je venois vous parler d'une affaire d'importance.

M. TIMBRÉ.

De quoi s'agit-il ?

M. RICHARD.

D'un mari pour Mademoiſelle Angelique.

M. TIMBRÉ.

Vous vous y prenez trop tard ; un de mes amis s'eſt chargé de ce ſoin.... Je donnerois ma fille à un ſot qui n'a pas le tems de m'écouter, je ne ſuis pas ſi fou.

SCENE VI.

Me. ARGANTE, M. RICHARD.

M. RICHARD.

Air : *Lanturelu.*

AH ! quelle chimere !
Quel aveuglement !

Me. ARGANTE.

Etes-vous content ?

M. RICHARD.

Je quitte le pere.

Me. ARGANTE.

Que vous a-t-il répondu ?

M. RICHARD.

Lanturelu, &c.

En vérité les Petites Maiſons en renferment de plus ſages : il m'a parlé d'un homme qu'il avoit en vue ; c'eſt apparemment M. Furet.

Me. ARGANTE.

Oui, & il faut s'en défier. Il eſt de ces gens qui ſous un dehors tout uni, cachent de fines allures. Il me vient une idée ; ſi nous tâchions de mettre la mere de notre parti.

M. RICHARD.

Je lui en ai déjà parlé ; mais elle a reçu ma propoſition d'une maniere à me faire croire qu'elle l'a deſtinée à ce Medecin qui lui tient ſi ſouvent compagnie au jeu.

Me. ARGANTE.

Ah ! je m'en doutois bien ; le mari & la femme ne ſont jamais d'accord ; mais qu'eſt-ce que cela fait ? Cette diviſion nous donnera le tems de nous reconnoître, & de trouver quelque expédient pour le mariage d'Angelique & de Leandre. Les voici ces pauvres enfans. Quel plaiſir pour nous de faire leur bonheur ?

Air : *Nanon dormoit.*

Quand je les vois
Se prouver leur tendreſſe,
Je ne ſçais quoi
Rappelle ma jeuneſſe.

M. RICHARD.

Et moi, malgré les ans,
Je ſens, je ſens renaître mon printemps.

Me. ARGANTE.

Où eſt le tems, M. Richard ?

Air : *O Pierre, ô Pierre.*

Dans ma vingtiéme année,
De mille amans, toujours
J'étois environnée.

M. RICHARD.

Et moi dans mes beaux jours,
Oh ! dame, *bis.*
Je faiſois de beaux tours.

Air : *Gardez vos moutons.*

J'étois un gaillard qui ſçavois
Mener les amourettes ;
Les mamans, lorſque j'arrivois,
Diſoient à leurs fillettes,
Gardez vos moutons, &c.

Me. ARGANTE.

Paix ! ne parlez pas de vos folies. J'entends quelqu'un.

SCENE VII.

Me. ARGANTE, M. RICHARD, ANGELIQUE, LEANDRE, FINETTE.

LEANDRE.

Air : *En vous j'ai mis tout mon espoir.*

QUI vient ici mal à propos
Troubler notre repos ?

ANGELIQUE.

C'eſt Finette, parlez tout bas :
Qu'elle n'entende pas ?

C'eſt une petite fille qui retient tout. Je vous en avertis.

FINETTE.

Ouais, voilà un grand ſilence.

LEANDRE.

Il faut nous en défaire ?

FINETTE.

Allons donc, ma ſœur, quelle figure vous faites ? Vous ne dites mot, ma bonne Maman.

Air : *J'aime ce ſpectacle nouveau*, ou, *Enſuite on lui baiſe la main.*

Quel eſt le Monſieur que je vois ?
Dites-le moi.

Me. ARGANTE.

Monſieur vient pour jouer.

FINETTE.

Oui-dà ;
Oh ! je devine
Voyant ſa mine
Qu'il gagnera.

ANGELIQUE.

Écoute, Finette ; ta bonne Maman a quelqu'affaire avec Monſieur ; il ne faut pas qu'une petite fille ſe rende incommode.

Me. ARGANTE.

Tu ſçais bien ce que je t'ai promis, quand tu ſçauras ces deux fables. Va étudier, mon petit cœur, va....

FINETTE.

Oh ! j'en ſçais des fables ; écoutez que je vous en diſe une. M. Leandre, ma ſœur, approchez. Vous m'en direz votre ſentiment.

Air : *Comme un coucou.*

Un jour un Tourtereau fidele,
Prêt à voir payer ſon ardeur,
Avec ſa tendre Tourterelle,
S'applaudiſſoit de ſon bonheur.

Air : *De Joconde.*

Il lui diſoit, tout ci, tout ça,
Tourterelle ma mie,
Bientôt l'himen nous unira ;
Mon ame en eſt ravie.
Informé de ce deſſein-là,
Un Vautour en furie
En fut jaloux, & projetta
De rompre la partie.

Air : *Pour la Baronne.*

Une Linote
Vient pour leur découvrir ce tour :
La Tourterelle fit la ſotte,
Son amant, comme elle, fut ſourd
A la Linote.

Air : *Luſtucru.*

Qu'arrive-t-il ? De l'amante
Notre Vautour ſe ſaiſit,
Le Tourtereau ſe lamente,
De ſes cris tout retentit,
La Linotte qui s'en rit,
Ces mots lui chante :
Pourquoi ne m'as-tu pas cru
Luſtucru ?

Adieu, Monſieur le Tourtereau, la Linote vous ſouhaite le bon jour.

Air : *Il ne faut jurer de rien.*

Elle avoit à vous donner
Un avis de conſéquence ;
Mais c'eſt vous importuner :
Elle ſort en diligence,
Ho ! vraiment vous méritez bien
Que je garde le ſilence,
Ho ! vraiment, vous méritez bien
Que je ne vous diſe rien.

ANGELIQUE.

Finette,

FINETTE.

Non, non, il ne faut pas qu'une petite fille ſe rende incommode.

Me. ARGANTE.

Viens, ma mignone.

FINETTE.

Il faut que j'étudie mes fables.

Me. ARGANTE.

Je t'en prie.

FINETTE.

Air : *Martin je me nomme.*

Je ne ſçaurois contre vous
Garder longtems mon courroux.

Allez, je ſuis bonne,
Et je vous pardonne.

Ecoutez. Il y a un quart d'heure, comme j'étois dans l'antichambre, j'ai vu paſſer mon cher pere avec M. Furet ; ils parloient de contract, de Notaire, de nôces.

Air : *A faire un compliment.*

Je ne ſçais pourquoi ce langage
Me plaît tant, mais je ſuis toujours
Attentive aux diſcours
De Mari, de Mariage :
Attentive aux diſcours
Où l'on parle d'amour.

Mon cher pere & ſon ami ſont allés dans la galerie, je les ai ſuivis ſans faire ſemblant de rien : comme ils étoient à l'écart, & que je ne pouvois les entendre, je me ſuis aviſée pour m'approcher, de m'écrier avec ſurpriſe.

Air : *Les Feuillantines.*

Qu'eſt-ce que vous avez là ;
Mon papa ?
Ciel ! quelle tache eſt cela ?
En voici deux côte à côte ;
Attendez, attendez, attendez que je les ôte.

J'ai pris la baſque de ſon habit, & j'ai entendu M. Furet qui diſoit à demi-voix.

Air : *Comment faire ?*

Si vous voulez me rendre heureux
Daignez l'accorder à mes vœux.
Je le veux, répond mon cher pere ;]
Mais mon épouſe à vous unir
Ne voudra jamais conſentir ;
Comment faire ?

Qu'elle le veuille ou non, dit M. Furet.

Air : *Dans nos bois il y a, &c.*

Dans peu de tems je lui ferai la nique ;
Satisfait & content,
On me verra poſſeder Angelique,
Et ſon pere y conſent :
Que notre himen par adreſſe s'acheve,
Et que je l'enleve,
Moi,
Et que je l'enleve.

LEANDRE.

Ciel !

Me. ARGANTE.

Le traître ! je me ſuis toujours douté qu'il nous gardoit un trait de ſa façon.

M. RICHARD.

Qu'a répondu Monſieur Timbré ?

FINETTE.

Air : *Robin turelure.*

Dès ce ſoir, l'ami Furet,
Nous prendrons quelques meſures ;

Vous, ſoyez toujours au guet,
Turelure,
Pour ſçavoir des aventures,
Robin turelure, lure.

Voilà ce que j'avois à vous dire.

ANGELIQUE & LEANDRE.

Ma chere Maman.

Me. ARGANTE.

Patience ! Angélique, allez donner à votre ſœur ce que vous ſçavez.... (*bas.*) Il faut l'éloigner.

ANGELIQUE.

Venez, Finette.

FINETTE.

Adieu, ma bonne Maman, adieu, Monſieur, ſoyez bon joueur, & ne vous aviſez pas de renoncer.

SCENE VIII.

Me. ARGANTE, LEANDRE, M. RICHARD.

LEANDRE.

MADAME, vous le voyez, les momens ſont chers.

Me. ARGANTE.

Que ferons nous ?

M. RICHARD.

Dans les maux déſeſpérés, il faut des remédes violens : rendons-nous maîtres d'Angélique ; on la mettra dans ma maiſon.

LEANDRE.

Valentin, mon valet eſt un homme de main qui ne nous ſera pas inutile. Il eſt là-bas, je vais le chercher.

SCENE IX.

Me. ARGANTE, M. RICHARD.

Me. ARGANTE.

Air : *Vivons comme le voiſin vit.*

QUE nos ſoins, de ces deux Amans
Couronnent la conſtance.

M. RICHARD.

Soyons pour finir leurs tourmens,
Tous deux d'intelligence.

SCENE X.

Me. ARGANTE, M. RICHARD; LEANDRE, VALENTIN.

M. RICHARD.

QUE lui dites-vous, mon Neveu?

LEANDRE.

Je lui propoſe un moyen fort aiſé.

VALENTIN.

Non, cette idée eſt trop facile.

Trop peu d'honneur pour moi ſuivroit cette victoire;
A vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.

Air: *Qu'on m'apporte bouteille.*

Un projet ordinaire
Ne flatte point mon cœur.
Il faut du beau, du téméraire
Où je ſignale ma valeur.

LEANDRE.

Que veux-tu dire?

VALENTIN.

Que Monſieur Timbré eſt un original qui mérite un tour de diſtinction. J'en médite un, laiſſez-moi faire?

Air: *Je vois, Liſette, un billet doux.*

Je ſuis un drôle
Sans me vanter,
Qui de ce rôle

Peut

Peut m'acquitter.
Je veux le jouer lui préſent,
Sans qu'il le ſçache,
Et lui faire un enlevement
Sous la mouſtache.

Je veux que vous parliez à Angélique, que vous l'engagiez à vous ſuivre, que vous l'emmeniez effectivement en préſence du pere, ſans qu'il s'en apperçoive. Air : *Sois complaiſant.*

De ſon eſprit je connois la foibleſſe,
Ne craignez rien, comptez ſur ma promeſſe :
Mais,
Il faut que votre Maitreſſe
Favoriſe nos projets.

Il faut même que Liſette ſoit de la partie.

Me. ARGANTE.

Je vais les avertir, chut ! voici Monſieur Repic.

VALENTIN.

Allons prendre nos meſures & nos traveſtiſſemens néceſſaires.

SCENE XI.

M. REPIC, UN DOMESTIQUE.

M. REPIC.

CHIENNE de fortune !

LE DOMESTIQUE.

Le Portier m'a dit que le Médecin étoit ici, il ne m'a pas trompé.

M. REPIC.

Le joli métier que je fais là!

LE DOMESTIQUE.

Monſieur, M. le Marquis eſt bien mal.

M. REPIC.

Quel malheur!

LE DOMESTIQUE.

Oui, cela eſt bien malheureux.

M. REPIC.

Je perds tout.

LE DOMESTIQUE.

Nous perdons bien davantage, c'étoit un bon Maître.

M. REPIC.

Pour un maudit valet.

LE DOMESTIQUE.

Monſieur, ce n'eſt pas ma faute.

M. REPIC.

Je ſçais de quelle conſéquence eſt une garde.

LE DOMESTIQUE.

Celle que nous avons eſt bonne.

M. REPIC.

Cependant je vais écarter ma Dame.

LE DOMESTIQUE.

Madame, pourquoi donc l'éloigner? Mon Maître ne veut pas qu'elle le quitte.

M. REPIC.

Lui qui n'a qu'une petite tierce !

LE DOMESTIQUE.

Pardonnez-moi, Monsieur, sa fiévre est continue.

M. REPIC.

Gagne le vingt-huit.

LE DOMESTIQUE.

Il n'ira jamais jusques-là.

M. REPIC.

Je n'y comprends rien. Voyons, il jette du cœur.

LE DOMESTIQUE.

Non, Monsieur.

M. REPIC.

Une, deux, trois, il change de couleur.

LE DOMESTIQUE.

Oh ! pour cela oui, je ne le reconnois plus.

M. REPIC.

J'y renonce.

LE DOMESTIQUE.

Non pas, s'il vous plaît, on m'a ordonné de ne pas revenir sans vous.... Monsieur.... Monsieur.... le.....

M REPIC.

Que veux-tu ? Peste de l'importun !

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le Marquis, mon Maître, se meurt.

M. REPIC.

Et moi je suis mort, va t'en au diable.

SCENE XII.

LE DOMESTIQUE *seul.*

VOilà un Maître fou..... cependant on doit lui pardonner: & tel qu'il eſt, il vaut encore mieux que quelques autres Médecins.

Air: *L'Amour plaît, &c.*

De leurs recettes maudites
Souvent l'effet eſt fatal.
En rendant moins de viſites,
Celui-ci fait moins de mal.

SCENE XIII.

LEANDRE, VALENTIN.

VALENTIN.

QUE dites-vous, Monſieur, de mon équipage? N'ai-je pas l'air d'un Nouvelliſte?

LEANDRE.

Te voilà à merveille. Tout eſt-il prêt?

VALENTIN.

Oui. Angélique & Liſette ſont averties... Je vois notre homme dans le veſtibule, Il prend ſon chemin vers cette cour.

Air : *Un Abbé dans un coin.*

Ici près dans un coin,
Sans témoin,
Cachez-vous avec ſoin,
Gardez bien le ſilence :
Et puis quand il faudra
Que la ſcene commence,
Ce bruit vous l'apprendra.

(Il touſſe.)

SCENE XIV.

M. TIMBRÉ, VALENTIN.

VALENTIN.

HOla! ho! quelqu'un! La Fleur, Champagne, l'Eveillé!

M. TIMBRÉ.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

VALENTIN.

Comment, Monſieur, c'eſt vous-même?

M. TIMBRÉ.

Air : *Des voyelles anciennes.*

Qui vous amene dans ces lieux?

VALENTIN.

C'eſt le bruit de votre mérite.
D'un nom ſi beau, ſi fameux,
Souffrez que je vous félicite.
Vos talens, votre qualité
Sont inſerés Dans le Mercure....re.

M. TIMBRÉ.

Oh ! vraiment je lui ſçais bon gré
De la gloire qu'il me procure....re.

VALENTIN.

Vous voyez en moi le Couſin du Journal de Verdun ; informé de l'ordre & de l'exactitude avec laquelle vous enrégiſtrez les événemens mémorables, je viens vous en communiquer un qui mérite place dans vos archives.

M. TIMBRÉ.

Vous ne pouvez me faire plus de plaiſir.

VALENTIN.

Air : *Ah ! la drôle d'hiſtoire !*

Ah ! la drôle d'hiſtoire !
Le fait eſt curieux ;
Monſieur, l'on doit m'en croire ;
Je l'ai vû de mes yeux.
Ah ! la drôle d'hiſtoire !

M. TIMBRÉ.

Air : *Le cul dans une hotte.*

Monſieur, contez-moi donc ceci.

VALENTIN.

J'en avons tant ri.

M. TIMBRÉ.

De quoi donc ?

VALENTIN.

Dans ce quartier ci,
Se peut-il qu'on l'ignore,
J'en avons tant ri,
J'en rirons bien encore.

Air : *M. le Prevôt des Marchands.*

Un jeune homme dans ces climats....

(Il rit.)

M. TIMBRÉ.

Hé bien !

VALENTIN.

Pour un objet rempli d'appas
Eut l'ame vivement éprise ;
Mais il apprit avec douleur
Qu'a d'autres la Belle promise
Ne pouvoit payer son ardeur.

M. TIMBRÉ.

Que fit-il ?

VALENTIN.

Il forma dessein de l'enlever.

(*Il tousse.*)

Air : *Sans dire mot.*

Pour remplir un projet si beau,
Cet adroit & fin Jouvenceau
Sans dire mot,
Sans sonner mot,
S'en vient affublé d'un manteau
Près du Château.

Air : *Allons, gai.*

Pour se faire connoître
Il tousse doucement,
La Belle à sa fenêtre
Paroît dans le moment
D'un air gai, & très-gai, &c.

Si-tôt que Léandre, (c'est le nom de l'Amant), apperçut sa Maîtresse,

Air : *Laire, la.*

Au pied du mur il se coula,
Tout bas à la belle il parla,
En présence même du Pere,
Laire la, laire lan laire, &c.

M. TIMBRE'.

Voilà le meilleur : que lui dit-il ?

VALENTIN.

Air : *Très-volontiers.*

L'Amour me guide ici
Pour vous tirer de peine.
Permettez qu'aujourd'hui
Votre Amant vous emmene,
Allons, il faut partir.

M. TIMBRE'.

Que répondit-elle ?

VALENTIN.

Fort volontiers, très-volontiers, Léandre. Chut ! point de bruit ! pour vous ouvrir bien-tôt on va descendre effectivement.

Air : *Ton humeur est, Catherine.*

Par son ordre une Suivante
Prit les clefs, & descendit.
Cette honnête Confidente
A notre Amoureux ouvrit :
Charmé d'un si bon office
Il en fut reconnoissant,
Et pour payer son service
Il lui fit un beau présent.

M. TIMBRE'.

C'est l'allure ordinaire.

VALENTIN.

Léandre la prie de se cacher dans un endroit qu'il lui montre.

Air : *A la Foire, à la Courtille.*

D'une sentinelle sûre
Nous avons, dit-il, besoin.

De ce lieu je t'en conjure,
Observe tout avec soin ;
Et prens bien garde
Que quelque fâcheux témoin
Ne nous regarde.

La Soubrette va occuper le poste indiqué. Cette précaution prise, il entre, sa Maitresse accourt au-devant de lui ; les voilà sur le pas de la porte ; tous deux en attendant le moment de s'échapper se réïterent mille protestations.

Air : *Du bois de Boulogne.*

Par les regards les plus touchans,
Ils se confirment leurs serments.

M. TIMBRE'.

Quoi ! tout cela devant le Pere ?

VALENTIN,

Pardonnez-moi, c'étoit derriere.

M. TIMBRE'.

Cependant il étoit présent à ce que vous m'avez dit.

VALENTIN.

Cela est vrai.

M. TIMBRE'.

Air : *Du Confiteor.*

Eh ! comment donc se pouvoit-il
Que de rien il n'eût connoissance ?

VALENTIN.

Un valet retors & subtil,
Avec l'Amant d'intelligence,
Pour cacher la chose au Papa
Si prend de cette façon-là.

Il ôte ſon chapeau, le détrouſſe, & l'étend.

M. TIMBRE'.

Pour mettre devant les yeux du nigaud ?

VALENTIN.

Vous l'avez dit.

M. TIMBRE'.

Si par malheur il avoit tourné la tête.

VALENTIN.

Qu'eſt-ce que cela auroit fait ?

Air : *Comment ça f'ra.*

Nous allons faire par plaiſir
L'épreuve de ce ſtratagême ;
Et je veux avant de ſortir
Vous en convaincre par vous-même ;
Me le permettez-vous ?

M. TIMBRE'.

Oui-dà ;
Voyons un peu comment ça f'ra.

VALENTIN.

Préparez-vous.

M. TIMBRE'.

Je ſuis tout prêt.

VALENTIN.

Air : *Je ne ſuis pas ſi diable.*

Suppoſons que l'affaire,
Se paſſe en ce lieu-ci.
Dans la place du Pere,
Vous, Monſieur, vous voici :

Les Amans ſont derriere,
Moi, valet, je ſuis là,
Pour cacher ce myſtere
Je fais cela.
(Il lui couvre les yeux avec ſon chapeau.)

Ouvrez les yeux. Tournez la tête. Regardez bien de tous côtés? Vous appercevez-vous que

Air : *Des fraiſes.*

Léandre par la main prend
Celle qui le captive,
Et devant vous à l'inſtant,
La Soubrette les ſuivant
Dérive, dérive, dérive.

M. TIMBRE'.

Parbleu! le tour eſt bon. Il faut avouer qu'il y a de franches dupes. Cette aventure eſt-elle arrivée à Paris?

VALENTIN.

Oui, Monſieur, elle eſt toute fraîche.

M. TIMBRE'.

Je n'aurois pas crû qu'il pût y avoir un homme ſi bête : il faut que j'en prenne la note pour le mettre ſur mon livre à la tête des imbécilles.

Air : *Charivari.*

Où demeure ce bon Prince?

VALENTIN.

Près du Palais.

M. TIMBRE'.

Comment eſt ſa taille ?

VALENTIN.

Mince.

M. TIMBRE'.

Son air ?

VALENTIN.

Benêt.

M. TIMBRE'.

Benêt. Comment eſt-il nommé ?

VALENTIN.

Monſieur Timbré.

M. TIMBRE'.

Hem ?

VALENTIN.

Oui, Monſieur Timbré, & c'eſt la belle Angélique qu'on lui a ſoufflée.

(*Il ſort.*)

M. TIMBRE'.

Angélique ! ò Ciel ! qu'entends-je ! au meurtre, au voleur, &c.

SCENE XV.

M. TIMBRÉ, Me. ARGANTE.

M. TIMBRÉ.

AH ! ma mere, quel malheur ! on vient d'enlever Angélique.

SCENE XVI.

M. & Me. TIMBRÉ, & Me. ARGANTE.

Me. ARGANTE.

Air : *Le fameux Diogène.*

MA foi, c'eſt bien l'entendre,
Que dites-vous, mon Gendre,
Du tour qu'on vous a fait ?
Monſieur le Nouvelliſte,
Allez ſur votre liſte,
Mettre ce joli trait.

En vérité vous méritez bien ce qui vous arrive. M. TIMBRE'.

Ils n'en ſont pas où ils penſent. J'ai des correſpondances par-tout ; j'écrirai au Mogol.

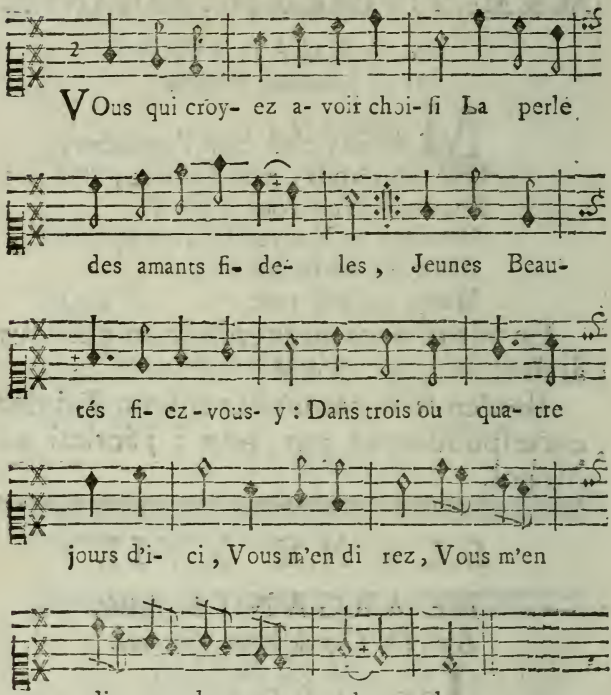
SCENE XVII.

Me. ARGANTE *ſeule.*

Air : *Du Cap de bonne eſpérance.*

JE ſçaurai de ſa colere
Prévenir les mouvemens.
Allons, avec le Notaire,
Trouver ces jeunes Amans.
J'ai pris ſur moi cette affaire ;
Et je vais tâcher de faire
Qu'Hymen uniſſe en ce jour
Deux cœurs unis par l'Amour.

VAUDEVILLE.



Cette Veuve presque aux abois,
Que les douleurs les plus cruelles
Sans cesse accabloient de leur poids ;
Allez la voir au bout du mois ;
Vous m'en direz des nouvelles.

Avant que Blaiſe de l'Amour
Eût reſſenti les étincelles ;
C'étoit un butord, un balourd ;
Allez l'entendre dans ce jour,
Vous m'en direz des nouvelles.

On dit que l'Amour eſt trompeur,
Et qu'il en fait accroire aux Belles ;
J'ignore encore ſon ardeur ;
Raiſon, fais que jamais mon cœur
N'en reçoive des nouvelles.

Vive l'école des Plumets
Pour former promptement les Belles ;
Dans leurs mains s'il tombe une Agnès ;
Voyez-la quelques jours après,
Vous m'en direz des nouvelles.

Certains Léopards indiſcrets,
Au Coq vouloient rogner les aîles,
Sont-ils contens de leurs ſuccès ?
Allez à Londre, & voyez-les ;
Vous m'en direz des nouvelles.

De la Mer ces prétendus Rois,
Traitoient nos vaiſſeaux de nacelles ;
Je crois qu'ils s'en mordent les doigts ;
Port-Mahon ſoumis à nos loix
Vous en dira des nouvelles.

Au fier Anglois, notre ennemi,
La peur vient de donner des aîles ;
Bien loin d'Hanovre il s'eſt enfui ;
Des François le Chef & l'appui,
Nous a mandé ces nouvelles.

Chaſſons les plaintes loin de nous,
Aujourd'hui nous conviendroient-elles ?
Dans l'eſpoir du ſort le plus doux,
Rions, chantons & danſons tous,
En attendant des nouvelles.

Meſſieurs, c'eſt un doux agrément ;
Que des eſpérances ſi belles :
Pour notre entier contentement
Joignez votre applaudiſſement
A ces heureuſes nouvelles.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le Nouvelliſte dupé*, *Opera-Comique*, & je crois que l'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, ce 22 Septembre 1757.

CRÉBILLON.

Le Privilège & l'enrégiſtrement ſe trouvent à la fin du tome 3e. du Nouveau Recueil de Piéces repréſentées ſur le Théâtre de l'Opera-Comique depuis ſon rétabliſſement &c.